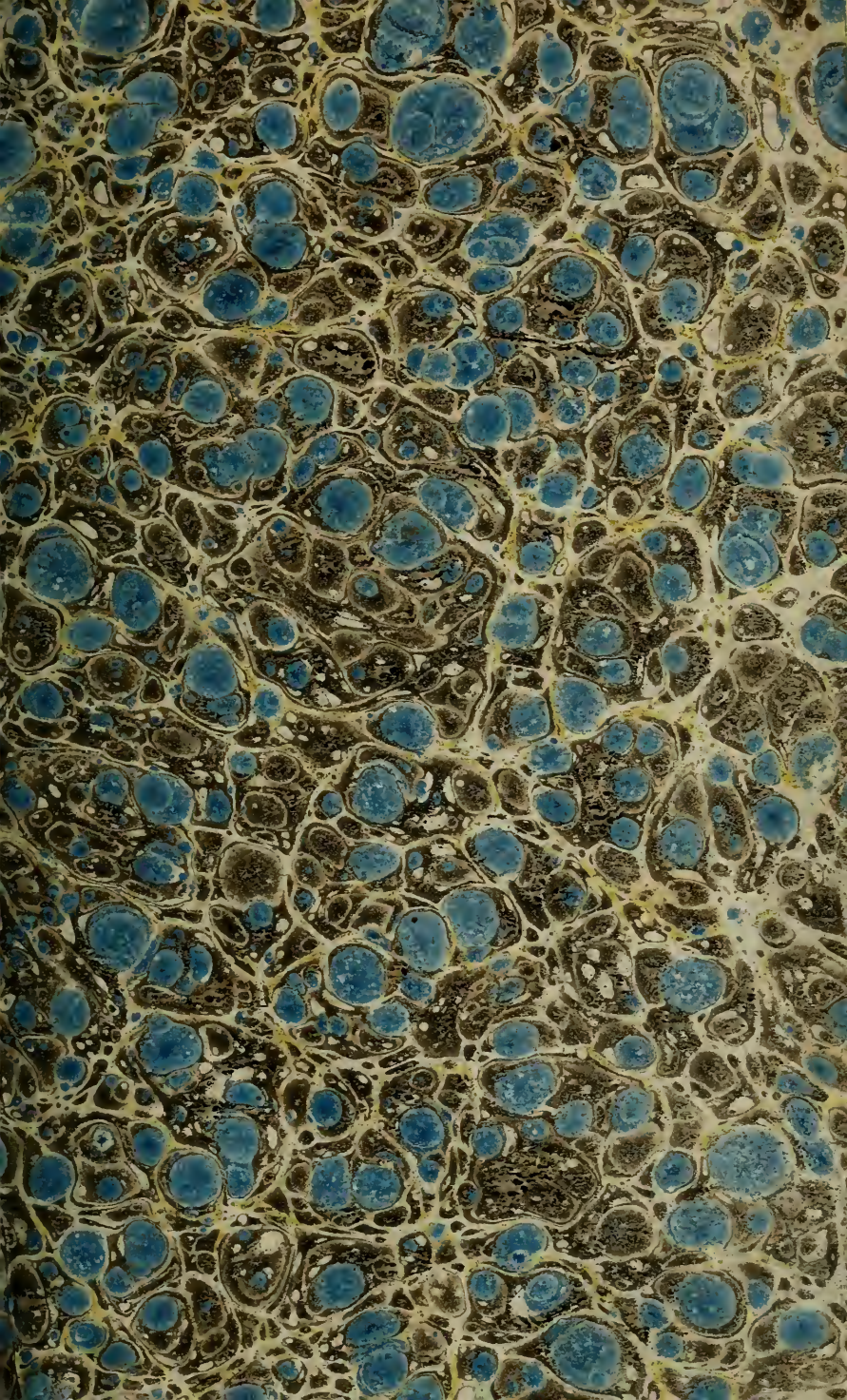


BX
4705
.P43
E78
1842
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/noticesurlavieet00ti

NOTICE

SUR

LA VIE ET LA MORT

DE

M. JEAN-GABRIEL PERBOYRE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

Pierre François Pinot — Lith. de Grégoire & Deneux — Bellard del.

M. JEAN GABRIEL PERBOYRE

Prêtre de la Congrégation de la Mission de St Lazare
Né à Mongesty Diocese de Cahors, le 6 Janvier 1802
Martyrisé en Chine le 11 7bre 1840

NOTICE

SUR

LA VIE ET LA MORT

DE

M. JEAN-GABRIEL PERBOYRE,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DE SAINT-LAZARE,
MARTYRISÉ EN CHINE LE 11 SEPTEMBRE 1840.

AVEC LE PORTRAIT DU MARTYR.

Par un Prêtre de la même Congrégation.

PARIS.
LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE ;
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1842.

AVANT-PROPOS.

Un événement bien glorieux à la religion, et qui occupera une belle page des Annales de l'Église, vient de répandre la consolation et la joie dans les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul. Il a plu à la bonté divine de désigner un des enfans de ce grand Saint pour confesser généreusement la foi et donner sa vie pour Jésus-Christ. C'est sur la terre infidèle de la Chine que ce généreux athlète a soutenu les combats du Seigneur, et qu'il a remporté la palme du martyre, dans la même province où vingt années auparavant un autre Missionnaire de la même

Congrégation, le vénérable M. Clet, l'avait devancé dans la même carrière et dans le même triomphe.

La mort de M. Perboyre a été doublement précieuse devant Dieu; et parce qu'elle a couronné une vie constamment édifiante, et parce que les circonstances qui l'ont accompagnée nous la représentent en tout semblable à celle des plus célèbres martyrs de la primitive Église. Le récit de ces circonstances qui a été publié par les *Annales de la Propagation de la Foi* a vivement ému et singulièrement édifié les fidèles, et il leur a inspiré le désir de connaître d'une manière plus complète cet homme de Dieu, qui a su supporter avec un courage si admirable les rudes épreuves par lesquelles il devait confirmer ses Frères dans la foi et rendre té-

moignage à Jésus-Christ sur la terre étrangère.

Ce désir était partagé par le grand nombre d'amis et d'élèves qui ont connu M. Perboyre, et qui ont tous conservé de lui un souvenir de vénération autant que d'attachement.

Les membres des deux familles de Saint-Vincent-de-Paul surtout désiraient que l'on pût offrir à leur édification les détails d'une vie qui n'a dû finir par un si glorieux triomphe, que parce qu'elle était digne d'être couronnée d'une aussi magnifique récompense.

C'est pour répondre à des vœux aussi légitimes que nous avons entrepris ce travail. C'était d'ailleurs de notre part obéir à un besoin de notre cœur. En effet, c'est une vraie jouissance pour nous que de ra-

conter tout ce que des relations d'amitié et bon nombre d'années passées avec ce fervent et zélé Missionnaire nous ont montré de vertu et de perfection dans la vie si belle et si pure que nous l'avons vu mener.

Cependant il est de notre devoir de prévenir le lecteur qu'il n'entrait nullement dans nos intentions d'écrire pour le public. Nous n'avions d'autre pensée que celle de présenter aux deux familles de Saint-Vincent-de-Paul, dans la vie de M. Perboyre, une copie fidèle de la belle ame de ce grand Saint, et un modèle parfait pour ses enfans. Il est facile de s'en convaincre par le style, l'ordre et tout l'ensemble de l'ouvrage. Mais nous nous sommes bientôt aperçu que nous contristerions la famille et les amis de l'illustre Martyr, si nous refusions

de partager avec eux notre fraternelle édification, et nous nous sommes décidé à rendre publics des documens que nous n'avions recueillis d'abord que dans le but d'une satisfaction et d'un intérêt d'intimité domestique.

D'ailleurs, pendant que nous préparions ce travail, les desseins de Dieu semblaient se manifester pour la gloire de son serviteur. Nous recevions de plusieurs côtés la nouvelle que des faveurs particulières et comme prodigieuses étaient obtenues par la confiance dans sa médiation auprès du Tout-Puissant. Dès-lors nous avons pensé que les détails de sa vie aussi bien que ses combats glorieux devenaient le domaine, non plus seulement d'une Congrégation, mais bien de toute l'Eglise de Dieu.

Au reste, ce n'est pas une Vie de M. Per-

boyre que nous publions, mais une simple *Notice* sur sa vie et sur sa mort. Les documens que nous avons recueillis sur les années qui ont précédé son martyre ne sont pas en grand nombre. Mais ils suffiront pour donner une idée des grâces dont il a été prévenu pour ainsi dire dès le sein de sa mère; les plus précieux, nous les tenons de lui-même; ils nous sont fournis par sa correspondance si simple en même temps et si intéressante par la manière dont elle dépeint son ame tout entière. Ceux de nos lecteurs qui l'ont pratiqué et qui ont vécu dans son intimité, y trouveront un motif de nous communiquer les faits qui sont à leur connaissance ainsi que les lettres qu'ils en ont reçues, et qui serviront plus tard à compléter le récit d'une vie si belle et si propre à être imitée par

tous les enfans du même Père, comme par tous les Prêtres du Seigneur, et même par les simples fidèles.

Nous n'avons pas besoin d'avertir que tout ce que nous dirons de la vie de ce fervent et zélé Missionnaire, nous est venu des sources les plus authentiques et de personnes dignes de foi. Nous avons été d'ailleurs nous-même témoin d'une grande partie des faits sur lesquels nos assertions sont fondées.

Pour tracer un portrait aussi fidèle qu'il nous a été possible de notre saint Martyr, nous avons jugé expédient de commencer par raconter d'abord succinctement tous les détails de sa vie jusqu'au moment où il a consommé glorieusement son sacrifice ; puis, pour rendre ce tableau plus intéressant et plus utile aux deux familles

de Saint-Vincent-de-Paul, nous retraçons ensuite la manière si parfaite dont il a su pratiquer les vertus qui composent la substance de l'esprit de la Congrégation à laquelle il appartenait. Après cette esquisse nous avons placé les circonstances de sa mort glorieuse telles qu'elles nous ont été transmises par un de ses Confrères, aussi Missionnaire en Chine, en les faisant suivre des pièces qui constatent ces circonstances, et qui nous ont été adressées du lieu même où M. Perboyre a souffert pour la foi.

Enfin, nous avons cru répondre au vœu des ames pieuses en leur communiquant les renseignemens qui nous ont été confiés sur des faits extraordinaires attribués à la médiation du saint Confesseur auprès de Dieu. Comprenant toute la réserve que

nous commande une communication de cette nature, nous nous sommes borné à copier textuellement, et sans y rien changer, les documens qui nous ont été remis, et que nous conservons en nos mains, sans les faire suivre d'aucune réflexion, d'aucun commentaire.

Daigne le Seigneur bénir cette *Notice*, que nous ne donnons au public que dans le but d'édifier les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul, notre commun Père, et de manifester aux yeux des fidèles des faits qui prouvent bien visiblement que le bras de Dieu n'est pas raccourci, et qu'il se souvient toujours de ses anciennes miséricordes sur son Eglise ! Qu'il lui plaise d'accompagner notre récit de l'onction de sa grâce, afin qu'il excite dans ceux qui le liront la volonté de pratiquer les vertus

qui ont éclaté si admirablement dans ce généreux Confesseur de la foi et qui lui ont mérité un si beau triomphe ! Nous lui demandons surtout que la vue du tableau que nous présentons, inspire un vif intérêt en faveur de cette terre infidèle de la Chine, foulée déjà par tant d'apôtres, arrosée déjà du sang de tant de martyrs, pour laquelle M. Perboyre a donné sa vie avec tant de joie; et qui toujours ensevelie dans les ombres de la mort et gémissant sous le cruel empire du démon, appelle la lumière de la Foi, réclame la sainte liberté des enfans de Dieu, et tend les bras à de nouveaux athlètes assez courageux pour tenter de briser ses fers et de la délivrer de la plus dure de toutes les servitudes. Nous nous considérerons comme amplement récompensé de notre travail,

si notre *Notice* obtient qu'il s'élève vers le Ciel une prière fervente en faveur des pauvres Chinois, et que quelques ames généreuses conçoivent le désir d'aller se dévouer à leur salut.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LA MORT

DE

M. JEAN-GABRIEL PERBOYRE,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
DE SAINT-LAZARE,

MARTYRISÉ EN CHINE LE 11 SEPTEMBRE 1840.

Bonum certamen certavi, cursum consummavi,
fidem servavi. II Tim. 4.

M. Jean-Gabriel Perboyre naquit le 6 janvier 1802, jour mémorable dans l'Eglise de Dieu. Ce fut en ce jour que le divin Rédempteur se manifesta aux infidèles amenés près de son berceau par une étoile miraculeuse, et qui devinrent par-là les prémices de la gentilité appelée à la connaissance de la foi. Ce jour de l'Epiphanie est la fête par excellence

des Missionnaires qui se dévouent au salut des peuples lointains et barbares ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité. Il était digne de fixer l'époque de la naissance d'un homme de Dieu qui devait un jour entrer dans cette carrière apostolique, porter au sein de la Chine les efforts de son zèle et de sa charité, et répandre son sang pour le nom de Jésus-Christ. Le lieu qui lui a donné le jour est un petit hameau appelé Puech, dépendant de la paroisse de Mongesty, au diocèse de Cahors. Sa famille assez nombreuse n'est pas très-favorisée des biens de la fortune, quoique assez aisée. Mais elle est surtout respectable par les vertus qui y sont comme héréditaires et qui en font une famille patriarcale; et à cause de cela elle est en grande vénération dans le pays. Un oncle de M. Perboyre, Lazariste comme lui, est l'objet de la vénération de tout le clergé du diocèse de Montauban, formé par ses mains. Un de ses frères mourut Missionnaire près d'arriver aux portes de la Chine; un autre est encore en ce moment dans la maison de Saint-Lazare, à Paris. Deux de ses sœurs et une cousine-germaine sont filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul,

et un cousin-germain est aussi Lazariste, et en ce moment Supérieur du petit Séminaire de Châlons-sur-Marne. Une autre cousine-germaine est morte Carmélite en odeur de sainteté. Ses père et mère vivent encore, occupés à travailler le petit bien qu'ils possèdent, menant une vie simple, mais la vie du juste et pleine des œuvres de la foi. Ils ont appris ses douleurs et ses combats, ses souffrances et sa mort de la même manière dont les premiers fidèles voyaient expirer leurs enfans pour la confession de Jésus-Christ. Leurs larmes et leurs sanglots étaient mêlés de sentimens de reconnaissance et de bonheur. On doit conserver précieusement cette parole qui sortit de la bouche de sa vertueuse mère, quand elle apprit que son cher fils avait rendu le dernier soupir au milieu des supplices de la persécution : *Pourquoi hésiterais-je à faire à Dieu le sacrifice de mon fils? La sainte Vierge n'a-t-elle pas généreusement sacrifié le sien pour mon salut?*

Sous les yeux de tels parens, M. Perboyre ne pouvait que croître en même temps en âge et en sagesse. Il paraissait d'ailleurs dès sa plus tendre jeunesse prévenu de grâces

particulières. Le Pasteur de sa paroisse, qui lui a enseigné les premiers élémens de la religion, se plaît encore à répéter qu'il n'a jamais remarqué en lui rien qui annonçât un enfant. Jamais il ne le trouva dans le cas de recevoir la moindre réprimande; et à sept ans, lorsque lui-même se trouvait obligé de s'absenter de l'église au moment du catéchisme, il le chargeait de maintenir l'ordre et le silence parmi ses camarades, et ceux-ci avaient tant de respect pour sa piété et pour sa modestie, qu'ils lui obéissaient comme au Pasteur lui-même. Sa vertu était dès-lors si remarquable et si universellement connue, qu'on ne l'appelait dans la paroisse que le *petit Saint*. Le maître d'école qui le comptait parmi ses élèves, le distinguait de tous les autres, parce qu'il voyait en lui quelque chose qui n'était pas ordinaire dans un enfant de son âge. Longues années après son départ de la paroisse, il se plaisait à dire que jamais élève ne lui avait donné autant de satisfaction, et qu'il n'espérait pas de long-temps rencontrer son semblable. Sa conduite ne produisait pas moins d'édification dans l'intérieur de la maison paternelle. On ne se sou-

vient pas qu'il ait jamais reçu ni mérité le moindre reproche de la part de ses parens. On ne le voyait nullement porté aux amusemens de l'enfance; tout jeune encore, il n'éprouvait d'attrait que pour la prière et les lectures pieuses. Il était l'objet du respect et de la confiance de ses frères et sœurs; quoiqu'il ne fût pas l'aîné de la famille, tous manifestaient pour lui une considération remarquable, et c'était de lui qu'ils recevaient les leçons du catéchisme. Il paraissait toujours pressé du besoin de parler de Dieu et d'entendre sa parole; son cœur si tendre semblait déjà brûler de zèle pour faire aimer la vertu. Il avait la pieuse et délicate attention de rapporter à ceux de sa famille qui n'avaient pu assister à la grand'messe, le dimanche, le prône qu'il avait entendu.

Si M. Perboyre était pour ainsi dire vénéré par ses frères et sœurs, il faut avouer que de son côté il avait pour eux une affection, des prévenances et des attentions auxquelles il était impossible de rien ajouter. C'était un vrai bonheur pour lui de leur rendre quelque service; on s'en apercevait par la joie qu'il en manifestait. Et ce fut une circon-

stance où il eut lieu de montrer à leur égard la bonté de son cœur, qui fournit à la Providence l'occasion de remplir ses desseins sur lui, et de l'engager dans la vocation qu'il honora plus tard par tant de vertus et par une mort si glorieuse. Son frère Louis (1), celui qui mourut en mer en se rendant en Chine, était appelé par M. Perboyre, son oncle, Supérieur du petit Séminaire de Montauban, pour commencer sous ses yeux le cours de ses études, et entrer ensuite dans la carrière ecclésiastique. Mais, par suite de l'étroite union qui existait dans la pieuse famille, cet enfant éprouvait la plus grande peine à s'en séparer. M. Perboyre, ne consultant que son cœur, et voulant adoucir tout ce qu'il y avait de pénible dans cette séparation, demanda et obtint la permission de le conduire lui-même à Montauban, et d'y passer deux mois avec lui pour l'accoutumer au nouveau genre de vie qu'il allait embrasser.

(1) M. Louis Perboyre partit de la maison de Saint-Lazare en novembre 1830 pour se rendre dans les Missions de la Chine. Il était chargé de reconduire à Macao les jeunes Chinois venus en France en 1829. Il tomba malade durant la traversée, et mourut dans la rade de Batavia de la manière la plus édifiante.

On lira avec intérêt la première lettre qu'il écrivit à cette époque à son père. Elle exprime bien toute la naïveté de ce jeune villageois et ses sentimens d'affection pour ses parens :

« 9 mai 1817.

» Mon cher Père,

» Il y a déjà long-temps que je n'ai pas reçu
» de vos nouvelles. Il me tarde de savoir si
» vous jouissez tous d'une bonne santé. Je
» voulais vous écrire : mais comme je n'ai
» jamais fait de lettre, ni même lu, je n'osais
» pas prendre la plume pour cela. C'est au-
» jourd'hui pour la première fois. Il est bien
» juste, mon très-cher père, que vous ayez
» les prémices de mon petit savoir. Vous ver-
» rez que je ne suis pas encore bien savant,
» quoique je me sois appliqué autant qu'il m'a
» été possible. Mon frère se porte bien : nous
» n'avons pas eu la plus petite incommodité.
» Nous avons besoin d'habits; ayez la bonté
» de me mander si vous voulez que mon
» oncle nous en achète. Je vous embrasse.
» J'embrasse aussi bien tendrement ma chère

» mère, mes frères et mes sœurs. Je suis avec
» les sentimens les plus respectueux,

» Mon cher père,

» Votre très-soumis fils,

» Jean Perboyre. »

Jusque-là ses parens ne l'avaient destiné à autre chose qu'à partager leurs travaux champêtres. Ils tenaient à le conserver près d'eux, à cause de l'édification qu'il entretenait dans la maison paternelle et des consolations que sa bonne conduite leur procurait. Mais Dieu avait d'autres vues sur lui, et le moment était arrivé de les réaliser. C'était une lumière qui jusque-là avait été cachée sous le boisseau, et qui devait désormais être produite au grand jour pour éclairer dans la maison de Dieu, et échauffer tous ceux qui s'en approcheraient.

A peine M. Perboyre fut-il arrivé au petit Séminaire de Montauban, qu'il fixa les regards et l'attention des maîtres et des élèves de cette maison. On oublia bientôt pour ainsi dire son frère Louis, pour ne s'occuper que de lui.

On sentait une odeur de vertu qui sortait de lui et qui attirait à lui tous les cœurs. Les maîtres, charmés de ses qualités aimables, se réunissent et pressent vivement le respectable oncle de le garder près de lui et de lui faire commencer le cours des études. Il avait alors quinze ans. C'était bien tard embrasser une semblable carrière. De plus, c'était occasionner de la peine à ses parens qui désiraient le conserver au sein de la famille, et les priver de ses services. *Il faut bien*, répondait-il avec simplicité, *leur laisser quelqu'un pour les aider à cultiver leurs vignes*. Cependant on parvint à vaincre la résistance de l'oncle et celle des parens, et, en 1817, deux mois avant les vacances, on mit entre les mains de M. Perboyre une grammaire latine.

On a conservé précieusement la lettre par laquelle il annonça lui-même à ses parens la détermination qu'il venait de prendre d'embrasser l'état ecclésiastique. Elle est une preuve bien authentique de la pureté des motifs qui le faisaient agir et des sentimens de piété qui l'animaient dès cet âge encore si tendre et si peu susceptible de réflexions sé-

rieuses, et elle doit naturellement trouver ici sa place.

« Montauban, 16 juin 1817.

» Mon cher Père,

» Après votre départ de cette ville, j'ai ré-
» fléchi sur la proposition que vous m'aviez
» faite d'étudier le latin. J'ai consulté Dieu
» pour connaître l'état que je devais em-
» brasser pour aller sûrement au ciel. Après
» bien des prières, j'ai cru que le Seigneur
» voulait que j'entrasse dans l'état ecclésias-
» tique. En conséquence, j'ai commencé à
» étudier le latin, bien résolu de l'abandon-
» ner, si vous n'approuviez pas ma démarche.
» Je connais le besoin que vous avez des pe-
» tits secours que je pourrais vous donner;
» mon seul regret est de ne pouvoir pas vous
» soulager dans vos grandes occupations;
» mais enfin si le bon Dieu m'appelle à l'état
» ecclésiastique, je ne puis pas prendre d'au-
» tre chemin pour arriver à l'éternité bien-
» heureuse. Je continuerai ce que j'ai com-
» mencé jusqu'à ce que j'aurai votre réponse.
» Si vous agréez que je continue, il est néces-

» saire que je fasse faire des habits. Vous
» aurez la bonté de m'envoyer de l'argent
» pour en acheter. Je pense que la bourse de
» mon oncle n'est pas assez garnie pour en
» faire les avances. Je vous embrasse tous, en
» particulier ma chère mère.

» Je suis avec les sentimens les plus respec-
» tueux,

» Mon cher père,

» Votre très-soumis fils,

» Jean Perboyre. »

Un professeur qui avait conçu pour lui une affection toute particulière, se chargea de lui donner les premières leçons. Ce professeur était M. Thieys. Nous ne pouvons mieux faire connaître ce qu'était son élève qu'en le laissant parler lui-même. Voici ce qu'il vient d'écrire à l'oncle de M. Perboyre :

« Monsieur et vénérable ami,

» Vous me demandez tous les détails que je
» pourrai vous donner, en remontant vers le
» passé, sur les études de votre glorieux neveu,

» M. Jean-Gabriel Perboyre, au petit Sémi-
» naire de Montauban. C'est pour moi un vrai
» plaisir de vous satisfaire, et d'aller chercher
» dans une des plus calmes époques de ma vie
» la douce et gracieuse figure du cher enfant
» qui m'a laissé d'impérissables souvenirs. Je
» vais donc passer une agréable demi-heure,
» en causant tout doucement avec vous de
» notre ami.

» Si je m'en souviens bien, lorsqu'il parut
» pour la première fois au petit Séminaire, ce
» n'était pas pour y rester : il n'était venu que
» pour accompagner son frère Louis, élève de
» la maison. Quant à lui, il devait au bout de
» quelque temps regagner le foyer paternel.
» Il me semble le voir encore, blond, frais et
» vermeil, l'œil vif et intelligent, se promener
» dans nos cloîtres pendant nos heures de ré-
» création, à côté de Louis, sans paraître dé-
» contenancé par tant d'objets et de visages
» inconnus qui s'offrirent à lui. Cet enfant
» nous charma tous; nous vous engageâmes
» à lui faire suivre les cours de l'établissement;
» vous résistâtes d'abord. Il fallait bien, disiez-
» vous, laisser au père un de ses fils pour cul-
» tiver ses vignes. Vous eûtes beau dire, il

» était décidé que l'un et l'autre ne cultive-
» raient d'autre vigne que celle du Seigneur.
» Vous cédâtes donc, et Jean-Gabriel se vit
» bientôt dans les mains une grammaire la-
» tine. Il fit preuve des plus heureuses dispo-
» sitions et se pénétra en peu de mois des pre-
» miers principes de la langue de Rome. Alors
» arrivèrent les vacances : vous voulûtes bien
» me le confier pour lui donner des soins spé-
» ciaux. Je travaillai sur un bon fonds, et il
» m'étonna par ses progrès. Mais aussi quelle
» ardeur pour l'étude! quelle attention lors-
» que je lui expliquais quelque difficulté!
» Une faute une fois signalée ne reparaissait
» plus. Et puis, comme il s'attachait à son
» maître, qui, de son côté, ne s'attachait pas
» mal non plus à son disciple! Je n'oublierai
» jamais le long regard de reconnaissance qu'il
» me jetait, lorsque l'interrogeant sur ce qu'il
» avait vu dans la semaine, je lui faisais sentir
» à mi-mot qu'il y avait progrès, et progrès
» réel. L'aimable enfant voulait rapporter à
» moi une amélioration due bien certainement
» à son zèle et à son intelligence.

» A la fin des vacances, c'est-à-dire, six
» mois peut-être après qu'il eut commencé ses

» études, il entra en cinquième : et dès la pre-
» mière composition il obtint la deuxième
» place. Immédiatement après, la première ;
» et celle-ci fut presque toujours la sienne.
» Aussi à Pâques fallut-il le faire monter en
» quatrième ; et là ce furent les mêmes succès.

» Les vacances revinrent, et Jean-Gabriel
» me revint aussi. Je crois que nous nous re-
» vîmes l'un l'autre avec plaisir. Je fus si con-
» tent de lui, que je résolus de ne céder mon
» élève à personne. Lors de la rentrée en no-
» vembre, il passa dans la classe de seconde,
» que je professais, puis dans celle de rhéto-
» rique, dont j'étais chargé aussi. Là, certes,
» il avait à lutter contre de brillans sujets,
» qui ne sont pas aujourd'hui l'une des moin-
» dres gloires de notre Diocèse. Il soutint la
» lutte avec honneur. Ses condisciples l'ap-
» plaudirent vivement lors de la distribution
» des prix ; ils l'aimaient tant ! Je dis plus, ils
» avaient pour lui une tendre vénération, et
» ne l'appelaient que le *petit Jésus*. Ce n'est
» pas que parfois en classe un voisin de droite
» ou de gauche ne le taquinât un peu, cher-
» chant à voir s'il ne pourrait pas être de
» temps à autre un peu distrait lui aussi ; mais

» c'était peine perdue. Le *petit Jésus* ne ré-
» pondait que par un demi-sourire et un re-
» gard doux et suppliant, et continuant d'être
» à l'objet de la leçon. Pourquoi sourire, pour-
» quoi supplier, au lieu de brusquer son léger
» voisin? C'est qu'il vouloit désarmer l'espiè-
» gle, et non le blesser. Il y a dans ces ames
» intimement unies à Dieu et comme fondues
» en lui, de mystérieuses délicatesses de charité
» qu'on soupçonne sans doute en elles, mais
» qu'on ne peut pénétrer à fond. Cette dou-
» ceur faisait rentrer le voisin dans le devoir;
» et le maître qui suivait à la dérobée ce petit
» manége et en jouissait, n'avait pas besoin
» d'intervenir.

» Voilà tout ce que je me rappelle de ces
» années si agréables pour moi. Jean-Gabriel
» était pour tous ses condisciples un modèle
» d'application et de piété. Mais aussi en s'at-
» tachant à s'instruire et à pratiquer la vertu,
» c'est qu'il avait un but. Il vous l'avait com-
» muniqué dès le commencement de ses étu-
» des. Comme il venait d'entendre un sermon
» de M. l'abbé de Chièzes, lors de la mission
» si féconde de 1817, il vous avait dit : *Je*
» *veux être Missionnaire.* Vous rîtes alors de

» ce dessein : en riez-vous aujourd'hui? Ah! » non. Vous en pleurez de tendresse et d'ad- » miration. Il a été Missionnaire; il a été plus » encore, glorieux et magnanime martyr! Je » me souviens à ce propos qu'à la fin du cours » de rhétorique, dans les exercices publics qui » précédèrent la distribution des prix, il lut » un morceau qu'il avait composé dans l'an- » née, et dont les développemens pleins de » force et de chaleur m'avaient frappé. Le » titre en était : *La Croix est le plus beau des* » *monumens*. Il y a quelque temps qu'en par- » courant un tas de mes anciennes copies, je » retrouvai cette pièce que je lus en passant et » remis dans la liasse des autres; je l'y recher- » cherai pour vous la montrer. Dans un en- » droit il y disait : *Ah! qu'elle est belle cette* » *Croix plantée au milieu des terres infidèles* » *et souvent arrosée du sang des apôtres de* » *Jésus-Christ!* Il ne croyait pas que lui, un » jour, donnerait à cette Croix cette divine » beauté, et que nous, ses amis, nous tressail- » lerions d'orgueil en songeant que nous avons » connu et chéri ce Missionnaire martyr! »

En effet M. Perboyre en entrant dans la carrière ecclésiastique n'avait eu d'autre pensée

que de suivre les traces de son respectable oncle et de demander à être admis dans la Congrégation de Saint-Lazare dont il était membre. Il ne tarda pas à s'en ouvrir et à solliciter la grâce de commencer son noviciat. Comme à cette époque cette Congrégation venait de se rétablir, on n'avait pu encore y organiser un noviciat en règle, et M. Perboyre fut autorisé à faire ses deux années d'épreuve sous les yeux et par les soins de ce vénérable parent. Il ne montra pendant tout ce temps qu'une ferveur toujours croissante et des vertus qui se perfectionnaient de plus en plus; et le 28 décembre 1820 il prononça les vœux qui le fixèrent pour toujours dans la famille de Saint-Vincent-de-Paul, et qui l'associèrent à ses travaux apostoliques. Ce fut peu après qu'il se rendit à Paris pour y faire son cours de Théologie dans la maison principale de la Congrégation de Saint-Lazare. Son départ de Montauban fut marqué par une circonstance bien capable de donner une idée de son détachement entier des créatures et de son attention à saisir les occasions de faire à Dieu les sacrifices les plus agréables à ses yeux. D'après ce que nous avons dit plus haut de sa tendre

affection pour ses parens, il devait en coûter à son cœur de s'en séparer pour toujours, sans du moins aller leur exprimer encore une fois la tendresse de ses sentimens pour eux. Cependant, quoiqu'il dût passer à quelques lieues seulement de leur village, il ne voulut point se procurer cette jouissance en apparence bien légitime; et il se rendit directement à Paris. Ce sacrifice qui a dû s'élever vers le trône de Dieu comme un encens d'agréable odeur, et qui indiquait l'élévation de son ame au-dessus des impressions de la nature, il le renouvela plus tard et d'une manière plus héroïque encore, lorsque disant un adieu éternel à sa patrie, il traversa les mers, pénétra dans les régions lointaines de la Chine, pour employer au salut des infidèles tous les efforts de son zèle et tous les instans de sa vie. Alors, s'il eut la pensée qu'il avait des parens qui seraient heureux de l'embrasser encore une fois avant de le quitter pour ne plus le revoir, ce ne fut que pour en faire un holocauste au Seigneur sur l'autel de son cœur.

Mais auparavant il devait édifier la famille de Saint-Vincent-de-Paul, lui faire respirer l'odeur de ses vertus, et laisser au milieu d'elle

d'une manière sensible le souvenir de ses bons exemples et de sa piété si pure et si belle. Au moment où la Congrégation de Saint-Lazare venait de renaître, il était expédient que la Providence montrât aux divers établissemens qu'elle dirigeait cette ame si élevée dans les voies de Dieu, et en même temps qui avait tant de ressemblance avec celle de son fondateur. Après qu'il eut reçu les ordres sacrés, il fut employé à la direction du collége de Montdidier, dans le département de la Somme. De là il fut envoyé en qualité de professeur de philosophie au grand Séminaire de Saint-Flour. Il n'occupa que peu de temps ce poste pour prendre celui de Supérieur du petit Séminaire de la même ville. Dans ces divers emplois il se montra toujours le même, toujours un modèle de modestie, d'humilité, de mortification, de douceur et de la charité la plus tendre, ou plutôt on ne vit en lui qu'un accroissement continuel de ces vertus. Il possédait une puissance incomparable pour gagner tous les cœurs et leur communiquer la flamme de l'amour divin qui consumait le sien : toutes ses paroles, qui ne se distinguaient cependant que par leur simplicité, étaient comme des

traits enflammés qui pénétraient dans les ames de tous ceux qui l'entendaient, qu'il dirigeait et qui l'approchaient. Ce qu'il y eut surtout de remarquable dans la puissance de sa vertu, c'est qu'elle ne paraissait pas agir et qu'il arrivait à son but sans avoir l'air d'avoir rien fait pour l'atteindre. C'était un don de Dieu qui était en lui, qui agissait en lui et par lui sans qu'il s'en doutât. Aussi sa vertu, sa piété et toutes ses édifiantes qualités l'ont fait si bien apprécier par tous ceux qui ont eu quelques relations avec lui, qu'ils en conservent précieusement le souvenir, et qu'il suffit aux membres de sa famille de lui avoir été unis par les liens du sang pour être les objets de la considération de tous. Nous ne pouvons mieux faire connaître leurs sentimens à cet égard qu'en transcrivant ici la lettre que vient d'écrire à M. Grappin, Assistant de la Congrégation, un de ses anciens élèves de Saint-Flour, M. l'abbé Salesse, qui exerce le saint ministère à Bagneux, près Paris.

« Monsieur,

» J'ai appris par les *Annales de la Propa-*
» *gation de la Foi* que votre Compagnie a fait

» la perte d'un de ses membres les plus distin-
» gués dans la personne du digne et respecta-
» ble M. Perboyre. Les détails que l'on a don-
» nés de sa mort, les horribles tourmens qu'il
» a endurés, sont bien capables de nous at-
» tendrir. Enfin, c'est le 11 septembre 1840
» qu'il a consommé son glorieux martyre.
» Dieu soit béni ! Les désirs de son saint servi-
» teur sont remplis : déjà il triomphe au sein
» de la gloire immortelle.

» Néanmoins, le récit des privations aux-
» quelles il a été condamné, les tortures qu'on
» lui a fait souffrir, avant que d'envoyer sa
» belle ame au ciel, ne laissent pas que d'ar-
» racher des larmes à tous ceux qui les enten-
» dent raconter ; et l'illustre martyr a trop de
» titres à ma reconnaissance, pour ne pas
» m'associer à votre douleur, et puis à la joie
» que vous avez de compter un patron de
» plus dans le ciel. Au souvenir de tout ce
» que je lui dois, de tout le bien qu'il m'a
» fait, je me suis senti d'abord pressé d'offrir
» à Dieu, pour le repos de son ame, le saint
» sacrifice de la Messe : mais d'un autre côté,
» pénétré d'une sainte vénération pour l'il-
» lustre Confesseur de la foi, j'ai cru qu'il était

» plus juste et plus convenable de l'invoquer
» comme un puissant intercesseur auprès de
» Dieu. Néanmoins, cédant aux sentimens
» d'une piété filiale à son égard, je me suis
» souvent surpris à le prier et à prier pour
» lui tout à la fois.

» Pendant près de six ans, Monsieur, au
» petit Séminaire de Saint-Flour, le bon
» M. Perboyre fut mon Supérieur, il fut mon
» père. Je fus assez heureux pour admirer
» l'éclat de ses éminentes vertus et pour sen-
» tir quelque chose des suaves parfums
» qu'elles exhalaient autour de lui. Car pou-
» vait-on approcher de lui, pouvait-on le voir
» sans être touché, attiré, entraîné en quelque
» sorte par cette douceur toute angélique,
» cette humilité si profonde, cette charité
» presque divine, par tout cet assemblage de
» vertus qui faisaient de lui un saint Prêtre, vi-
» siblement prédestiné, une copie vivante du
» Sauveur lui-même? Aussi je dois le dire à
» la louange de celui dont nous pleurons au-
» jourd'hui la mort, et célébrons en même
» temps le triomphe, je ressens encore et je
» ressentirai toujours les vives et heureuses
» impressions que firent en moi ses conseils

» tout paternels, parce qu'ils portaient l'em-
» preinte et le cachet d'une sagesse vraiment
» divine.

» Je le sais, Monsieur, vous avez été à
» même de le connaître et de l'apprécier
» mieux que moi ; mais vous me permettrez
» bien de rendre hommage à sa mémoire ;
» c'est soulager mon cœur ; j'avais un impé-
» rieux besoin de dire quelque chose à quel-
» qu'un qui me comprît. Si une indisposition
» ne me retenait depuis long-temps chez moi,
» j'aurais eu l'honneur de vous voir, et nous
» aurions parlé, pour notre édification, du
» glorieux martyr. Nous avons un interces-
» seur de plus auprès de Dieu. C'est bien con-
» solant pour nous qui combattons encore
» dans l'arêne. »

Les travaux auxquels se livrait M. Perboyre avec toute l'ardeur de son zèle, ou plutôt les sollicitudes et les soins de la place qu'il occupait, et probablement aussi les mortifications qu'il s'imposait, diminuèrent sensiblement ses forces et altérèrent sa santé. Vers la fin de 1832, ses Supérieurs jugèrent expédient de lui confier un poste moins pénible que celui qu'il remplissait ; mais en même temps que

les nouvelles fonctions dont ils le chargèrent étaient plus accommodées à la délicatesse de sa complexion, elles devaient dans ses mains rendre de plus grands services encore à la Congrégation de Saint-Lazare et à l'Église. Ils l'appelèrent à la place de Sous-Directeur du Noviciat de la Congrégation à Paris. M. Perboyre porta à ce nouveau poste les mêmes vertus, le même esprit, et par conséquent il en remplit les fonctions avec le même succès et les mêmes bénédictions du ciel. Ce fut dès le moment qu'il en fut chargé que l'on vit se manifester, nombreuses dans la famille de Saint-Vincent-de-Paul, les vocations pour les Missions étrangères. Un grand nombre, cultivées par ses soins, ont procuré et procurent encore aujourd'hui beaucoup de gloire à Dieu, et le salut de bien des ames dans les régions les plus lointaines.

Il n'y avait pas trois années qu'il remplissait les nouvelles fonctions qui lui avaient été confiées, lorsque inopinément il fit la demande d'être envoyé lui-même dans les Missions de la Chine. Il avait bien manifesté en toute circonstance la joie qu'il éprouvait au récit des travaux et des succès des Missionnaires qui

travaillent dans les pays infidèles. On s'était bien aperçu aussi qu'il donnait des soins tout particuliers à ceux des Novices qui se sentaient appelés de Dieu à marcher sur leurs traces et à embrasser la même carrière. Mais, fidèle à mener la vie humble, simple et saintement cachée qu'il avait pratiquée dès son enfance, il ne lui était jamais échappé une seule parole qui pût indiquer qu'il nourrissait dans son cœur la même pensée. Aussi la proposition qu'il fit de se joindre à deux autres Missionnaires sur le point de partir pour la Chine, étonna-t-elle beaucoup tous ceux qui en eurent connaissance. La délicatesse de sa santé était d'ailleurs un motif légitime de ne point soupçonner en lui ce dessein. Il fut du moins suffisant pour que ses Supérieurs hésitassent à se rendre à ses désirs à cet égard. Ils n'avaient pas oublié que son frère Louis, quoique d'une santé moins faible, était mort avant d'arriver à sa destination; et ils ne pouvaient se persuader que lui, moins bien portant, pût supporter les fatigues de la longue traversée qu'il serait obligé de faire pour se rendre en Chine. Et aujourd'hui encore, tous ceux qui l'ont connu ne peuvent s'empêcher de considérer

comme miraculeux que cette complexion si délicate ait pu soutenir pendant une année entière les horreurs d'une prison infecte, les tourmens de la torture souvent réitérés, les privations et les souffrances de tout genre qui ont précédé la consommation de son martyre. C'était la Providence seule qui avait dirigé ses pas dès sa plus tendre jeunesse; c'était elle qui avait disposé d'une manière inaperçue les diverses circonstances qui devaient le conduire à l'accomplissement de ses desseins sur lui; c'était elle aussi qui devait se signaler dans la solution de la difficulté qui s'opposait à son départ. Les Supérieurs craignant d'exposer la vie de M. Perboyre à des dangers qui paraissaient indubitables, s'ils se rendaient à ses désirs; craignant aussi, par un refus, de s'opposer aux desseins de Dieu et de priver les Missions de la Chine d'un ouvrier si capable de cultiver avec fruit cette terre infidèle, décidèrent qu'ils en réfèreraient à la sagesse du Médecin de la maison. Or, par une disposition bien marquée de la Providence, celui qui croyait la santé de M. Perboyre incapable de soutenir un travail tant soit peu fatiguant, qui le soumettait à un régime sévère, à des pré-

cautions sans nombre, et qui avait peu d'espoir de pouvoir mettre un terme à ses indispositions, ne balança pas à juger qu'une longue traversée pourrait lui être salutaire, et que le climat de la Chine pourrait lui être favorable; en un mot, il n'hésita pas à prononcer qu'on pouvait, sans inconvénient, lui permettre de réaliser ses désirs. En effet, au mois de mars 1835, il s'embarqua au Havre; six mois plus tard il était arrivé à Macao, et dès les premiers mois de 1836 il avait pénétré dans l'intérieur de la Chine, et était arrivé au lieu où il devait se livrer aux travaux apostoliques. Nous voulons le laisser raconter lui-même les détails de son voyage. Ils se trouvent consignés dans deux lettres qu'il a écrites, l'une de Batavia et l'autre de Macao, qui ne peuvent qu'intéresser vivement et par la manière simple avec laquelle il fait le récit de la traversée et par les beaux sentimens dont il sait l'enrichir.

Lettre de M. Perboyre *à M.* Salhorgne, *Supérieur-général de la Congrégation de Saint-Lazare.*

Batavia, le 29 juin 1835.

Monsieur le Supérieur,

Heureusement parvenus à Batavia, nous n'avons rien de plus pressé que de répondre à votre attente, en vous donnant des nouvelles que votre tendre sollicitude pour nous vous fera trouver tardives.

Vous savez que nous sommes partis du Havre le 21 mars dernier. Nous quittâmes la France avec cette joie et ce calme avec lesquels nous avions quitté Paris. J'admirais ces dispositions que Dieu avait mises en nous, lorsqu'un souvenir tendre et paisible, comme une pensée qui descend du ciel, préoccupa

tout à coup mon esprit. C'était le souvenir qu'il n'y avait pas encore cinq ans mon cher frère Louis s'était embarqué au même port pour faire le voyage que nous entreprenions, et qu'il avait reçu sa récompense et sa couronne avant d'arriver au terme de ses désirs. Je me sentis intérieurement invité à mettre notre traversée sous sa protection. Mon ame s'éleva aussitôt vers lui avec confiance, et mes yeux furent inondés de larmes, mais de larmes douces et délicieuses.

Deux jours après le départ, nous voguions à pleines voiles hors de la Manche; un vent favorable précipitait notre course. Mais un roulis et un tangage violens et continuels rendirent si malades les nouveaux passagers, que pendant une semaine notre navire fut une vraie ambulance. Il n'était pas tout-à-fait inutile de se rappeler alors que souffrir fait la moitié du Missionnaire. Par la grâce de Dieu, cette épreuve, quoique fort incommode à la nature, ne devait servir, ainsi que toutes les autres, qu'à exercer et à exciter de plus en plus le courage, bien loin de l'abattre. Cependant celui qui domine la puissance de la mer et modère le mouvement de ses flots,

nous accorda soulagement et consolation. Le 29 nous étions déjà à la vue de Madère, avec un bon calme; et avec le beau temps revint une nouvelle vie. Je pus dire la sainte Messe, ce que nous avons fait chacun à notre tour, presque tous les jours de dimanche et de fête. Oh! qu'on se sent heureux sur ce vaste désert de l'Océan de se retrouver de temps en temps en la compagnie de Notre-Seigneur!

Notre marche fut ensuite très-lente pendant long-temps. Ce fut le jour de Pâque que nous passâmes la ligne. Le jeu usité en cette circonstance fut renvoyé au lendemain. Une piastre que chacun de nous donna aux matelots nous exempta de tout autre rôle que celui de simples spectateurs. Un mois après, nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance par 38° de latitude sud. Nous eûmes à rabattre de l'idée qu'on nous avait donnée de ces parages. On nous les avait dépeints si redoutables, et nous y trouvâmes une mer toute calme et aussi bénigne que parmi les Canaries. Si Dieu nous ménagea dans un passage ordinairement pénible, ce fut sans doute afin que nous fussions plus capables de soutenir l'assaut que devait nous livrer la mer des Indes.

Le 31 mai, entre les 60° et 70° de longitude est, dans la direction d'Amsterdam, nous essuyâmes une rude tempête. Notre capitaine, qui navigue depuis trente-six ans, n'en avait jamais vu d'aussi terrible. Elle dura douze heures dans sa plus forte intensité. Des lames énormes montaient jusqu'au-dessus des hunes et s'abattaient sur le pont, où elles roulaient d'un bord à l'autre, pêle-mêle, hommes, cages à poules et tout ce qui n'était pas solidement amarré. Une d'elles, après avoir donné une si violente secousse au flanc du navire, que tout le lest se porta sur un côté de la cale, renversa en tombant, et jeta à quelques pas sur la dunette, les deux hommes qui tenaient le gouvernail et qui par bonheur n'eurent point de mal, et enleva un canot qu'on ne revit plus. Les hautes montagnes, formées de vagues écumantes, qui à chaque instant s'élevaient presque à pic devant et derrière nous, en nous enfermant dans de profonds abîmes, étaient tout à la fois effrayantes et admirables, et nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier avec le prophète : *Mirabiles elationes maris; mirabilis in altis Dominus.* Cependant nous possédions notre ame en paix, aimant à nous

abandonner au bon plaisir de celui qui conduit aux portes du tombeau et en retire. Il voulut bien nous faire sortir tous sains et saufs de cette horrible crise. Sur le soir, tous les Missionnaires se mirent à réciter en commun les litanies de la sainte Vierge, l'*Ave, maris stella*, et la petite prière *O Marie conçue sans péché*, etc. Leur confiance ne fut point vaine; car à peine eurent-ils levé les mains vers l'*Étoile de la mer*, que la tempête s'apaisa peu à peu. Cette tempête fut le seul incident un peu remarquable qui rompit la monotonie de notre navigation de France à Java. Nous sommes entrés le 23 juin dans le détroit de la Sonde, et le 26, nous sommes arrivés à Batavia.

Jusqu'ici ma santé s'est assez bien soutenue; celle de M. Perry aussi : M. Gabet a été quelquefois un peu indisposé. Malgré cela il a toujours été le plus gai de la compagnie. Il a continué l'étude du chinois, et s'est beaucoup appliqué, ainsi que M. Perry, à celle de l'Écriture sainte et de la théologie. Ils n'ont cessé l'un et l'autre de m'édifier et de contribuer à me rendre le voyage agréable. Je puis en dire autant des excellens messieurs des Missions-Étrangères. Eux et nous, vous n'en dou-

tez pas, avons constamment vécu ensemble comme des amis et des frères. Notre équipage étant composé de jeunes gens honnêtes et ce qu'on appelle bons enfans, il n'y avait pas d'inconvénient à tenter de leur être utile, et les Missionnaires devaient sentir à leur égard quelque chose de cette compassion dont le cœur de Notre-Seigneur était rempli à la vue de ces peuples qu'il comparait à des brebis sans pasteur. Aussi plusieurs de ces messieurs allaient-ils de temps en temps, le soir, exercer leur zèle auprès d'eux, les entretenant familièrement des vérités de la religion et de leurs principaux devoirs, et les exhortant à une vie chrétienne. Ils se sont presque tous confessés. Daigne le Seigneur féconder la semence qui a été jetée en leurs cœurs, et lui faire produire des fruits de salut!

Voilà en peu de mots, M. le Supérieur, l'histoire de notre première traversée. Elle vous donnera lieu de bénir avec nous cette providence du Père céleste, dont il est parlé au livre de la Sagesse, chap. 14. *Tua autem, pater, Providentia gubernat; quoniam dedisti et in mari viam et inter fluctus semitam firmissimam, ostendens quoniam potens es ex*

omnibus salvare, etiamsi sine arte aliquis adeat mare. Nous espérons que nos Confrères et nos Sœurs de la Charité, qui se sont déjà si vivement intéressés à nous, voudront bien se joindre encore à vous pour supplier Notre-Seigneur de nous continuer sa sainte protection. Veuillez bien permettre qu'ils trouvent tous ici l'assurance de nos respects et de notre reconnaissance.

Le lendemain de notre arrivée nous eûmes l'honneur de voir M. le Préfet apostolique et M. le Curé de Batavia. Ils accueillirent tous les Missionnaires avec autant de cordialité que de bienveillance. Ils se sont empressés de nous offrir l'hospitalité et leur table. Nous avons déjà profité de cette charité deux ou trois jours. Nous retournerons chez eux vers la fin de la semaine, pour solenniser avec eux la fête de saint Pierre. En attendant, nous allons quitter le bâtiment qui nous a portés jusqu'ici, pour aller à bord d'un navire anglais, le *Royal-Georges*, qui partira bientôt pour Canton, et qui se charge de nous porter à Macao. Daigne le Seigneur nous conduire heureusement jusqu'au terme de notre voyage!

Daignez agréer, M. le Supérieur, l'hom-

mage du profond respect de vos trois enfans, dont le dernier vous prie de le croire, autant qu'il lui est donné de l'être,

Votre très-dévoué et très-obéissant serviteur,

J.-G. Perboyre, *Miss. apost.*

Lettre du même à M. Le Go, *Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare.*

Macao, le 9 septembre 1835.

Monsieur et très-honoré confrère,

M'y voilà; tel est le mot d'ordre par lequel je devais vous donner mon premier signe de vie de Macao. Oui, *m'y voilà*, et béni soit le Seigneur qui m'y a lui-même conduit et porté. *Si sumpsero pennas meas diluculò et habitavero in extremis maris, manus tua deducet me et tenebit me dextera tua.*

Par la lettre que j'ai écrite à M. le Supérieur-général, de Batavia, vous aurez appris que nous avions eu jusque-la une traversée fort heureuse. Elle ne l'a pas été moins depuis. Nous avons fait un séjour de trois semaines sur la rade de Surabaya. Cette station a été pour nous ce que sont des vacances passées à

la campagne pour des hommes épuisés par les fatigues d'une pénible année. Les chaleurs du climat brûlant de Java étaient tempérées par une petite fraîcheur que nous envoyait une montagne voisine. Quoique nous fussions occupés à l'étude ou à la prière depuis cinq à six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, cependant comme sous plusieurs rapports nous étions beaucoup mieux sur notre nouveau navire que sur le précédent, et que nous ne nous sentions plus ballottés par les vagues, nous prenions de jour en jour plus de forces pour continuer notre route. Nous allions à la ville dire la sainte messe aussi souvent que nous pouvions, c'est-à-dire une ou deux fois la semaine. Quelquefois, mais rarement, nous faisions des excursions sur les côtes de Java et de Madura. A cette occasion, mes confrères, qui avaient déjà pris des bains de mer, me pressèrent d'en faire autant. Me rappelant votre recommandation et celle du médecin à cet égard, je me laissai déterminer à en prendre un l'avant-veille de notre départ. Après être resté une heure et demie dans l'eau, j'étais allé m'habiller et j'étais rentré dans le bateau pour mettre mes bas; mais marchant

sans précaution, je le fis pencher un peu, et une cabriole involontaire me procura un nouveau bain. Heureusement l'endroit n'était pas profond, et les eaux avec lesquelles je venais de me jouer me trouvant aguerri, je reparus bientôt sur l'horizon sans avoir eu ni mal ni grande peur; et après avoir ressaisi mon chapeau que le reflux emportait, j'allai déjeûner avec du biscuit et des bananes sur le rivage où mes compagnons m'attendaient. En cette rencontre comme en bien d'autres, Dieu ne m'a puni de mon étourderie qu'en me tirant du danger où je m'étais mis.

Nous partîmes de Surabaya le 7 août. Nous fûmes obligés de mouiller à quatre ou cinq lieues de là pour attendre le retour de la marée; car le navire sillonnait la vase à plusieurs pieds de profondeur. Le lendemain, peu après qu'on se fut remis en route, le bon pilote alla nous enfoncer fort avant dans un banc. Par bonheur, le capitaine s'avisa assez tôt pour disposer les voiles de manière à faire reculer le navire sur lui-même, afin de lui donner une autre direction. Dans un pareil péril on doit son salut à l'habileté des chefs, à la force du vent, ou plutôt à cette Providence divine

qui domine tout, et dont les causes secondes ne font qu'exécuter les jugemens de justice ou de miséricorde. La mousson de sud-ouest règne encore une partie du mois d'août sur la mer de Chine. Elle nous favorisa pendant quelque temps, et le 29 nous arrivâmes enfin à Macao.

Quoique nous fussions disposés à faire une navigation cent fois plus longue, si cela eût été dans l'ordre de l'obéissance, je vous assure néanmoins que nous en avons vu la fin avec grand contentement, et que nos cœurs ne se sont pas peu épanouis lorsque nous avons posé le pied sur cette terre après laquelle nous soupirions depuis si long-temps, et lorsque nous avons embrassé notre digne Supérieur, M. Torrette, son excellent collaborateur, M. Danicourt, qui vint nous chercher au navire, et nos bons jeunes Chinois, tous en parfaite santé. Cette communauté ne nous a pas fait seulement respirer un air de repos, mais encore un air d'édification qui nous a embaumés tout d'abord de la bonne odeur de Notre-Seigneur. Le plus bel ordre et la plus parfaite régularité règnent dans notre maison de Macao : Prêtres, Séminaristes, jeunes Aspirans,

tous y contribuent. Si les saintes pratiques de l'ancien Saint-Lazare avaient pu se perdre en France, on les aurait retrouvées vivantes au fond de la Chine.

Ne me demandez-vous pas déjà, Monsieur, quelle va être ma destination dans ce nouveau monde? Il faut que je vous avoue ma complète ignorance sur ce point. Depuis longtemps ma principale résolution était pour la pratique de la sainte indifférence; en arrivant ici, j'ai tâché d'y tenir plus ferme que jamais. Les premiers jours, lorsque j'ouvrais comme au hasard le livre de l'Imitation, mes yeux tombaient toujours sur ces paroles : *Fili, sine me tecum agere quod volo; ego scio quid expedit tibi : Laissez-moi agir comme je le veux à votre égard. Je sais ce qui vous est le plus expédient.* Je m'empressais de répondre par un des versets suivans : *Domine, dummodò voluntas mea recta et firma ad te permaneat, fac de me quidquid tibi placuerit : Seigneur, pourvu que ma volonté soit toujours droite et fermement et constamment attachée à vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.* J'aime beaucoup ce mystère de la Providence qui se

plaît à me faire vivre en quelque sorte au jour le jour. Quand le temps en sera venu, nous recevrons chacun notre mission. Je ne saurais me mettre en peine de celle qui m'écherra. Tous nos confrères de Chine qui avaient donné, dans nos établissemens de France, tant de preuves de sagesse, de piété et de zèle, et dont Dieu a merveilleusement béni les travaux dans ces contrées étrangères, possèdent d'avance toute mon estime et ma confiance. Leur charité et leur expérience m'assurent également de leur part une direction aussi bienveillante que sûre et nécessaire. Nous avons commencé à étudier le chinois; M. Ly est notre professeur. Je crois qu'il m'en coûtera long d'apprendre cette langue; à en juger d'après les premiers essais, je ne m'en tirerai pas avec autant d'honneur que MM. Gabet et Perry. On dit que M. Clet ne la parlait qu'avec une grande difficulté. Mes précédens me donnent quelques traits de ressemblance avec lui. Puissé-je ressembler jusqu'à la fin à un vénérable confrère dont la longue vie apostolique a été couronnée par la glorieuse palme du martyre!

Vous me sauriez mauvais gré, Monsieur et très-honoré confrère, si je ne vous disais rien de ma santé, que vous avez vue si faible et si délicate. J'ai éprouvé un grand mieux dans mes malaises. L'air de la mer m'a beaucoup dégagé la tête et m'a délivré de cet échauffement qui me consumait tous les membres, de sorte que me voilà à peu près aussi bien que mon tempérament puisse le permettre. Mes deux compagnons de voyage sont très-bien portans. Comme ils ont toujours été tels que vous les avez connus à Paris, je n'entrerai dans aucun détail sur leur compte. Ils n'ont cessé de bien s'occuper durant le voyage. Pour moi, ma principale occupation a été la lecture de la vie de saint Vincent. Je ne pouvais me consoler de la perte que j'avais faite de vos doux et sages entretiens que par ceux de ce bon père.

Il me tarde déjà de recevoir des nouvelles de nos Confrères d'Europe, en particulier de nos respectables anciens de la maison de Paris. Dieu veuille nous les conserver long-temps et continuer à répandre sur eux ses plus abondantes consolations! Vous savez combien tout

ce qui tient à notre chère Congrégation *me touche au vif*. Parmi les consolations que Dieu peut me réserver, la moindre ne sera pas celle d'apprendre par vous, qu'il la protège toujours et qu'il l'anime de plus en plus de l'esprit de notre saint fondateur. Je tiendrais beaucoup à avoir quelques lettres de vous : elles seraient plus précieuses pour moi que l'or et la topaze; j'aime tant vos avis et même vos paternelles réprimandes!

Comme je n'écris pas par cette occasion à M. le Supérieur-général, laissant à M. Torrette le soin de lui annoncer notre arrivée, permettez-moi de vous confier celui d'interpréter auprès de lui les sentimens de mon profond respect. Si je ne craignais de me rendre trop importun, je vous prierais encore de m'acquitter auprès de tous nos Confrères et de nos Sœurs de la Charité. Je suis persuadé que vous ne m'oublierez pas auprès de la bonne mère Beaucourt; je suis sûr que vous chercherez encore à nous obtenir un nouveau tribut de prières.

Veuillez agréer, Monsieur et très-honoré Confrère, l'hommage des sentimens de res-

pect, d'attachement et de reconnaissance que je vous ai voués pour la vie et avec lesquels je suis, etc.

J.-G. Perboyre, *Miss. apost.*

Nous connaissons tous les détails du voyage long et pénible que fit M. Perboyre pour arriver à la mission à laquelle il devait désormais être attaché, et vers laquelle se portèrent les désirs de son cœur dès qu'il apprit que c'était là la portion de la vigne du Seigneur qui lui

était échue en partage. Il les a transmis lui-même dans deux lettres intéressantes qu'il écrivit aussitôt après son arrivée, l'une à M. Torrette, Supérieur de la mission des Lazaristes de Macao, l'autre à M. son oncle. Nous les transcrivons en entier. Elles témoignent admirablement de sa générosité et du zèle ardent qui enflammait son cœur pour parcourir la carrière apostolique qu'il avait embrassée. Elles prouvent aussi que la sérénité de son ame, que l'on remarqua dans toutes les positions qu'il occupa en France, l'accompagna également au sein des périls de tout genre qui s'offraient à chaque pas qu'il fit sur la terre de la Chine.

Lettre de M. Perboyre *à M.* Torrette, *Procureur des Missions de la Congrégation de Saint-Lazare, à Macao.*

Du Fokien, le 7 mars 1836.

Monsieur et très-cher confrère,

Je suis arrivé au *Fokien* depuis quinze jours. Avant d'aller plus loin, il faut bien que je jette un regard en arrière et que je retourne en esprit à Macao pour m'entretenir un moment avec vous. Notre trajet a duré deux longs mois ou neuf semaines bien pleines. S'il n'a pas été prompt, il a du moins été, grâces à Dieu, fort heureux. Vous savez comment le 21 décembre, vers les 11 heures du soir, au milieu de pro-

fondes ténèbres et d'un silence non moins profond, nous nous embarquâmes sur cette jonque fokinoise sanctifiée par le passage de tant d'autres Missionnaires qu'elle a conduits avant nous aux champs du Seigneur. Quoique le chargement de nos effets se fît avec la plus grande précipitation, il ne me manqua que ma pipe et mon éventail, que vous aviez remis à quelqu'un de la petite barque, et qui durent vous revenir. Nous passâmes le reste de la nuit à l'ancre sur la rade même de Macao. Le lendemain nous passâmes jusqu'au-delà de *Lingting*, où nous fîmes une station de deux jours, pour préluder à bien d'autres que nous devions faire dans la suite. Les deux plus longues ont été de huit ou dix jours. L'une fut occasionnée par des vents contraires et trop forts. L'autre, qui eut lieu à *Nangao*, tient à d'autres causes. Les maîtres de la barque, qui ont là des parens, voulaient les voir à loisir, et ensuite on devait laver l'extérieur de la barque. Pour faciliter cette opération, on la tira jusque sur le bord du rivage, afin de profiter du moment du reflux de la marée, qui la laissait acculée sur le sable. Il y a bon nombre de chrétiens dans cette île. Elle se trouve aux

frontières des provinces de *Kouang-Tong* et du *Fokien;* relevant partie de l'une et partie de l'autre, elle se trouve sous l'autorité de deux Mandarins. Nos officiers connaissant particulièrement le Mandarin fokinois, dont la mère est chrétienne, quoique lui soit païen, n'ont pas manqué de lui faire, selon la coutume, une visite dans sa maison, et lui ne manqua pas non plus de la leur rendre à bord. Il vint donc accompagné de ses satellites, mais on eut soin de nous enfermer dans notre étroite alcôve, ensevelis sous le matelas et la couverture; ce qui s'est fait dans bien d'autres circonstances moins solennelles. De là nous pûmes entendre parler et rire le Mandarin pendant près d'une heure. C'était plutôt à cause de son cortége qu'à cause de lui-même qu'on nous avait cachés. Il a déjà vu des Missionnaires, et il n'est pas malintentionné à leur égard. Au départ, comme à l'arrivée, il reçut les honneurs d'usage, c'est-à-dire un roulement de cymbales. Nous lui dûmes un drapeau sur lequel il était écrit que notre barque avait été visitée par lui. Lorsque après cela nous entrions dans quelque port, ou que quelque barque mandarine accourait vers nous pour

nous demander raison, nous arborions cette bannière de salut, et on nous laissait tranquilles. Je vous ai dit que plusieurs fois nous avions été mis en réclusion : c'était surtout quand des étrangers venaient à notre navire, soit pour chercher à nous vendre quelques marchandises, soit pour toute autre cause. Le courrier de Fokien prenait alors son bonnet de lettré, et pendant que son second expédiait les affaires au dehors, pour plus de sûreté, il s'asseyait à la porte de ma cachette. Les précautions étaient plus grandes que le danger; mais il était toujours bon de les prendre. Nous n'avons eu qu'à nous louer de ce courrier; je vous assure qu'il m'a beaucoup édifié. C'est un excellent chrétien, d'une douceur extraordinaire et d'une rare prudence dans ses paroles, ne disant jamais un mot déplacé ou capable de faire de la peine à personne. Aussi tout l'équipage le respecte et l'aime comme un bon père.

Nous avons constamment navigué à la vue des terres, suivant, comme vous pensez bien, tous les détours des côtes, nous enfonçant dans tous ces petits golfes qu'elles présentent si fréquemment, faisant plus que tripler la route

par ces zigzags et ceux nécessités par la mousson contraire, ne marchant presque jamais la nuit, et souvent peu le jour, avançant toujours lentement et reculant quelquefois après plusieurs heures de marche pour retourner au port qu'on avait quitté le matin, et même à celui qu'on avait quitté la veille. Ici, un port, c'est tout simplement un abri au pied d'une montagne, à côté d'une île, en face d'un village où des caravanes de navires chinois vont camper le soir. Car par crainte des pirates ils aiment à voyager en nombreuse compagnie. Quand ils veulent partir, ils se donnent mutuellement le signal et comptent les voix en hissant une petite voile, qu'ils replient à mesure qu'ils changent d'avis. Ils partent ensemble et vont en file, imitant le continuel virement et revirement de bord les uns des autres. Ayant les mêmes *koangs* ou étapes, ils arrivent à peu près à la fois au rendez-vous commun où ils se groupent avec assez peu de précaution. Une fois notre barque alla heurter de front contre le flanc d'une autre, qui éprouva seule une légère avarie. Plus tard nous devions avoir notre revanche ; car un autre jour une barque vint accrocher la corde

de notre ancre, d'où l'on eut bien de la peine à la débarrasser. Malgré ce voisinage, nous allions à l'entrée de la nuit sur le pont réciter notre chapelet, à l'exemple des chefs de la barque, qui semblaient se délasser de leurs fatigues en concluant les occupations de la journée par la récitation du rosaire. Les matelots les imitaient aussi, et j'ai quelquefois entendu celui qui veillait chanter le sien. Ainsi, tandis que des barques païennes qui nous environnaient faisaient descendre à la mer la flamme de papiers superstitieux, la nôtre faisait monter vers le Seigneur du ciel l'encens pur de la vraie foi.

Quoique nous n'eussions voyagé ni comme marins, ni comme observateurs, et que nous fussions d'ailleurs rigoureusement consignés dans la cellule, toutes les fois qu'il n'était pas prudent d'en sortir, il nous a été facile de nous faire une idée du littoral méridional de la Chine. La côte n'est qu'une suite d'angles saillans et rentrans, qui ouvre dans toute sa longueur d'excellens ports naturels. La province de Kouang-Tong est généralement bordée de montagnes hautes et arides que rien ne sépare de la mer, si ce n'est parfois quel-

ques plages et monceaux de sable sur lesquels les eaux ont jadis séjourné. Les barques païennes en passant font des sacrifices à plusieurs de ces montagnes, et sur un grand nombre s'élève une colonne superstitieuse que l'on aperçoit de très-loin. La Chine est bien mieux défendue par de tels remparts, que par ces petites forteresses qui se trouvent sur certains points avancés dans la mer. Pour des maisons, on n'en rencontre pas; seulement on aperçoit de temps à autre quelques cabanes de pêcheurs, qui, je vous assure, sont bien modestes. Les côtes du *Fokien* sont plus aplaties, la culture des terres et de nombreuses habitations leur donnent un air de vie qui plaît et récrée l'œil du voyageur.

La mer ne nous a pas offert un aspect moins vivant. Sans parler des navires qui vont et viennent en sens divers pour le commerce, elle est couverte en certains endroits d'innombrables barques de pêcheurs. Quand on en aperçoit les mâts au fond de l'horizon, on dirait une longue palissade qui doit fermer le passage. Mais en s'en approchant on les trouve dispersés et assez éloignés les uns des autres. Après cela on n'est plus étonné d'entendre

dire que cinq millions de Chinois habitent les eaux de la mer que nous avons parcourue. Habiter les eaux est bien le mot, puisqu'elles sont l'unique élément des pêcheurs chinois. Ils n'en sortent pas même à la fin du jour, comme les pêcheurs de Java, pour illuminer le rivage par des feux nocturnes. Ils reposent dans cette barque où ils ont travaillé; c'est là qu'est toute la famille; c'est là qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent. Cependant ce n'est pas la mer qui leur sert de cimetière, mais bien le flanc de la montagne. En général ces barques sont de grandeur moyenne. Il y a des pêcheurs qui se servent d'un autre genre d'embarcation dont je ne m'étais pas encore douté. Vous voyez à peu de distance de vous, mais loin de la terre, deux hommes que vous croiriez danser sur les eaux. En passant auprès, vous découvrez qu'ils ont sous les pieds une espèce de radeau composé de quatre ou cinq planches de bambou, qui suit le mouvement de la vague qui le porte et qui souvent le couvre sans le submerger. Il faut avouer qu'il y a des hommes qui font dépendre de bien peu de chose cette pauvre vie, à laquelle cependant ils rapportent tout.

Les parages que nous avons traversés sont parsemés de gros rochers, et d'une multitude d'îles la plupart désertes et stériles. On nous en a fait remarquer une, de laquelle les Chinois tirent des pierres précieuses, et que pour cette raison ils honorent d'un culte particulier. C'est à côté d'une île appelée *Hai-Chan* que nous avons été surpris par le commencement de l'année chinoise, le 17 février, premier jour de la lune de mars. On s'arrêta pour célébrer une fête si chère à tous les Chinois. Dès la veille elle fut annoncée sur toutes les barques, par le bruit des pétards et des cymbales. Cette musique se fit encore entendre davantage le jour de la solennité, qui se passa, ainsi qu'une partie de la nuit, à se régaler et à s'amuser. Quoiqu'il y eût cinq païens sur notre barque, tout s'y passa sans mélange de superstitions. Le courrier de *Chan-Tong* nous avait engagés à offrir sur nos provisions quelques petits présens aux officiers; ils y parurent très-sensibles : à chaque mot que nous leur disions et à chaque chose que nous leur présentions, ils répétaient en descendant la gamme : Ha! ha! ha! ha! ha! *tosié, tosié, tosié, tosié.* A leur tour ils s'étaient proposé

de nous traiter ce jour-là : mais la circonstance du jour des Cendres nous fournit une excuse légitime pour les remercier. Nous avons pu régulièrement observer les jeûnes et l'abstinence. Nous avons toujours dirigé notre ménage comme nous l'avons entendu. Avant le Carême nous nous contentions de faire un repas vers les neuf heures du matin, et un autre vers les sept heures du soir, pour avoir plus de temps à donner à l'étude du chinois qui a été notre occupation habituelle et à peu près exclusive.

Encore un mot de notre voyage, et terminons-en vite l'histoire; car vous pourriez bien être aussi impatient de voir la fin de celle-ci, que nous l'avons été de voir la fin de celui-là.

Le but de notre navigation se trouvait à l'extrémité orientale du *Fokien*, non loin de Fou-Ning, ville de premier ordre. La carte vous montre, à gauche de cette ville, un bras de mer qui se prolonge dans les terres jusqu'à l'embouchure d'un fleuve dont il reçoit les eaux. Le 22 février, après nous être détachés de tous les autres navires, nous nous engageâmes dans ce bras de mer, poussés par un

bon vent. Les deux côtés nous présentèrent les points de vue les plus pittoresques dont nous eussions joui, et nous prouvèrent que ce n'est pas sans raison que les Chinois, pour rendre dans leur langue ce que nous appelons paysage, ont adopté une expression composée de deux mots : montagnes et eaux, *Chan chouei.* Le golfe se termine par un bassin qui a quatre ou cinq lieues de long et deux ou trois de large, et dans lequel on entre par un passage assez étroit. Il est entouré de collines au bas desquelles on voit des villages en grand nombre, ce qui produit un point de vue charmant.

Enfin arriva le moment tant désiré. Vers les six heures du soir nous jetâmes l'ancre pour la dernière fois. Après avoir attendu quelque temps la marée pour remonter le fleuve, nous nous acheminâmes sur une petite barque et par une nuit obscure vers la demeure de M. le Vicaire apostolique du *Fokien*, accompagnés de son courrier et cachés encore sous notre couverture; car nous avions encore à passer devant une douane. La vigilance des douaniers ne fut pas en défaut, mais satisfaits des réponses données au *qui vive*, ils nous fi-

rent grâce de la visite. Après une heure environ de route par eau, nous débarquâmes pour en faire à peu près autant par terre. Dieu qui nous avait accordé jusque-là une protection spéciale, voulut bien, au moment même où nous mettions le pied sur le sol chinois, opérer en notre faveur un nouveau miracle de sa Providence. En sortant de la barque, nous nous élançâmes avec joie sur une jetée environnée d'eau, que l'obscurité de la nuit nous empêchait de bien voir. Mon cher compagnon de voyage, M. Delamarre, prêtre du séminaire des Missions-Etrangères, fit un pas de trop, et le voilà à se débattre dans un gouffre où un an auparavant un homme s'était noyé. Jugez de mon saisissement. Je me mets à l'appeler, afin qu'il sache de quel côté il doit se tourner. Il revient presque aussitôt s'accrocher au mur où il grimpe, en même temps que je le retire par les habits, et parvient heureusement à se retirer de ce mauvais pas. Il courut tout le danger, mais toute la peur fut de mon côté. Il n'y eut d'autre mal que quelques petites blessures que nous reçûmes tous les deux à une main en nous cramponnant à des pierres aiguës. Béni soit le Seigneur dont nous

avons éprouvé si visiblement la miséricordieuse assistance! Pourrions-nous après cela manquer de courage et de confiance? *Deus protector vitæ meæ, à quo trepidabo?*

Vous savez avec quelle bonté monseigneur de Tabestan, vicaire apostolique du *Fokien*, reçoit les Missionnaires. Il nous a accueillis et n'a cessé de nous traiter avec cette amplitude de cœur qui en quelque sorte fait oublier à l'hôte l'hospitalité même en lui persuadant qu'il est en famille. Malgré son grand âge, nous l'avons trouvé jouissant d'une santé parfaite, et prêchant avec force à un peuple nombreux qui se presse autour de lui pour entendre la parole de Dieu. Votre lettre et vos petits présens lui ont fait grand plaisir. Il vous estime d'une manière toute particulière; il aime aussi M. Laribe, dont il m'a plusieurs fois parlé avec éloge de la prudence et du zèle. Il m'a fait aussi l'éloge du Confrère chinois que nous avons perdu l'année dernière dans le *Kian-Si*. Comme il habite la Chine depuis près d'un demi-siècle, il a connu beaucoup de Missionnaires, et entre autres plusieurs de nos anciens Confrères. Il a vu arriver à Macao, MM. Clet, Perré, Lamiot, et passer à Canton

se rendant à *Pékin*, MM. Richenet et Dumazel. Il m'a été bien doux d'entendre de sa bouche les détails qu'il m'a donnés sur ces vénérables Confrères qui nous ont ouvert la carrière que nous allons parcourir, et préparé la moisson que nous allons recueillir. Il m'a demandé des nouvelles de monsieur le Supérieur-général et de l'état de notre Congrégation. Toutes celles que nous avons pu lui donner sur l'état de la religion en France, l'état du clergé, des séminaires, des communautés religieuses, de l'œuvre de la Propagation de la Foi, l'ont vivement intéressé. Il a appris avec une joie sensible qu'une nouvelle congrégation évangélisait déjà les îles de l'Océanie. Il me dit alors que notre patrie a reçu le don des bonnes œuvres et que la Providence l'a destinée à faire beaucoup de bien dans le monde. Sa résidence est à *Tchin-Théou*, village de quinze cents habitans, dont les deux tiers sont chrétiens. La florissante église du *Fokien* se compose de quarante mille chrétiens; plus de trente mille se trouvent dans le district d'une ville du troisième ordre appelée *Fou-Gan*. On conçoit par là qu'il y a des localités même considérables où tout est chrétien, et beau-

coup où les païens sont en minorité. Aussi, dans ce district, les chrétiens marchent tête levée sans rien craindre. Ils y ont sept ou huit grandes églises ouvertes à tout le monde, bien connues des Mandarins, ainsi que deux séminaires. Quand dans un grand bourg, le soir, on chante le rosaire dans toutes les familles, les montagnes et les vallées d'alentour en retentissent; c'est vraiment admirable : on ne s'en fait pas une idée en Europe. Trois ou quatre mille pêcheurs se réunissent tous les ans avec leurs barques, et se divisent en trois bandes pour recevoir les sacremens. Un chrétien de cette province vient d'être nommé Mandarin pour le *Tche-Kiang*. Il paraît que cette charge n'est pas incompatible avec les devoirs d'un chrétien, pourvu qu'on ait assez de foi et de caractère pour les remplir. Dans ces pays-ci, il y a souvent des païens qui sont possédés du démon. Ils demandent à recevoir le baptême, et ils sont aussitôt délivrés. J'ai eu occasion de voir plusieurs des RR. PP. Dominicains qui desservent cette intéressante mission ; ils m'ont paru de près tels que je me les étais représentés de loin, c'est-à-dire, pleins de doctrine et de vertus. Ils sont sept

ou huit Européens, et ils ont un égal nombre de Prêtres indigènes. N'étant pas éloignés les uns des autres, ils peuvent se voir de temps en temps, se consulter et se communiquer leurs lumières, ce qui n'est pas un petit avantage.

Allons, mon très-cher Confrère, il faut que je vous fasse de nouveau mes adieux. C'est demain que nous devons partir pour le Kiang-Si. Je suis venu aujourd'hui jusqu'au séminaire, qui se trouve sur la route. Nous ferons la route à pied, du moins en grande partie. Nous voilà plus que jamais abandonnés entre les mains de la Providence. Oh! qu'on est heureux quand on est réduit à ne pouvoir rien attendre que de Dieu seul! Je me recommande à vos prières et à celles de tous les Confrères de votre maison, que j'embrasse bien affectueusement. Je n'écris pas en France pour le moment. Je compte sur votre complaisance pour y suppléer, quand vous écrirez à Paris. Vous savez combien nos bons supérieurs tiennent à recevoir souvent de nos nouvelles.

Je suis, etc.

PERBOYRE, *Miss. apost.*

Deuxième lettre du même au même.

Du Ho-nan, le 18 août 1836.

Je m'empresse de vous donner avis de mon heureuse arrivée au lieu de ma destination. Ce n'est que le 15 mars que nous partîmes du Fo-kien. Les sept ou huit premiers jours, nous ne fîmes que monter et descendre des montagnes par des escaliers dont les pierres mal polies ont fait quelquefois saigner nos pieds. Ce fut cependant peu de chose. Ensuite nous marchâmes régulièrement dans des vallons. Nous avons toujours marché à pied et par des chaleurs d'été. Malgré cela, afin de cacher mes cheveux blonds et la jointure de ma fausse queue, je tenais ma tête enveloppée du *foung-mao :* ce qui assez souvent excitait la surprise

des Chinois, et quelque chose de plus. La route qu'avaient suivie les autres Missionnaires étant devenue périlleuse, car notre cher confrère M. Baldus fut reconnu deux fois l'année dernière; nous en avons pris une autre qui nous a procuré le double avantage de nous mettre à l'abri de tout danger, et de nous conduire directement, sans que nous nous y attendissions, à l'endroit où M. Laribe faisait mission et où nous arrivâmes le 30 mars. J'eus donc la consolation de l'embrasser et de passer la Semaine-Sainte et le saint jour de Pâque avec lui; ce que je désirais vivement. Dans les intervalles libres que ses occupations lui laissaient, nous avons pu nous entretenir ensemble, à notre commune satisfaction et édification. Pour ne pas lui faire perdre le temps qu'il doit à ses chrétiens, et pour ne pas perdre aussi le mien en demeurant seul sans rien faire, je n'attendis pas les courriers du *Hou-Pé* qui devaient venir me prendre. Je partis sur une barque qui me conduisit jusqu'à *Out-Chang-Foù*, d'où j'arrivai enfin au sein de la mission à laquelle j'étais envoyé. Vous devez penser quel plaisir j'eus à me trouver avec mon cher compatriote, M. Laribe. Il y avait

si long-temps que je ne l'avais vu! que de choses on a à se dire dans une semblable circonstance! et que de jouissances on goûte dans les épanchemens et les communications mutuelles d'une amitié selon Dieu! Je l'ai trouvé toujours charmant, comme je l'avais connu autrefois, rempli d'humilité, d'amour de Dieu, d'affection pour sa vocation et brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Je n'éprouvai pas moins de jouissance en embrassant MM. Rameaux et Baldus que je rencontrai dans le *Hou-Pé*. Après avoir passé quelque temps avec eux en mission ou en résidence, je partis pour le *Ho-nan* où, grâces à Dieu, j'arrivai bien portant et sans avoir couru de danger apparent, le 15 juillet dernier. Vous avez remercié le Seigneur de m'avoir conduit heureusement près de vous à Macao. Veuillez encore le remercier de la protection qu'il m'a accordée depuis que je vous ai quitté. Le second voyage, comme vous voyez, n'a pas été moins heureux que le premier. Pour moi, je bénis mille fois notre bon Maître de m'avoir accordé tant de grâces. Maintenant je vais me mettre à l'ouvrage et employer tous mes petits moyens à procurer sa gloire et le salut des

ames qu'il a rachetées au prix de son sang. J'ai la confiance que vous aurez toujours la charité de vous souvenir de moi dans vos saintes prières. De mon côté, je me garderai bien de vous oublier. Je me hâte de conclure en vous embrassant en Notre-Seigneur, en qui je suis toujours, etc.

PERBOYRE, *Miss. apost.*

Lettre de M. Perboyre *à* M. Perboyre, *son oncle.*

Du Ho-nan, le 10 août 1836.

Mon très-cher Oncle,

Je ne vous ai pas écrit pour vous annoncer, soit mon départ de Macao, soit mon entrée en Chine. Je ne doute pas cependant que vous n'ayez déjà appris l'un et l'autre par mon frère de Paris, qui ne doit pas manquer de vous communiquer les nouvelles qu'il reçoit de moi, sachant quel prix vous voulez bien y attacher. Depuis, vous aurez compté avec anxiété tous les pas que j'ai faits sur une terre ennemie, et peut-être attendez-vous encore ce nouveau signe de vie pour dissiper entière-

ment vos inquiétudes. Je dois donc à l'attachement que j'ai pour le meilleur des oncles, et à celui qu'il me porte lui-même, de répondre au plus tôt à une telle sollicitude, en racontant comment s'est exécuté et heureusement terminé un voyage également long et périlleux.

C'est le 21 décembre 1835 que je partis de Macao, avec un autre Missionnaire français, M. Delamarre, qui allait au Su-Tchuen, et avec lequel j'ai toujours voyagé jusqu'au Hou-Pé. Après une paisible traversée, nous débarquâmes au Fo-Kien le 22 février. M. Delamarre faillit échouer au port; car au moment où nous mettions pied à terre, il tomba dans l'eau au milieu des ténèbres de la nuit. Par la grâce de Dieu, il en sortit sans avoir eu aucun mal. Nous demeurâmes quinze jours auprès du Vicaire apostolique du Fo-Kien, qui avait pour nous toutes sortes de bontés. Quelques traits de ressemblance que je remarquais entre lui et vous, n'ajoutaient pas peu pour moi à l'intérêt qu'inspiraient le charme de ses conversations et le spectacle de ses vertus apostoliques. Ensuite, commençant à nous acheminer vers notre but, nous allâmes passer quelques jours

à son séminaire, où nous vîmes assez bien rétabli un P. Dominicain qui, il y a trois ans, avait été pris et cruellement maltraité. Il fut racheté à force d'argent. Un prêtre chinois, qui avait été pris aussi depuis peu, en fut quitte à meilleur marché. Quoiqu'on n'y soit pas absolument à l'abri de pareils accidens, la religion est censée tolérée dans cette partie de la province, où il y a beaucoup de chrétiens. Les Mandarins ne peuvent pas ignorer qu'il y a plusieurs Missionnaires européens. On a entendu dire à un Mandarin qui passait devant la maison de chrétiens chantant la prière : « Ces gens-là prient pour nous. » Voici un trait qui vous prouvera jusqu'à quel point les chrétiens sont libres dans cette contrée. Dans des villages païens du voisinage, on avait proféré des blasphèmes contre la religion, et particulièrement contre la sainte Vierge. Aussitôt, une grande multitude de chrétiens, seulement des hommes, se mettent en devoir de faire amende honorable, et entreprennent d'eux-mêmes une longue procession, à la tête de laquelle est un lettré-bachelier, portant les insignes de la sainte Vierge; ils vont faire le tour des montagnes et de ces villages païens,

chantant les litanies et les louanges de la Mère de Dieu. Du séminaire, nous nous avançâmes jusqu'à un gros bourg tout composé de chrétiens, et où nous fîmes encore une station. Étant en cet endroit, nous visitâmes une petite montagne qui est tout près de là, appelée *la sainte Montagne*. Elle est remplie de tombeaux de chrétiens. Il y a aussi ceux d'un certain nombre de prêtres, et de trois évêques, dont un, français, fut un des fondateurs du séminaire des Missions-Étrangères, et l'un des premiers Vicaires apostoliques de la Chine. Auprès de restes si vénérables, on se sent tout à coup pénétré de sentimens religieux, et comme saisi de l'esprit dont ils furent animés. Dans cette province, les tombeaux ont une forme remarquable et vraiment monumentale. C'est un fer à cheval plus ou moins grand, long de quinze à vingt-cinq pieds, et large de la moitié. L'intérieur, qui est tout découvert, se divise en plusieurs plateaux s'élevant en amphithéâtre. Les petits murs qui les séparent sont hauts de un à deux pieds, et quelquefois enjolivés de sculptures. Les collatéraux ont la même hauteur en dedans ; en dehors, ils sont au niveau du terrain. Suivant le penchant de la monta-

gne, ils vont se joindre en formant un rond au milieu duquel est la pierre sépulcrale avec une longue inscription, et parfois une croix gravée. C'est derrière cette pierre que repose le corps du mort. Ces monumens sont tous faits de terre bien unie et fortement durcie, de sorte qu'on les croirait composés d'une seule pierre. Ils sont simples et majestueux, comme il convient pour des tombeaux.

Enfin, le 15 mars, nous nous mîmes tout de bon en route pour le Kiang-Si, accompagnés de quatre chrétiens qui devaient nous servir de courriers et de porteurs d'effets. Parcourant un pays dont nous ne pouvions ni parler la langue, ni bien imiter les habitudes, et dont l'entrée est interdite sous peine de mort à tout européen, nous allions d'abord avec l'incertitude et la réserve de gens qui marchent sur un terrain mouvant. Mais, à mesure que notre petite expérience augmentait et que nous prenions impunément le large, notre assurance augmentait aussi; d'ailleurs, nous mettions toujours d'autant plus notre confiance en la providence de Dieu, que nous comptions moins sur la nôtre et celle de nos guides. Ceux-ci, qui étaient bien payés pour nous conduire, ne

non pour mentir, se tiraient d'affaire comme ils pouvaient. Pour répondre aux questions qu'on renouvelait sans cesse en demandant ce que nous étions, d'où nous venions, où nous allions, ils nous faisaient passer pour des marchands de thé de Nimpo ou de Nan-Kin; au besoin, ils ne manquaient pas d'ajouter que nous n'entendions pas la langue de cette province : en quoi ils disaient vrai. Dans les auberges où nous nous arrêtions pour dîner ou pour coucher, ils avaient soin de ne pas nous mettre trop en évidence. Ils nous faisaient traverser les rues des villes au pas de course, afin qu'on pût moins facilement nous remarquer. Cependant nous avions toujours du monde en-face, non-seulement dans les villes et les auberges, mais encore sur la route, toute pleine d'allans et de venans, et dans les reposoirs qu'on y rencontre de distance en distance. Aussi, parfois ne nous toisait-on pas mal, nous considérant attentivement comme des êtres fort curieux. Les Chinois, en effet, diffèrent en général beaucoup des Européens, par leurs cheveux plus noirs et plus raides, par leur barbe moins forte, par leur nez plus aplati, par leurs yeux habituellement moins ouverts, par leur

teint qui n'est ni blanc, ni rouge, mais olivâtre; et puis nous avons un tout autre air de vie qu'eux. Toutefois, s'il est arrivé qu'on ait eu des doutes sur notre qualité d'étrangers à la Chine, ce qui est très-probable, nous ne passions pas moins sains et saufs notre chemin. De notre côté, nous devions remarquer aussi bien des choses propres à frapper notre attention par leur nouveauté et leur contraste avec nos usages. Il faut que je vous rapporte entre autres ceci : Un jour, nous aperçumes dans une boutique un homme qui semblait prendre plaisir à recevoir les coups qu'un autre, après avoir frappé ses propres mains comme dans un jeu de mains usité en France, lui déchargeait successivement sur les bras, les épaules, etc. Alors je me mis à dire à M. Delamarre : Voilà un homme qui éprouve sans doute une attaque de nerfs, ou même ce pourrait bien être là une manière de magnétiser en Chine. Pas du tout : ce n'était que l'office que, dans ce pays-ci, les perruquiers rendent ordinairement à ceux qu'ils viennent de tondre. Du reste, il faut être juste, les barbiers chinois ont généralement la main fort légère, et rasent avec une adresse singulière, non-seulement la barbe et

la tête, mais encore le front, le dehors et le dedans des oreilles, le dessus du nez et des paupières.

Avant d'entrer dans le Kiang-Si, nous avions à passer une douane établie pour examiner les marchandises qu'on transporte d'une province à l'autre. Toute notre contrebande était dans nos personnes. Aussi, pendant que nos courriers présentaient nos effets aux douaniers, nous glissâmes bien vite en avant pour n'être pas passés en revue par des hommes que leur emploi rend plus soupçonneux, et leur expérience plus habiles que les autres. De même une fois, en passant devant un poste de satellites, nous nous hâtâmes de filer, tout en faisant bonne contenance, et nous gardant bien d'aller causer avec eux, comme d'autres voyageurs. Quoique dans ce trajet nous ayons marché à pied pendant quinze jours de suite par de fortes chaleurs, et presque toujours parmi des montagnes, faisant à peu près sept à huit lieues par jour, je ne me trouvai pas plus fatigué à la fin qu'au commencement. Plus tard, vous verrez cette bravoure se démentir un peu. Le 29 mars, au matin, nous savions que nous étions tout près d'une chrétienté du Kiang-Si, où nos

courriers fo-kinois devaient nous confier à la conduite d'autres. Mais, comme ils ne pouvaient plus se faire comprendre en demandant des renseignemens, nous fîmes inutilement bien des tours, détours et retours. Enfin, à l'entrée d'un village, on leur répondit qu'il y avait une famille de chrétiens; n'osant s'y faire conduire, ils allèrent à la recherche. Il leur fut facile de la reconnaître, parce que les portes des maisons chinoises sont couvertes d'écriteaux religieux, et que ces portes étant habituellement ouvertes, on aperçoit du premier coup d'œil, dans l'intérieur, les divers objets du culte, superstitieux ou chrétien. Nous étant arrêtés là, il nous sembla respirer un air plus pur, et sentir notre cœur soulagé du poids de cette atmosphère toute païenne, de laquelle nous n'étions pas sortis depuis déjà long-temps. Après quelques momens de repos, nous nous rendîmes à la chrétienté que nous cherchions, et qui n'était plus qu'à un quart d'heure de chemin.

Ce jour-là même, nous eûmes à admirer un nouveau trait de providence sur nous : pour éviter les dangers qu'on craignait sur la route qu'avaient tenue les Missionnaires avant nous,

nous en avions suivi une différente : elle nous fit aboutir tout juste, à notre grande et agréable surprise, à l'endroit où M. Laribe faisait mission. J'avais beaucoup désiré d'arriver à temps pour célébrer Pâques avec lui. Mais je ne comptais plus pouvoir l'atteindre que deux ou trois semaines plus tard ; et voilà que cette heureuse rencontre me procura le plaisir de passer avec lui presque toute la quinzaine pascale. Cet excellent confrère, qui est supérieur de la mission du Kiang-Si, où il fait la joie des chrétiens et le bonheur des prêtres qui travaillent avec lui, est notre compatriote, car il est du diocèse de Cahors. Vous auriez pu avoir l'occasion de le voir lorsqu'il était directeur au séminaire de Carcassonne. Je le connaissais parfaitement, ayant été son ange, quand du séminaire Saint-Sulpice de Paris il entra dans notre congrégation. Nous fîmes ensemble toutes les cérémonies de la Semaine-Sainte. Il continua sa mission, où je le vis exercer toutes les fonctions du saint ministère, et la termina en recevant, pendant la messe, le serment que deux nouveaux catéchistes firent sur les saints Évangiles, d'enseigner dans toute leur pureté les vérités du christianisme, et de bien remplir

les autres fonctions de leur charge. Cette chrétienté qu'il administrait est toute naissante. Le père de famille qui l'a fondée est mort depuis peu. Dans ses derniers momens il appela ses enfans auprès de son lit, et leur dit : Quand nous sommes venus nous établir ici, il n'y avait pas d'autres chrétiens que nous, et nous ne pouvions pas voir le prêtre. A présent que la chrétienté est assez nombreuse pour avoir le bonheur de recevoir la visite du Missionnaire, je meurs content. » Son fils aîné, à qui il avait légué son zèle avec une cinquantaine de fervens chrétiens, ne l'exerce pas avec moins de succès. Pendant que j'étais là, un jeune homme d'une vingtaine d'années se présenta pour demander à être baptisé. Comme on avait à craindre de l'opposition de la part de son père païen, on l'engagea à lui parler, pour tâcher d'obtenir son consentement. Celui-ci répondit que non-seulement il lui permettait d'embrasser la religion, mais encore que, s'il en observait bien les règles, il voulait suivre lui-même son exemple. On remarque, dans le Kiang-Si, des dispositions favorables au Christianisme, et on a grand espoir de l'y voir s'étendre; tous les ans, on y baptise un bon

nombre d'adultes. Quoique, dans cette province comme dans les autres, les chrétiens appartiennent en général à la classe pauvre, on compte cependant parmi eux quelques riches négocians, quelques particuliers d'une fortune considérable. Un d'eux était parti récemment pour aller chercher à Pékin une charge de Mandarin. Si les chrétiens d'une condition distinguée sont rarement les plus fervens, du moins ils sont ordinairement pleins d'honnêteté envers le missionnaire, et disposés à l'obliger. Après avoir fini sa mission, M. Laribe eut la complaisance de m'accompagner à Kien-Tchang-Fou, ville de premier ordre, dont nous étions éloignés d'une quinzaine de lieues, et où M. Delamarre m'avait devancé de trois jours. Nous avions d'abord pensé devoir nous séparer pour le reste de la route; mais il fut résolu ensuite que nous la continuerions ensemble, tout le monde convenant que nous ne courrions pas pour cela plus de danger. Dès lors nous avions même doublement à gagner, en partageant à deux les dépenses des mêmes courriers et d'une même barque, et en réunissant sur chacun de nous la protection de deux anges

gardiens. Tout en faisant nos nouveaux préparatifs de départ, nous eûmes le temps de recevoir la visite et le *kotheau* des chrétiens de cette ville. Le kotheau est une prostration par laquelle les Chinois saluent les personnes élevées en dignité, et que les chrétiens font devant le prêtre quand il arrive ou qu'il part; quand ils vont le voir; quand ils lui demandent ou qu'ils en ont reçu quelque chose; quand ils ont fait la communion, etc. Nous vîmes là une fille qui avait été possédée du démon, et plusieurs autres qu'elle avait séduites, et dont elle s'était fait adorer, se disant Jésus et opérant des prodiges diaboliques. Un jour qu'en proférant cet horrible blasphème elle opérait un de ces prodiges, un catéchiste se mit à dire : « Nous allons voir si tu es Jésus ! » et l'aspergea en même temps d'eau bénite. Elle tomba évanouie et se trouva pour toujours délivrée de la possession.

Pour aller de Kien-Tchang-Fou au Hou-Pé, la voie du fleuve est la plus sûre et la plus commode; c'est aussi celle que nous prîmes en recommençant, le 8 avril, notre pélerinage, avec deux courriers du Kiang-Si. Quoique nous eussions loué une barque païenne, nous y

chargeâmes en toute confiance plusieurs caisses d'objets de religion qui n'étaient venues du Fo-Kien qu'après nous, et par une route différente. Cette fois, on nous donna le rôle de marchands fo-kinois, qui entendaient peu le langage des autres provinces. Les quatre païens qui nous conduisaient durent donc trouver fort naturel que nous parlassions continuellement notre propre langue, c'est-à-dire la française, qu'ils prenaient pour celle du Fo-Kien. Nous étions annoncés comme chrétiens : nous fûmes en conséquence bien à l'aise pour observer l'abstinence, faire le signe de la croix, prier à genoux, réciter le rosaire à la place du bréviaire, lire des livres chinois de religion. Le cours du fleuve et un bon vent nous menèrent, en deux ou trois jours, jusqu'en face de Nan-Tchang-Fou, capitale du Kiang-Si. Nous traversâmes aussi assez rapidement le grand lac. Mais au-delà se trouve une douane où tous les navires et barques qui passent doivent se faire mesurer par les gens du gouvernement, et se munir d'un *piao*, espèce de transit. Cette opération occasionna un jour de retard, et le mauvais temps qui survint en nécessita un d'une huitaine. Au milieu

d'un millier de navires en station comme nous, et d'une infinité de gens qui parcouraient les rues de cette ville flottante, nous n'osions mettre le nez ni à la porte, ni à la fenêtre. Un jour, notre capitaine, qui était assez bon homme, croyant sans doute honorer et récréer ses passagers, nous fit donner une soirée par une espèce de troubadour chinois, qui débita très-bien et avec musique une longue prière et louange de l'empereur. Une fois démarrés de là, nous parvînmes bientôt au confluent du grand fleuve, où nous fîmes un demi-tour à gauche pour le remonter jusqu'à Ou-Tchang-Fou. Ce fleuve est très-profond, et a presque partout une demi-lieue de large. Quand, après les grandes pluies, il se déborde, c'est comme une mer; j'ai vu se jouer dans ses eaux un poisson gros comme une petite baleine : sa chair n'est pas bonne à manger. En un certain endroit, nous rencontrâmes une centaine de grands et beaux navires de l'empereur, qui y étaient venus charger du bois pour Sa Majesté. Sur un d'eux, on représentait la comédie, et le rivage était couvert d'une multitude innombrable de spectateurs. Mais, en même temps que nous arrivions, arriva aussi une

forte pluie qui rompit brusquement la scène, et eut dissipé tout ce monde en un instant. Ce fut aussi sous une pluie battante, au milieu des ténèbres et de la boue, qu'après dix-huit jours de navigation, nous fîmes notre entrée à Han-Keou.

Han-Keou est une des villes les plus commerçantes et les plus grandes de la Chine; elle a en face Ou-Tchang-Fou, capitale du Hou-Pé, et à côté Han-Yang-Fou, ville de premier ordre. Ce sont trois villes bien distinctes, quoiqu'elles ne soient séparées que par deux fleuves, de la même manière que Montauban se trouve divisé par le Tarn et le Tescou. Ces trois villes ensemble contiennent plus de deux millions d'habitans, et ne renferment pas deux cents chrétiens. Nous n'allâmes pas voir ceux de Ou-Tchang-Fou, administrés par les prêtres de la Propagande, parce qu'aucun de ces messieurs ne s'y trouvait alors, et que nous nous proposions de remettre promptement le pied à l'étrier. En effet, le lendemain de notre arrivée, M. Delamarre se rembarqua pour le Su-Tchuen avec les deux courriers du Kiang-Si. Pour moi, je passai un jour de plus dans cette chrétienté de Han-

Keou, qui dépend de notre mission. Le premier office que j'y récitai fut celui de *saint Clet, pape et martyr*. Il ne me fallait pas un rapprochement si frappant pour me rappeler que j'étais sur les lieux mêmes où notre cher martyr, M. Clet, avait donné sa vie pour Jésus-Christ. Oh ! que je souhaitais ardemment d'aller faire mon pélerinage à son tombeau, qui n'est qu'à deux petites lieues de la maison où je logeais; mais il fut jugé plus opportun de le remettre à une époque plus éloignée. J'administrai deux malades à Han-Keou. M. Baldus, notre confrère, y avait fait la mission depuis peu, ainsi que dans les autres chrétientés par lesquelles je devais passer, et dans lesquelles il m'avait annoncé. Je trouvai dans cette ville un chrétien qu'il y avait envoyé pour rechercher les enfans de païens en danger de mort, et qui, dans l'espace de dix jours, y en avait baptisé huit. J'y trouvai aussi un des courriers de M. Rameaux que j'avais vus à Macao. C'est avec eux que, dans une barque de chrétiens et sur un fleuve moins grand que le précédent, mais plus grand qu'aucun de ceux de France, je me dirigeai vers les parties septentrionales du Hou-Pé, ayant encore à

monter une centaine de lieues au milieu de plaines immenses. A l'embouchure de ce fleuve, est le port de Han-Keou, habituellement rempli d'innombrables navires de commerce; celui de Ou-Tchang-Fou en renferme aussi plusieurs milliers, seulement pour le sel. Après avoir vu la quantité infinie de navires et de barques que la Chine a dans ses ports, dans tous ses fleuves et dans les mers qui l'environnent, on peut assurer hardiment qu'elle en a beaucoup plus que l'Europe entière.

Au quatrième jour de notre nouvelle navigation, on s'empressa de me montrer sur le rivage quelques mauvaises barraques réunies. C'étaient les habitations de plusieurs familles de chrétiens dont les maisons avaient été emportées l'année d'auparavant par un débordement du fleuve. J'allai les voir et passer une partie du dimanche avec eux. Le lendemain j'arrivai à une autre chrétienté plus nombreuse et une des meilleures de la province. Là je me vis inopinément salué et interrogé en français par un petit bonhomme qui commençait à peine à bégayer sa propre langue. Tout dernièrement, un enfant de six ans s'était noyé en tombant dans le fleuve : ses pa-

rens s'empressèrent de me demander ce qu'il fallait penser sur son sort; il m'était facile de les consoler. J'administrai encore là un malade et je n'y passai qu'un jour, quoiqu'on voulût me retenir jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de M. Rameaux. Il me tardait trop de le joindre pour ne pas courir moi-même à sa rencontre. Comme la barque ne pouvait monter le fleuve qui se trouvait trop gros, il me fallut le longer à pied. La première étape fut une étape de douze lieues, au bout de laquelle nous reçûmes l'hospitalité sur deux barques qui étaient pour leur commerce dans le port d'un endroit assez considérable, dont je ne me rappelle pas le nom. Je trouvai là ce qu'on aurait bien de la peine à trouver, hélas! sur les barques d'Europe, un bénitier et un aspersoir. Les chrétiens me prièrent de leur donner la bénédiction, première et dernière cérémonie du Missionnaire lorsqu'il arrive dans une chrétienté et qu'il la quitte. Malgré le voisinage de barques païennes dont plusieurs n'ignoraient pas ce que j'étais, ils chantèrent sans crainte la prière usitée chez les Chinois, en pareille circonstance. Dans cette prière ils chantent *les bienfaits et les miséricordes de*

Dieu qui leur a envoyé le prêtre pour leur prêcher la religion, leur faire connaître leur souverain Seigneur, les bénir, remettre leurs péchés, les fortifier dans leurs faiblesses, les retirer de leur tiédeur et les fixer dans la pratique du bien; ils le supplient de combler de ses bénédictions le Père spirituel, de lui accorder santé, paix et sagesse, de lui notifier ses volontés, de le rendre le dispensateur de toutes ses grâces, afin que marchant constamment sous sa conduite dans la voie des divins commandemens, ils puissent par sa médiation et la vertu de ses mérites parvenir heureusement avec lui à la possession de l'éternelle félicité.

Un jour et demi après j'étais à *Cha-Yang* au milieu d'une jeune et fervente chrétienté. Elle doit son origine à ce hasard de Providence qui, sans l'industrie des hommes, transporte au loin sur une terre inculte une nouvelle semence pour la féconder. Un chrétien du *Su-Tchuen* était venu exercer son commerce dans cette ville, ne s'attendant à rien moins qu'à en devenir l'apôtre. Peu à peu il gagne la confiance, l'affection et l'estime des païens, et maintenant il se voit entouré de nombreux enfans spirituels. Il me racontait avec atten-

drissement et une simplicité toute patriarcale comment Dieu se servait de lui pour son œuvre, comment il jouissait de la bienveillance de tout le monde, comment le Mandarin qui est son compatriote l'honorait de son amitié et de ses visites, combien mes confrères qui venaient de baptiser là des adultes étaient contens de lui, combien il avait espoir de faire encore de nouvelles conquêtes à la foi. Un de ces néophytes n'avait été appelé qu'à la dernière heure du jour, et il était déjà allé recevoir le denier du père de famille. Pendant plusieurs jours on chanta des prières auprès du défunt; ce qui attirait un grand concours de païens qui venaient voir et admirer une pareille nouveauté. Dans la crainte que des chrétiens encore inexpérimentés ne se permissent quelque chose de superstitieux en rendant leurs derniers devoirs au mort, M. Baldus avait envoyé deux jeunes gens d'une chrétienté où il faisait mission, à une dizaine de lieues de là, pour diriger les prières et les cérémonies. En retournant chez eux, ils me servirent de guides. On m'avait procuré un cheval; je refusai de m'en servir, allant joindre des confrères qui étaient dans l'usage d'aller toujours

à pied. Le 7 mai j'eus le plaisir d'embrasser M. Baldus, et le 9 M. Rameaux qui faisait mission dans le district de *Kin-Men-Tchéou.*

Ils ne faisaient que de commencer l'administration des sept à huit chrétientés qui composent ce district. Pendant qu'ils la continuèrent, je demeurai avec eux, tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, comme témoin de leur zèle et de leurs travaux; ce qui pouvait me servir de noviciat dans un art dans lequel ils excellaient déjà. Instruire, exhorter, confesser et administrer les autres sacremens, travailler à détruire les abus, aviser aux moyens de rendre le bien stable, telle était leur occupation de tous les jours et de tout le jour. J'aimais d'autant plus à les entendre prêcher, qu'ils ne parlaient que sous l'impression de la grâce, avec l'autorité d'hommes qui ont une mission divine et la simplicité de gens qui ne cherchent que le salut de leurs frères. L'administration de ce district terminée, nous nous rendîmes dans celui de *Gan-Lo-Fou,* où M. Rameaux avait déjà commencé auparavant la mission; mais il avait été obligé de prendre la fuite, et voici à quel propos. Le débordement du fleuve ayant rompu la digue faite pour empêcher

d'envahir les campagnes, des satellites, pour ne pas perdre cette occasion d'extorquer de l'argent aux propriétaires voisins, leur imputèrent ce crime et leur imposèrent une amende. Parmi ceux-ci était un chrétien : excellent prétexte pour en exiger double contribution, sous peine, en cas de refus, d'être dénoncé et poursuivi comme tel. M. Rameaux, craignant que cette affaire ne prît une tournure sérieuse, avait cru prudent de s'éloigner. Cependant le catéchiste de l'endroit alla trouver le chef des satellites et lui déclara que, puisqu'on mettait la religion en avant, le chrétien ne donnerait pas même ce que les païens avaient donné. Celui-ci s'excusa aux dépens de ses inférieurs et se hâta de composer pour obtenir le moins en abandonnant le plus. Pendant que M. Baldus administrait les diverses chrétientés de ce district, M. Rameaux, pour me frayer la voie, s'en alla seul aux montagnes de *Cou-Tchen*, rendez-vous commun pour les vacances. Je demeurai encore une quinzaine à *Gan-Lo-Fou*, où je vis administrer un Turc et quelques autres adultes. Un bon vieux médecin s'était constitué mon procureur; il m'allait acheter les vivres au marché et se donnait la

peine de les porter lui-même. En Chine, assez généralement, même les hommes les plus qualifiés, se font un honneur de servir le Missionnaire et n'oseraient pas prendre le repas avec lui. Il mange en effet ordinairement seul, excepté dans les voyages, où, à cause des païens, il admet les catéchistes à sa table. Que, dans un cas quelconque, il y admît des femmes, ce serait une chose inouïe et, selon les mœurs chinoises, également ridicule et scandaleuse. Nous ne leur permettons pas même de nous servir pendant les repas. Du reste, dans le Hou-Pé les femmes sont moins condamnées à la solitude que dans d'autres provinces; non-seulement elles font leur ménage plus à découvert, mais encore rien n'est plus commun que de les voir par troupes, sans mélange d'hommes, ou même avec les hommes de la famille, occupées tout le jour aux travaux des champs, à moissonner et à battre le blé, à sarcler les légumes, et les pieds et les mains continuellement dans l'eau à planter le riz. Elles ont aussi leur bonne part à la manœuvre et aux fatigues sur les barques, où vous les verriez tout à la fois tenir le gouvernail, allaiter leurs enfans et faire la cuisine ou tourner la voile.

Pour continuer mon voyage, j'avais attendu une barque chrétienne. Je partis en effet sur une qui venait de servir à un Mandarin que le vice-roi de *Ou-Tchang-Fou* envoyait à *Gan-Lo-Fou*. Pendant cette navigation, qui fut de huit jours, je m'occupai comme dans les autres à l'étude du chinois. La mère de famille profitait de la présence des catéchistes qui m'accompagnaient pour faire expliquer le catéchisme à son fils. On trouve généralement ce livre avec un livre de prières sur les barques et dans les maisons des chrétiens qui, assez ordinairement, les savent lire, lors même qu'ils n'en peuvent déchiffrer d'autres. Nous passâmes de nuit entre deux grandes villes, *Fan-Tchen* et *Siang-Yang-Fou*, afin d'éviter la rencontre des gens du tribunal qui, pour aller et venir, se font porter *gratis* par les barques qu'ils trouvent à leur commodité et convenance. Une telle corvée eût été doublement fâcheuse pour nous. Le jour de la Saint-Jean on leva l'ancre de bon matin du bord du rivage pour aller la jeter au milieu du fleuve, afin de pouvoir chanter à l'aise, loin des profanes, les longues prières des jours de fêtes. Le 26 juin, je quittai le fleuve pour la dernière

fois, et entrepris avec le seul maître de la barque une nouvelle campagne à pied. Comme il n'était pas chargé, nous filions d'abord rondement notre chemin; quand nous rencontrions un ruisseau, il avait la complaisance de me faire un pont de ses épaules. Nous fîmes une petite halte chez une famille de chrétiens qui se trouvait sur notre passage. Arrivés de bonne heure à *Cou-Tcheou*, nous ne nous y arrêtâmes pas pour en saluer une autre, afin de nous éloigner plus vite d'un endroit dangereux. Car quoique notre résidence des montagnes soit sous la juridiction des Mandarins de cette ville de troisième ordre, ni nous ni nos chrétiens n'avons pas grande confiance en leur protection; c'est à eux que nous devons nos martyrs et nos confesseurs, des apostats et des ruines de résidences et d'églises. Comme le défaut d'exercice dans la barque avait affaibli mes jambes, je me trouvai fort fatigué le soir. Le lendemain nous avions une dizaine de lieues à faire à travers de bien rudes montagnes. Après beaucoup d'efforts et de peine j'étais parvenu au pied de la dernière; mais ici je n'en pouvais déjà plus. En la voyant s'élever, je vins à me rappeler que je portais sur

moi une petite croix à laquelle était attachée l'indulgence du chemin de la Croix ; c'était bien le cas de tâcher de la gagner. Depuis quelques heures je ne me traînais qu'à l'aide du parapluie dont je ne pouvais me servir contre une pluie qui tombait à verse. Je m'assayais sur toutes les pierres que je rencontrais ; puis je me remettais à grimper, quelquefois avec les mains. Si vous me permettez de parler ainsi, j'aurais au besoin grimpé avec les dents, pour suivre la voie que la Providence m'avait tracée. Mon pauvre conducteur était réduit à me rendre le service qu'on rend à une mauvaise rosse qu'on soulève et qu'on pousse en avant ; mais il fut relevé par un jeune homme qui descendit de la montagne. Plusieurs chrétiens gardaient les bestiaux sur les hauteurs. En voyant mon train, ils devinèrent bien ce que c'était, car j'étais attendu ; ils furent bientôt auprès de nous. Comme je n'avais pu rien manger de tout le jour, ils s'imaginèrent de me faire prendre quelque chose ; un d'eux, qui n'était pas loin de sa maison, y courut et apporta des œufs et du thé. Le peu que je m'étais efforcé d'en avaler, je le rejetai presque aussitôt. Je me sentais un peu plus forti-

fié par ce qu'ils me disaient, que dans l'enceinte des montagnes où nous étions, il n'y avait que des chrétiens et qu'il en était à peu près de même dans les environs. Enfin je doublai le sommet de la terrible montagne, et sur le revers je trouvai, caché dans un bosquet de bambous, notre résidence où M. Rameaux et un confrère chinois me reçurent à bras ouverts. Avec eux j'eus bientôt oublié toutes mes fatigues, et je ne tardai pas à me trouver au courant.

Une fois arrivé dans cette résidence, vous vous voyez enseveli dans une profonde solitude, vous n'apercevez tout autour de vous que de hautes montagnes qui vous enferment dans une assez étroite enceinte où la nature semble vivre toute seule; vous n'entendez que le cri des insectes ou le chant des oiseaux; pendant la nuit, encore plus silencieuse que le jour, le bruit d'un torrent qui se précipite à côté de vous, vous porte à faire de sérieuses réflexions sur le cours continuel et l'incalculable rapidité de ce torrent qu'on appelle la vie humaine. Comme vous n'avez point découvert de maisons, vous êtes agréablement surpris, vers les neuf heures du soir, d'enten-

dre de divers côtés le chant de la prière, et encore plus étonné le dimanche matin de vous voir vous-même entouré et salué de quatre ou cinq cents personnes qui sont venues entendre la messe et la parole de Dieu, réciter le rosaire et faire le chemin de la Croix. D'où sortent-elles donc? de petites cabanes cachées sous les arbres, dans les sinuosités de la montagne : plusieurs même venant de loin ont franchi avant le jour les hautes barrières qui les séparaient du lieu du sacrifice. Un tel concours dans un pays infidèle est sans doute un éclatant hommage en faveur de la vraie foi; mais on est doublement frappé quand on voit de ses propres yeux par qui il lui est rendu. Ce sont de ces gens que Notre-Seigneur se plaisait à évangéliser pour prouver sa divine mission; ce sont des pauvres, mais des pauvres tels que je n'en avais jamais vus. Beaucoup ne sont pas habillés, seulement autour de leur corps pendent des haillons moins propres à les couvrir qu'à faire ressortir la plus extrême misère à laquelle un homme puisse être réduit. D'autres ne vont pas même à la messe, parce qu'ils n'ont pas un pareil vêtement. Donnez-leur des habits, ils se hâteront

de les vendre pour s'empêcher de mourir de faim. Les années précédentes, beaucoup ont péri de misère. M. Rameaux, qui est vraiment le père des chrétiens du Hou-Pé, avec le peu de ressources qu'il avait, n'a pu racheter la vie que d'un certain nombre. Ceux qui ne meurent pas vivent à peu près de rien. Ce qu'ils ont de mieux, c'est du maïs et du blé noir, qu'ils sèment jusque sur le sommet des montagnes. La mission possède quelques mauvaises pièces de terre; on en a donné à plusieurs une petite part à cultiver; mais ils en retirent bien peu de chose, et nous encore moins. L'église et la résidence, qui passent pour des palais dans l'endroit, sont bâties en terre, couvertes en paille, et n'ont d'autre pavé que le sol battu, ni d'autre plafond que les branches de bambou qui soutiennent le toit. On y est du moins à l'abri de la pluie, avantage qu'on n'a pas toujours dans les maisons de Chine, où j'ai été quelquefois fort heureux de me trouver nanti d'un parapluie. M. Baldus vint à son tour respirer l'air de communauté dans notre Chartreuse où nous étions réunis une vingtaine de personnes, missionnaires, catéchistes, étudians, etc. Nous

avons là cinq jeunes gens qui commencent à apprendre le latin tout en étudiant le chinois avec d'autres enfans externes. Dans les écoles chinoises, il y a une singulière méthode d'étudier. Les écoliers assis autour d'une table récitent, en criant de toutes leurs forces, du matin au soir, la leçon qui leur a été marquée par le maître, et ils ne cessent de la chanter et rechanter que lorsqu'ils la savent de manière à ne pouvoir plus l'oublier. Ils sont si accoutumés à ce genre, que, quoiqu'ils aient une leçon différente, chacun poursuit sa chanson sans être troublé par son voisin.

Mon séjour au milieu de confrères dont la compagnie m'était aussi agréable qu'utile, ne fut pas de très-longue durée. Je m'en séparai vers la mi-juillet pour me rendre dans le *Ho-Nan* où je devais continuer mes études auprès de deux confrères chinois qui se trouvaient dans cette province. A cause des chaleurs, M. Rameaux m'obligea de prendre le mulet de la maison. Le premier jour, après avoir franchi bien des montagnes, et tout, avec bien des rochers et des ravins, nous nous avançâmes encore dans la plaine. Quoique tout mon dîner eût été un morceau de pain mangé

avec appétit auprès d'une source, arrivé à l'auberge où nous devions coucher, je fis peu d'honneur au souper. Cela fâcha sérieusement le vieux grand-père de la maison, qui se mit à me dire que j'étais un avare, qu'un grand monsieur qui allait à cheval ne devait pas plaindre ses *sapecs* pour manger deux écuellées de *mien*, espèce de rubans en pâte de farine de froment servis avec du potage. Le lendemain nous arrêtâmes pour midi à *Lao-Ho-Keou*, place de commerce, l'une des plus considérables du Hou-Pé, après *Han-Keou*. Malgré la vaste étendue de ces deux villes, dont la première a plus de deux lieues et la seconde de six à sept lieues de long, les Chinois ne leur donnent que le nom de marché. Elles renferment bien des richesses, de grands magasins, de belles boutiques, des rues ornées comme celles de nos premières villes de France dans des jours de triomphe; car tout le long de ces rues on voit, au-dessus et aux deux côtés, une superbe file de pièces de menuiserie bien peintes et couvertes de lettres d'or qui servent d'enseigne. Paris a des rues plus tumultueuses, mais non plus vivantes; et dans ses boutiques, on n'est pas accueilli

avec plus de politesse et de prévenance, ni servi avec plus de grâce. Il y a quelques chrétiens à *Lao-Ho-Keou,* mais nous ne pouvons les voir que dans les barques, pour ne pas tomber entre les mains de deux anciens apostats, qui sont nos mortels ennemis. M. Rameaux a failli une fois être pris par eux. Le soir, nous étions loin de là. Nous logeâmes dans une auberge où nous fûmes obligés de passer la nuit sous les armes, car nous avions compris qu'on avait bonne envie de nous voler. Nous prîmes nos mesures en conséquence, et on ne nous vola que le sommeil. Le quatrième jour, mes courriers étaient dans les transes, parce qu'ils avaient remarqué quelques personnes s'intriguer à mon sujet, et ils jugèrent à propos de me cacher dans un char. Le même jour, vers minuit, je parvins à notre résidence *Nan-Yang-Fou,* où je demeure encore. Quoique ce soit dans cette maison que M. Clet a été pris, j'y suis en sûreté et en parfaite sécurité.

Ainsi, mon très-cher oncle, depuis mon départ de France jusqu'à mon arrivée ici, il s'est écoulé seize mois, pendant lesquels j'ai été presque continuellement en courses, pour

faire environ huit mille lieues. J'ai assez couru pour désirer de n'avoir pas d'autre grand voyage à faire que celui qui ne se fait ni par eau, ni par terre. Mais en attendant, je ne saurais éviter les longues promenades dans l'intérieur de cette vaste Chine. Il le faut bien; si je suis venu de si loin, c'est sans doute pour courir encore dans cette arène; Dieu veuille que j'y coure de manière à obtenir l'incorruptible couronne; *sic currite ut comprehendatis !*

Il est bien temps de donner fin à cette longue lettre. Aussi n'ajouterai-je plus rien, si ce n'est que, en recommandant ma personne et mon ministère à vos prières et saints sacrifices, je vous supplie de me recommander encore aux personnes charitables, et d'interpréter les sentimens de mon cœur auprès de mes parens de Montauban, de M. Gratacap, et de tous ceux qui veulent bien m'honorer de leur souvenir et de leur amitié.

Je suis pour la vie, mon très-cher oncle, votre très-attaché et respectueux neveu,

J.-G. Perboyre, *Miss. apost.*

L'arrivée de M. Perboyre en Chine causa la joie la plus vive à tous les missionnaires attachés à cette mission. Tous l'avaient connu en France et avaient une haute idée de sa vertu : aussi tous se persuadèrent que Dieu avait des desseins particuliers de miséricorde sur cette terre infidèle, puisqu'il lui avait destiné un ouvrier si capable de lui faire produire des fruits abondans de salut. Monseigneur Rameaux, aujourd'hui vicaire apostolique du *Kiang-Si* et du *Tché-Kiang*, était alors supérieur de cette mission. Il s'empressa de demander qu'il lui fût permis de lui céder le poste qu'il occupait, persuadé que la direction en étant remise entre ses mains, l'œuvre de Dieu devait y trouver de grands avantages; et lui-même se serait trouvé heureux de travailler sous sa conduite. Mais sa modestie ne parvint pas à faire violence à celle de M. Perboyre; toutes ses instances furent vaines; et il se vit obligé d'exercer les fonctions de supérieur envers celui qu'il aurait voulu n'avoir que pour directeur et pour maître. Sa seule consolation fut, qu'il pouvait du moins le considérer toujours comme son modèle et profiter

des conseils de sa haute sagesse dans l'exercice de la vie apostolique.

La Providence ne voulait pour ainsi dire que montrer cet homme de Dieu à la Chine. La carrière de ses travaux devait y être courte; mais dans sa brièveté elle devait produire un bien immense par les beaux exemples qu'il devait laisser après lui. Non-seulement il y montra le zèle et y obtint les succès d'un véritable apôtre; mais le charme de sa vertu si douce et si aimable lui eut bientôt attaché tous les cœurs. A peine avait-il paru, que tous, missionnaires et fidèles, le considérèrent comme un Saint. Ceux même qui ne le connaissaient que par les lettres qu'ils en avaient reçues, étaient pénétrés pour lui de la plus profonde vénération : de sorte que, quand même l'héroïsme de son martyre n'eût pas immortalisé son nom en Chine, la bonne odeur de Jésus-Christ qu'il répandit partout, l'y eût conservé gravé dans tous les cœurs.

Ce fut en 1836 que M. Perboyre fit son entrée dans l'intérieur de la Chine, et en 1840 il avait terminé sa course. Il fut envoyé dans la même mission où avait travaillé avant lui, avec la plus grande édification, un autre Mis-

sionnaire de la même Compagnie avec lequel, la Providence sembla toujours avoir en vue de lui donner des traits de ressemblance, et dont la pensée aussi était presque toujours présente à son esprit. Ceux qui avaient connu le vénérable M. Clet, martyrisé en Chine en 1820, le reconnaissaient dans la conduite et les qualités de M. Perboyre. Comme lui, il édifia plusieurs maisons de sa Congrégation en France ; comme lui, il devint Sous-Directeur du Noviciat de Saint-Lazare, à Paris ; comme lui, ce fut de là qu'il partit pour se rendre en Chine ; il fut destiné à évangéliser le même peuple ; il habita la même maison où ce saint Missionnaire avait été arrêté par les satellites Chinois ; il termina comme lui sa carrière par le martyre et par le même genre de supplice ; et il a trouvé une tombe à côté de la sienne où reposent ses précieux restes.

Avant de raconter les détails de la captivité, des souffrances et de la mort de M. Perboyre, nous avons jugé qu'il ne serait pas hors de propos de tracer une légère esquisse des vertus qui furent l'ornement de sa belle ame et qui ont surtout été remarquées dans sa con-

duite. Depuis long-temps la Providence n'avait offert aux enfans de Saint Vincent-de-Paul un modèle aussi achevé et aussi digne de leur imitation dans les diverses fonctions de leur Institut. Tous ceux qui l'ont observé de près ont été à même de juger qu'il possédait éminemment l'esprit de son saint fondateur, et que les vertus qui ont particulièrement éclaté dans sa conduite étaient précisément celles qui doivent caractériser ses véritables enfans. Elles absorbaient en effet toute sa vie et étaient le mobile qui réglait l'exercice de ses facultés intérieures et extérieures. Ce sont elles qui en ont fait un saint Prêtre de la Mission et qui l'ont rendu digne de la couronne du martyre. Et comme cette Notice est spécialement destinée à porter l'édification dans les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul, nous avons cru que nous pourrions fournir un aliment plus substantiel à leur piété en leur en présentant le tableau. En nous arrêtant sur chacune de ces vertus, nous ferons mieux connaître M. Perboyre, et nous pourrons rassembler sous un seul coup d'œil bien des traits qui ne seraient pas également appréciés dans la suite des détails de sa vie. Ces vertus sont au nombre de cinq ; savoir : la

simplicité, l'humilité, la douceur, la mortification, et le zèle pour le salut des ames.

SA SIMPLICITÉ.

On peut dire que ce fut cette vertu qui donna à M. Perboyre le plus de ressemblance avec saint Vincent de Paul. Elle éclatait dans toute sa conduite; elle se peignait dans toutes ses manières; elle était empreinte dans ses conversations et dans ses discours. Tous ceux qui ont été sous sa direction, soit dans les établissemens où il fut employé en France, soit dans le Noviciat de la Congrégation, se plaisent à se rappeler combien il savait admirablement concilier toute la dignité de la parole de Dieu avec la simplicité du langage. Jamais on ne le surprit cherchant à plaire par la manière d'énoncer ses pensées ou de donner des avis. On voyait toujours en lui la simplicité de l'homme de Dieu, qui n'a en vue que de faire le bien, de toucher les cœurs, de faire aimer la vertu. Tout son maintien et son extérieur étaient également éloignés et des recherches de la vanité et de l'affectation de l'indifférence. S'il parut tou-

jours ne point s'occuper de ce qui regardait les besoins de son corps, il est vrai de dire aussi qu'en aucune circonstance on ne le vit jamais s'écarter des règles de la propreté et de la décence ecclésiastique. C'était toujours une simplicité aimable, qui plaisait, qui frappait, et qui attirait à lui tous les cœurs. Et cette simplicité intérieure et extérieure produisait en lui une sérénité d'ame que l'on ne vit jamais subir la moindre altération, et qu'aucun événement ne pouvait troubler. C'était toujours la même tranquillité dans les actions les plus indifférentes, comme lorsqu'il s'agissait de faire les plus grands sacrifices; c'était toujours le même calme, dans les circonstances qui devaient inspirer de la tristesse, comme dans celles qui provoquaient la joie. Il dépeignit bien son ame tout entière sous ce rapport, dans une lettre qu'il écrivit à l'un de ses frères qui était à Paris, lorsqu'il apprit que son cher frère Louis, auquel il portait la plus tendre affection, était mort dans la traversée qui devait le conduire en Chine :

« Quels tristes momens, mon cher frère, » n'ai-je pas passés, depuis que j'ai reçu votre » dernière lettre ! Jugez de ma douleur par

» celle que vous avez éprouvée vous-même à
» la nouvelle de la mort de Louis. Pouvions-
» nous perdre rien de plus cher, de plus ai-
» mable? C'était un ange que Dieu nous avait
» donné dans ce frère. Aussi a-t-il voulu le
» dérober de bonne heure à la terre. Que
» notre affliction ne nous absorbe pas cepen-
» dant tout entiers ! Que notre ame désolée
» se tourne vers Dieu, pour chercher en lui
» les véritables consolations ! Confessons que
» le Seigneur est tout bon et tout miséricor-
» dieux. Il a comblé Louis de grâces pendant
» sa courte vie, et lui a accordé le bonheur
» de mourir de la mort des saints. Que sa fin
» est belle aux yeux de la foi ! En échange
» de cette triste vie, qu'il a si généreusement
» sacrifiée pour Jésus-Christ, il jouit d'une
» vie divine, éternelle. Celui qui l'assure est
» la vérité ainsi que la résurrection et la vie.
» Quoique nous ayons la douce confiance que
» notre frère est déjà au sein de la gloire, ne
» cessons de faire monter vers le trône de la
» grâce nos humbles suffrages; ils nous re-
» viendront toujours changés en bénédictions
» célestes.... »

Quel calme dans ces expressions d'une sainte

douleur, et tout à la fois quelle foi vive, quelle douce confiance dans celui qui lui avait demandé un sacrifice si pénible à son cœur! Cette sérénité d'ame de M. Perboyre ne parut pas moins admirable au moment de quitter la France pour se rendre en Chine. On le vit quitter la maison de Saint-Lazare, ses Confrères qu'il affectionnait cependant beaucoup et dont il était tendrement aimé, sans manifester la moindre émotion. Il prit la route du Havre, il s'embarqua et mit à la voile, comme s'il se fût agi de faire une promenade. Laissons-le raconter lui-même dans l'intimité les détails de sa navigation. Il y peint sa belle ame mieux que nous ne pourrions le faire nous-même. Il n'était pas encore arrivé au terme du voyage; il était en rade de Batavia lorsqu'il traça ces lignes le 1er juillet 1835 :

« Vous avez attendu avec impatience, mon » très-cher frère, et peut-être avec quelque » anxiété, un signe de vie de ma part. Eh bien, » le voici. Non, votre frère n'est pas encore » mort; qui plus est, il se porte bien. Quel- » que indigne que je fusse de ma belle voca- » tion et même de la vie, Dieu a bien voulu » me conserver; et quoique je dusse avoir une

» petite part aux fatigues et autres incommo-
» dités inséparables d'un voyage comme le
» nôtre, il lui a plu de tellement ménager ma
» faiblesse, que la traversée n'a pas nui à ma
» santé. J'ai en général bien dormi, condition
» assez essentielle à ma chétive existence. Si
» mon estomac ne peut s'accommoder de tou-
» tes sortes d'alimens, surtout de ceux dont
» on use le plus sur mer, il sait du moins se
» contenter de peu ; et plus tard je passerai à
» merveille avec une petite ration de riz. L'air
» de la mer paraît m'avoir été salutaire; j'ai
» moins ressenti qu'à terre cet échauffement
» qui me consumait depuis plusieurs années.
» Avant d'avoir navigué, je ne pouvais penser
» à la mer sans éprouver une secrète frayeur;
» mais depuis que je me suis embarqué, ni
» l'immensité de son étendue, ni la profon-
» deur de ses abîmes, ni l'agitation de ses
» flots ne m'ont causé le plus léger effroi.
» Ainsi après avoir redouté de paraître devant
» Dieu, devons-nous goûter un jour sur son
» sein un repos jusqu'alors inconnu.

» Il serait assez inutile de vous marquer la
» route que nous avons suivie. Vous dire que
» nous avons aperçu plusieurs îles, d'autres

» navires, vu des baleines, divers poissons et
» oiseaux, pris et mangé des requins, des al-
» batros, etc., serait aussi chose superflue;
» vous pouvez supposer tout cela d'après les re-
» lations de nos devanciers. Mais il faut que je
» vous dise ce que vous ne devineriez peut-être
» pas : c'est que, il y a environ un mois et demi,
» je roulai bel et bien du haut en bas d'un
» escalier dont les marches étaient couvertes
» en cuivre, et où je pouvais me briser dix
» fois la tête. Cependant j'en fus quitte pour
» avoir quelques contusions sur les flancs, et
» une cuisse écorchée; ce qui n'a eu ni lon-
» gues ni graves suites. Je vous dirai encore
» qu'un jour nous avons été ballottés par une
» forte tempête depuis six heures du matin
» jusqu'à six heures du soir seulement. Ainsi
» au cri de détresse ne tarda pas de succéder
» le cantique d'actions de grâces. *Post tem-*
» *pestatem, tranquillum facis, Domine.*

» Dieu n'ayant cessé de nous protéger dans
» tout le cours de notre navigation, nous
» sommes arrivés à bon port à Batavia, trois
» mois environ après notre départ de France.
» Vous ne doutez pas, mon cher frère, que,
» pendant cet intervalle, je n'aie souvent pensé

» à vous. J'aimais à me représenter le bon
» frère aux diverses heures de la journée,
» tantôt adorant Dieu dans l'église, tantôt
» s'entretenant en sa présence, tout en se li-
» vrant à ses occupations accoutumées, et
» toujours servant avec joie et avec zèle ce
» souverain et aimable Maître ; d'autres fois
» prosterné devant la châsse de saint Vincent,
» recommandant à ce charitable Père le plus
» indigne de ses enfans. Je n'ai pas oublié que
» vous m'avez promis de prier tous les jours
» pour moi. Je n'ai pas oublié non plus notre
» chère sœur Antoinette, à qui vous ne tar-
» derez pas à communiquer cette lettre. Est-
» elle toujours bien portante, bien contente
» dans sa vocation et bien sage ? Dites-lui que
» je l'embrasse en Notre-Seigneur, devant
» qui elle doit se souvenir tous les jours de
» son parrain. J'espère que le bon Dieu bé-
» nira le sacrifice que mon éloignement lui a
» occasionné..... »

On ne trouvera pas moins admirable de simplicité et de sentiment la lettre suivante, que M. Perboyre écrivit de Macao, peu de mois après, à sa chère sœur Antoinette, Fille de la Charité.

« Ma très-chère Soeur,

» Nos frères ont déjà reçu plusieurs de mes » lettres, et vous pas le plus petit billet. Mais » consolez-vous, ma chère filleule, voici enfin » votre tour; et cette fois-ci vous aurez tout, » et eux rien. Au moment où je vous écris, » vous pouvez avoir de mes nouvelles par la » lettre que j'écrivis à Jacques, de Batavia, » dans les premiers jours de juillet. Vous au- » rez vu que notre voyage a été heureux, » grâce à la miséricordieuse providence de » Notre-Seigneur et à la protection de sa » sainte Mère. Malgré vos craintes, je suis ar- » rivé sain et sauf jusqu'à la Chine, et, qui » plus est, mieux portant que je n'étais parti » de France. A présent, vous devez remer- » cier Dieu de notre bonne navigation avec » autant de ferveur que vous en avez mis à » la lui demander. Nous sommes arrivés à » Macao depuis près de deux mois et demi, » et notre santé est toujours très-bonne. Il » nous a fallu redevenir enfans et nous re- » mettre à l'*a, b, c,* ou plutôt il n'y a ni *a,* » ni *b,* ni aucune lettre de l'alphabet dans la

» langue chinoise, qui n'en est pas moins dif-
» ficile à apprendre. Quand nous la saurons
» un peu passablement, nous nous en servi-
» rons pour faire la guerre à Satan dans le
» vaste empire de la Chine, où il y a encore
» tant de millions d'infidèles. C'est alors sur-
» tout, je l'espère, que vous prierez pour
» moi, afin que Notre-Seigneur me fasse la
» grâce de travailler efficacement à étendre
» son règne dans les ames, et en même temps
» de me sanctifier un peu moi-même. Je n'in-
» siste pas beaucoup là-dessus, parce que je
» pense que vous ferez tout ce que vous pour-
» rez, et que vous ferez même la Sœur quê-
» teuse auprès des personnes riches en zèle
» et en ferveur. Après avoir bien rempli cette
» double tâche, tenez-vous parfaitement tran-
» quille relativement à moi, sans vous in-
» quiéter ni de ma santé ni de mes dangers;
» n'allez pas vous figurer qu'à chaque instant
» tous les Chinois sont à mes trousses, et
» qu'ils ne songent qu'à me perdre. Ce sont
» des hommes que j'aime beaucoup plus que
» je ne les crains. Je vous assure que je ne
» crains pas même l'Empereur, ni ses Man-
» darins, ni leurs satellites. J'ai toutefois dans

» ce pays-ci un ennemi particulier, dont je
» dois beaucoup me défier. Pour celui-là, il est
» vraiment à craindre : c'est le plus mauvais
» sujet que je connaisse ; ce n'est pas un Chi-
» nois, c'est un Européen. Il fut baptisé dès
» son enfance ; depuis il a été ordonné prêtre.
» De France il est venu en Chine avec nous
» sur le même navire. Je ne puis pas douter
» qu'il ne me poursuive partout, et il cause-
» rait certainement ma ruine si j'avais le mal-
» heur de tomber seul entre ses mains. Je ne
» vous le nommerai pas, car vous le connais-
» sez. Si vous pouviez obtenir sa conversion,
» vous lui rendriez un grand service, et votre
» frère vous devrait son bonheur.

» Vous pensez bien, ma chère sœur, que je
» ne vous ai point oubliée, et que je vous re-
» commande souvent à Notre-Seigneur, sur-
» tout au saint sacrifice de la Messe. Je n'ai
» pas été moins sensible que vous à notre sé-
» paration. Mais il faut bien faire quelques sa-
» crifices pour celui qui est mort pour nous,
» et qui doit récompenser si généreusement
» ceux qui abandonnent tout pour son service.
» Ce qui me console de vous voir si loin de
» moi, c'est la confiance que j'ai que vous

» serez toujours une digne Fille de la Charité,
» par votre humilité et simplicité, par votre
» obéissance à vos supérieurs, votre piété et
» votre ferveur dans les exercices spirituels,
» votre zèle et votre patience dans le service
» des pauvres. Votre vocation est si belle!
» Mais il faut surtout en avoir l'esprit, et pour
» cela le demander souvent à Notre-Seigneur,
» qui désire plus de vous le donner que vous
» ne pouvez désirer de le recevoir.

» Comme je n'écris pas cette fois à nos pa-
» rens, je vous laisse le soin et le plaisir de
» leur donner de mes nouvelles. Dites-leur
» que je les embrasse tous de tout mon cœur.
» Je souhaite qu'ils soient aussi contens et
» aussi bien portans que je le suis.

Le moment est arrivé de pénétrer dans l'intérieur de la Chine. Les préparatifs du départ, le déguisement dont il faut se revêtir, la pensée des dangers à courir, des privations à supporter, de l'isolement auquel il faut se condamner, l'appréhension d'être reconnu, et de la prison, des supplices et de la mort qui en seraient la conséquence; toutes ces circonstances devraient, ce semble, faire une certaine impression sur l'esprit de M. Per-

boyre, et produire en lui une émotion de nature à ébranler la tranquillité de son ame. Mais non, il envisage cette nouvelle position avec le même sang-froid que toutes les autres de sa vie. Il en parle comme s'il s'agissait pour lui d'un voyage d'agrément.

« Il faut que je me hâte, écrit-il à l'un de » ses frères, de vous donner de mes nouvelles, » pour ne pas vous en priver pendant trop » long-temps. Aujourd'hui je m'embarque » pour me rendre dans l'intérieur de la Chine, » où je n'aurai régulièrement des occasions » pour Macao, et, par conséquent, pour la » France, qu'une ou deux fois l'an. Je m'en » vais rejoindre nos chers confrères MM. Ra- » meaux et Baldus au *Hou-Pé*, pour partager » leurs travaux. Je ne sais quand j'arriverai. » D'abord, quoique je n'aie qu'environ deux » cents lieues à faire par mer, il me faudra pour » cela peut-être plus de deux mois, parce que » la mousson est contraire, et que les navires » chinois vont d'ailleurs très-lentement. En- » suite, pour faire deux ou trois cents lieues » sur le continent, je n'irai pas d'un trait et » par la poste. Je voyagerai à pied, ou sur une » barque en remontant les fleuves. Je ferai une

» station au *Fo-Kien*, chez le Vicaire aposto-
» lique, puis une autre au *Kiang-Si*, chez
» notre confrère, M. Laribe; encore une autre
» au *Ho-Nan*, chez M. de Bési; de sorte que
» je ne pourrai parvenir que vers Pâque au
» lieu de ma destination. J'espère que le bon
» Dieu me protégera dans tout ce pélerinage
» comme il a fait pour le précédent. Je pars
» bien portant et bien content. Si vous pou-
» viez me voir un peu maintenant, je vous
» offrirais un spectacle intéressant avec mon
» accoutrement chinois, ma tête rasée, ma
» longue queue et mes moustaches, balbutiant
» ma nouvelle langue, mangeant avec les bâ-
» tonnets qui servent de couteau, de cuiller
» et de fourchette. On dit que je ne représente
» pas mal un Chinois. C'est par là qu'il faut
» commencer à se faire tout à tout : puissions-
» nous ainsi les gagner tous à Jésus-Christ ! »

Ce qui a surtout rendu remarquable la simplicité de M. Perboyre, c'est qu'il savait admirablement allier ensemble, dans sa conduite, la candeur de la simplicité de la colombe avec la sage réserve et la discrétion de la prudence du serpent. Il est inoui que même dans sa plus tendre enfance on ait eu à lui re-

procher la moindre indiscrétion. Marchant sans cesse en la présence de Dieu, toutes ses paroles étaient assaisonnées du sel de la sagesse, et elles ne sortaient de sa bouche qu'après qu'il en avait apprécié toute la portée. Il avait dans la manière de s'énoncer une lenteur qui tenait plus de la vertu que de la nature, et ceux qui l'ont observé de près ont été à même de remarquer qu'il avait adopté la pratique de saint Vincent de Paul, de faire une petite pause avant de répondre aux questions qu'on lui faisait. Du reste, à l'exemple des Saints, il parlait peu, et, comme eux, il n'avait d'autres conversations que celles que la piété inspire ou sanctifie; ce qui rendait ses paroles pleines de charmes et d'onction, et faisait trouver un plaisir infini à converser avec lui. En un mot, on peut lui appliquer, sans aucune restriction, le témoignage que l'Esprit saint rend du juste : Il était simple, droit, craignant Dieu et s'éloignant de tout mal; *erat simplex, rectus, ac timens Deum, et recedens à malo*. Job. I.

SON HUMILITÉ.

L'humilité est, par excellence, la vertu des

Saints, parce qu'elle est la base sur laquelle repose tout l'édifice de la sanctification et de la perfection; selon la pensée de saint Jérôme, elle est le principe qui produit toutes les autres vertus, *humilitas, omnium virtutum procreatrix*. Aussi exista-t-elle à un haut degré dans M. Perboyre. Elle fut le caractère particulier qui distingua saint Vincent de Paul; elle devait distinguer aussi le plus vertueux de ses enfans. A aucune époque de sa vie, on ne l'entendit jamais prononcer une seule parole qui pût tourner à son avantage, ni parler de ce qu'il avait fait pour la gloire de Dieu ou pour le salut des ames. L'humilité fut toujours comme une enveloppe qui dérobait aux regards des hommes tout ce qu'il pouvait cacher de sa conduite et des dons de la grâce dont il était favorisé. Ainsi, on voyait bien qu'il vivait dans une union intime avec Dieu : on s'apercevait bien que son cœur était embrasé du feu de son amour; on le sentait par l'onction et la puissance de ses paroles. On le surprit bien quelquefois s'étant oublié en oraison pendant plusieurs heures de la nuit, au moment où il était chargé de surveiller les dortoirs au collége de Montdidier; on voyait

bien dans certaines circonstances qu'en célébrant la sainte messe, son visage était tout enflammé et comme radieux, et on comprenait qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire; le bruit courut même parmi les élèves du collége de Montdidier à une certaine époque, que pendant qu'il priait, on l'avait vu élevé au-dessus de la terre : ce bruit ne surprit personne, tant on avait une haute idée de sa piété; mais on en a toujours été à deviner quelles pouvaient être ses communications intimes avec Dieu ; on ne put jamais en avoir une connaissance complète, parce qu'il avait soin d'en cacher toutes les circonstances. On n'a pu en apercevoir que comme des rayons qui s'échappaient à travers le nuage épais d'humilité dont il sut toujours les envelopper.

La vie cachée en Dieu, le soin de le rendre seul témoin de ses sentimens intérieurs comme de ses actions et de ses bonnes œuvres, voilà le caractère le plus inimitable de la véritable humilité. L'amour-propre se satisfait souvent jusque dans les humiliations, lorsqu'elles sont connues des autres hommes, et il n'est pas rare que l'on produise des expressions d'humilité et de modestie par un principe d'or-

gueil. Aussi l'humilité chez M. Perboyre, comme ses autres vertus, portait-elle l'empreinte de la simplicité. Il ne se répandait pas en plaintes et en gémissemens sur les défauts qu'il remarquait dans sa propre conduite; il faisait mieux, il en gémissait en secret devant Dieu, et faisait tous ses efforts pour s'en corriger. Il ne parlait pas de son incapacité pour occuper tel ou tel emploi, pour se livrer à telles ou telles fonctions du saint ministère; il se contentait de s'en bien persuader lui-même, et il laissait à la divine Providence et à la sagesse de ses Supérieurs le soin de lui fixer la tâche qu'il devait remplir dans la maison de Dieu; et toujours on le vit accepter, sans observation aucune, les emplois divers qui lui furent confiés, et passer avec une sainte et calme indifférence d'une fonction à une autre. Cette conduite de sa part était fondée sur l'humilité la plus vraie. Autant il comprenait que par lui-même *il ne pouvait rien* (1), autant il était convaincu qu'*avec Dieu il pouvait tout* (2); et il était assuré d'être toujours avec Dieu quand il marchait dans la voie de l'obéissance

(1) Sine me nihil potestis facere. *Joan.* xv. 5.

(2) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philipp.* iv. 13.

et de l'abandon aveugle entre les mains de la Providence.

Son humilité ne se remarquait pas seulement dans la manière avec laquelle il acceptait les fonctions qui lui étaient confiées, mais aussi dans la manière dont il les remplissait. « Je vous dois bien des remercîmens, écrivait-
» il du sein de la Chine à M. son frère à Pa-
» ris, le 18 septembre 1838, pour les prières
» que vous faites pour moi, et dont j'ai tant
» besoin. Continuez-les, cher frère, et mul-
» tipliez-les encore, s'il est possible : le bon
» Dieu vous en tiendra compte. Il faut cepen-
» dant vous avertir que votre zèle vous égare
» sur un point. Quand vous priez Dieu de faire
» de moi un saint François-Xavier, vous lui
» adressez une demande qui n'est certaine-
» ment pas dans l'ordre de sa Providence; car
» elle ne pourrait être exaucée sans qu'il s'o-
» pérât préalablement deux bien grands mi-
» racles, l'un sur mon corps et l'autre relatif
» à mon ame. D'un côté, la faiblesse de mon
» tempérament et mes infirmités dont vous
» connaissez une partie, me rendent physi-
» quement incapable de grands travaux;
» d'autre part, mes grandes et innombrables

» misères spirituelles ne me laissent pas lieu
» de douter que je ne sois un de ceux dont il
» est écrit : *Cùm sint abominati et ad omne*
» *opus bonum reprobi* (1). Non, je ne serai pas
» plus un homme de merveille en Chine qu'en
» France; c'est assez, mon cher frère, si je
» puis y être un bon petit *trotte-menu*. Si
» donc vous voulez faire à Dieu une demande,
» qui lui soit agréable et qui me soit utile,
» demandez-lui premièrement ma conversion
» et ma sanctification, et ensuite la grâce de
» ne pas me trop laisser gâter son œuvre dans
» ma petite sphère, mais de me faire accom-
» plir, au moins en partie, ses desseins sur moi,
» et demander miséricorde pour le reste. Ne
» cessez pas néanmoins de prier avec toute la
» ferveur possible pour le salut des pauvres
» Chinois; il en tombe tous les jours une infi-
» nité en enfer. Mais ne vous embarrassez pas
» de quels personnages ou de quels moyens
» Dieu doit se servir : les ressources sont in-
» finies dans les trésors de sa Providence.
» Quand nous le prions pour obtenir la pluie à
» nos champs, nous ne demandons pas qu'il la

(1) Tit. I. 16.

» fasse tomber sans nuages, ou que ces nuages
» viennent d'un point plutôt que de tel autre
» point de l'horizon. »

Ces sentimens d'une humilité si belle et en même temps si profonde, exprimés au milieu des travaux apostoliques de la Chine, on les lisait dans toute la conduite de M. Perboyre, dans les diverses fonctions qu'il remplit en France. Il était aussi humble, et peut-être plus, quand il occupait la place de Supérieur d'un petit Séminaire, qu'il l'avait été lorsqu'il n'était que simple prêtre ou professeur dans un collége. Devenu sous-directeur du Noviciat de sa Congrégation, on le vit tel qu'il était simple novice de ce même Noviciat. Il n'était placé au-dessus des autres en autorité, que pour avoir le droit d'être leur serviteur, et pour leur rendre plus librement tous les services qui étaient en son pouvoir. Il accomplit à la lettre la recommandation du Sauveur : *Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister*; « que celui d'entre
» vous qui veut être le premier, soit le servi-
» teur des autres (1). »

(1) Matth. xx. 26.

Aussi ce n'était pas un supérieur qui reprenait ses inférieurs, c'était un ami qui portait à la vertu par la persuasion de l'amitié la plus tendre. Ses avis, ses observations à tous ceux qui étaient placés sous sa conduite furent toujours exempts d'amertume, parce que c'était toujours l'humilité qui les dictait. Et avec cette humilité simple et affectueuse il enchaînait tous les cœurs, ou plutôt les gagnait tous à Dieu et à la vertu. C'est le témoignage que se plaisent à rendre de M. Perboyre tous ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour Supérieur ou pour Sous-Directeur du Noviciat.

M. Perboyre avait le jugement sain et une pénétration peu ordinaire. Les questions de philosophie les plus ardues ne le trouvèrent jamais au-dessous d'elles, et, dans les matières théologiques, il échappait souvent à sa simplicité candide d'exprimer les pensées les plus élevées sans qu'il s'en doutât; et cependant on ne le vit jamais discuter ces questions que lorsque l'obéissance ou le devoir le mettait dans la nécessité de le faire : encore le faisait-il d'une manière si naturelle et si naïve, que le sentiment seul de la conviction parais-

sait en lui, et jamais la prétention de l'emporter sur les autres. Il ne connut jamais l'esprit de contention, et lorsque l'amour de la vérité lui faisait une obligation de ne point céder dans la défense d'un principe, son humilité savait lui suggérer toujours le moyen d'empêcher que sa modestie y reçût aucune atteinte.

Mais c'était surtout devant Dieu, dans tous ses exercices de piété et dans les fonctions du saint ministère, que l'on voyait éclater son humilité : il semblait abîmé dans l'immensité de Dieu dans ses oraisons. Sa posture, sa contenance et tout son extérieur indiquaient qu'il était pénétré de son néant. Il avait souvent à la bouche, et par conséquent dans le cœur, les paroles si énergiques du grand Apôtre qui expriment la profonde humilité de ce vase d'élection. Elles faisaient le sujet ordinaire de ses méditations et de ses dicours. Pendant la sainte Messe et pendant son action de grâces, on le voyait anéanti et amoureusement perdu dans la majesté de celui qu'il offrait sur l'autel ou qu'il possédait dans son cœur. Que de témoins pourraient attester cette circonstance de sa vie ! Combien n'ont pu, sans émotion,

le contempler lorsqu'il offrait le saint Sacrifice! Combien étaient ravis, lorsqu'ils l'entendaient, au sortir de l'autel, parler de Dieu et des effusions de son amour pour les hommes! Plusieurs pourraient dire qu'elle s'appliquait à la lettre à lui cette parole de notre divin Sauveur : « Que si Dieu cache les secrets de sa » bonté aux sages orgueilleux du monde, il la » révèle toute entière à ceux qui deviennent » petits par l'humilité; *abscondisti ea sa-* » *pientibus... et revelasti ea parvulis* (1). »

Nous finirons l'article de l'humilité de M. Perboyre par la citation d'une parole qui lui a échappé, et qui dénote à elle seule combien cette vertu dominait ses pensées et ses sentimens. Conversant un jour avec une de ses sœurs, et la conversation étant tombée sur la dignité du sacerdoce, il lui déclara ingénûment que s'il eût su, avant de recevoir l'ordination, ce que c'est qu'un Prêtre aux yeux de la foi, et quelle est la sainteté des mystères qu'il traite, il n'eût jamais consenti à ce qu'on lui imposât les mains. Et il n'exprimait alors que la même humilité avec laquelle

(1) Luc. x. 21.

il avait reçu l'Onction sainte. On ne pourra lire, sans en être grandement édifié, ces lignes qu'il adressa à M. son père, le 24 août 1826, pour lui annoncer qu'il était appelé à l'ordination de la Prêtrise.

« Il est donc déterminé, mon très-cher » père, et il n'est déjà plus bien loin le jour » où le Seigneur doit imposer pour jamais sur » ma tête le joug du Sacerdoce : ce jour sera » le plus beau de ma vie. Quel bonheur pour » moi si je pouvais recevoir la Prêtrise avec » toutes les dispositions requises! Quelle » source de grâces pour moi et pour les » autres! Il faut que la miséricorde de » Dieu soit bien grande pour se choisir des Mi- » nistres aussi indignes; vous savez combien » j'avais peu mérité cette insigne faveur. Sup- » pliez, je vous en prie, Notre-Seigneur de » ne pas permettre que j'abuse des grâces qu'il » veut bien m'accorder. Dans un mois je serai » Prêtre; c'est le 23 septembre que je dois » être ordonné. J'espère que vous, ma très- » chère mère, mes sœurs, tous mes parens, » vous unirez tous vos prières pour attirer sur » moi la bénédiction du Ciel; je me recom- » mande spécialement aux prières de ma

» tante Rigal. Vous en serez très-amplement
» dédommagés quand j'aurai le bonheur de
» dire la sainte Messe, non pas en vertu de
» mes propres prières, mais par les mérites
» de celui qui s'offrira à Dieu son Père entre
» mes mains.... »

SA DOUCEUR.

La véritable humilité se distingue de ce qui n'en a que les apparences, particulièrement par la douceur, sa compagne inséparable. Notre divin Sauveur joint ensemble ces deux vertus pour nous indiquer que l'une doit être le caractère distinctif de l'autre; parce que l'une est une qualité essentielle à l'autre. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; *discite à me quia mitis sum et humilis corde* (1). Aussi est-ce par la mesure de la douceur d'une ame que l'on apprécie les progrès qu'elle fait dans l'humilité. Or, d'après cette règle, l'humilité de M. Perboyre devait être bien parfaite, car il est impossible de pousser la pratique de la douceur plus loin

(1) Matt. XI. 29.

qu'il ne l'a fait. L'esquisse que nous avons tracée de sa vie nous montre bien que l'on peut lui appliquer à juste titre ce que le Prophète disait du Sauveur des hommes : *Qu'il ne briserait pas le roseau déjà courbé, et qu'il n'éteindrait pas la mèche qui fume encore* (1).

Il est impossible de concevoir que l'on puisse exercer un plus grand empire sur soi-même : toujours calme, il semblait impassible au milieu des événemens les plus propres à émouvoir la nature. Une sérénité angélique était peinte dans tous ses traits; il ne parlait que le sourire sur les lèvres, et la mansuétude l'accompagnait partout. Dans ses lettres comme dans ses discours, on voyait percer la bonté de son cœur; et on ne pourrait citer une seule circonstance dans sa vie où on ait aperçu en lui la moindre impatience. Aussi c'était son caractère candide, sa douceur inaltérable qui le faisait chérir de toute sa famille. Parmi un grand nombre d'enfans, son père le distingua et lui porta toujours une affection particulière à cause de cette heureuse disposition.

(1) Is. XLII. 3.

Ce fut aussi cette vertu qui lui servit admirablement pour faire le bien dans toutes les positions qu'il occupa. Elle était entre ses mains la clef qui lui ouvrait l'entrée de tous les cœurs, le moyen qui lui faisait opérer les conversions les plus difficiles. Nous en avons eu sous les yeux un exemple qui nous a singulièrement touchés. Le barbier que l'on employait à la maison de Saint-Lazare n'avait aucun principe de religion : il en ignorait entièrement les premiers élémens, et sa conduite laissait autant à désirer à cet égard que son instruction. Il y avait bien des années qu'il exerçait sa profession dans la maison, et il n'en conservait pas moins le même oubli de son salut et la même indifférence pour la religion et pour ses pratiques, lorsque M. Perboyre arriva à Paris en 1832; il l'employa pour son propre service, et peu de mois après on fut tout surpris de voir cet homme changer tout à coup de conduite et de langage. La douceur du saint Prêtre avait amolli son cœur et l'avait gagné à Dieu. Tout aussitôt on vit en lui, non-seulement une conversion entière, mais encore une grande ardeur pour la piété. Tout en exerçant sa profession, il occupait un

emploi incompatible avec son salut, mais qui lui procurait des moyens d'existence dont il ne pouvait se passer. M. Perboyre lui persuada de quitter cet emploi et de s'abandonner aux soins de la divine Providence. Cet homme a persévéré et persévère encore dans ces beaux sentimens, et ce n'est que les larmes aux yeux et pénétré de la plus profonde vénération qu'il parle de ce tendre père qui a ouvert son cœur aux lumières et aux consolations de la foi; mais aussi il répète sans cesse que c'est par son ineffable douceur qu'il l'a gagné à la vertu. Combien d'autres exemples pourraient attester la bonté de son ame et sa tendre charité! Combien, parmi ceux qui ont vécu sous sa conduite, pourraient dire que c'est à sa douceur qu'ils sont redevables d'avoir fait les sacrifices que Dieu demandait d'eux, et d'avoir fait des progrès dans la vie intérieure! Combien de tièdes il a ranimés; combien de timides il a encouragés; combien de faibles il a soutenus; combien de pécheurs il a convertis par sa douceur candide et ingénieuse! Des faits nombreux sont écrits dans le livre de vie, que son humilité a cachés à notre édification, et qui brillent d'un grand éclat dans le

ciel, pour la gloire de celui qui est *admirable dans ses saints*. Pour prouver combien sa douceur était parfaite, qu'il nous suffise de dire que, des nombreux élèves qu'il a dirigés, il n'en est pas un qui puisse citer une seule parole sévère sortie de sa bouche, et que si tous conservent de lui un souvenir si cher, et lui ont voué une affection inaltérable, c'est aux charmes de sa douceur qu'on doit l'attribuer. Ceux qui l'ont connu et qui liront ces lignes avoueront que nous n'avons pas encore tout dit sur cette vertu de notre martyr, et qu'il nous est impossible d'en tracer un tableau qui représente parfaitement le sujet. Au moment de son départ pour la Chine, il était touchant de voir accourir avec empressement pour le serrer encore une fois entre leurs bras ceux de ses anciens condisciples ou élèves qui se trouvaient à Paris. Tous voulurent recevoir de lui un gage de son affection et de son souvenir : et il était vraiment attendrissant de voir des hommes distingués dans toutes les carrières solliciter de lui la faveur de recevoir une image où il aurait écrit son nom. Il ne l'était pas moins de voir la bonté tendre et naïve avec laquelle M. Perboyre se prêtait à

leurs désirs, et leur donnait cette dernière preuve de son affection.

Nous ne prétendons pas dire cependant qu'il n'y eut jamais dans la conduite de M. Perboyre aucune circonstance qui parût contraster avec sa douceur habituelle. La vertu des plus grands Saints n'a jamais pu se soustraire entièrement aux mille influences de la faiblesse humaine : il entre même dans l'économie de leur sanctification qu'ils en reçoivent quelques atteintes. C'est l'ombre qui semble se répandre sur une vertu, et qui en fait paraître une autre avec plus d'éclat. Le conflit de toutes les misères de l'humanité sert admirablement à l'ensemble du travail de la perfection. *Virtus in infirmitate perficitur.* Ainsi quelquefois on a pu remarquer dans M. Perboyre une certaine réserve ou une apparence de mécontentement; mais aussi souvent voulait-il par-là éprouver les élèves qui étaient sous sa conduite; et surtout c'était toujours le zèle pour leur sanctification ou pour l'observance de la règle qui y donnait lieu. Du reste, si dans de rares occasions on a pu apercevoir dans M. Perboyre quelque chose qui paraissait opposé à la douceur, son humilité

avait toujours soin d'en faire son profit. C'est ainsi qu'un jour ayant donné avec un peu d'émotion un avis à un Séminariste trouvé en faute, il s'en humilia presque aussitôt auprès d'un Confrère qui en avait été témoin, et auquel il demanda pardon de ce qu'il appelait *un scandale*. Il lui est arrivé aussi bien des fois d'exprimer la crainte que, par son prétendu défaut de douceur, *il rendît bien lourd le joug de l'autorité qu'il exerçait*.

Nous voulons laisser M. Perboyre dévoiler lui-même tout ce qu'il y avait de doux et de tendre dans son cœur, en communiquant deux lettres qu'il écrivit, l'une de Macao, l'autre de l'intérieur de la Chine, à M. Martin, qui lui a succédé dans la place de Sous-Directeur du Noviciat de la Congrégation de Saint-Lazare.

Première Lettre.

Macao, le 4 septembre 1835.

Monsieur et très-cher Confrère,

Vous avez trop de titres à mon souvenir, pour que je ne vous donne pas de mon loin-

tain exil quelque signe de vie. Lorsqu'au jour le plus mémorable pour nous, Notre-Seigneur daigna nous associer en même temps à son divin Sacerdoce, il mit sur nos cœurs le sceau d'une éternelle union ; union qui s'est depuis si bien manifestée dans notre maison de Paris où la Providence nous avait réunis comme collègues. Cette sainte amitié que l'ordination et la qualité de Confrère avait rendue si parfaite, une autre circonstance devait cependant l'accroître encore en moi. Je veux dire que vous m'êtes devenu plus cher que jamais depuis que vous avez pris le poste que j'occupais, et que je vois en vous le père de ces enfans spirituels pour lesquels Notre-Seigneur m'avait inspiré tant de tendresse. D'un autre côté, ils m'intéressent d'autant plus vivement eux-mêmes, que leur souvenir, en se confondant avec votre souvenir, me les fait confondre avec vous dans un même sentiment.

A mon arrivée à Macao, j'ai retrouvé M. Torrette tel que je m'y attendais, c'est-à-dire fidèle ami et excellent Confrère. Bien entendu que nous avons beaucoup parlé de vous. Il n'avait pas oublié non plus que ce fut en même temps que M. Dubourg nous fit à tous trois

l'imposition des mains, dans la chapelle de nos Sœurs de la Charité, en présence du corps de saint Vincent. Comme nous il s'honore du titre de Directeur du séminaire interne; car c'est lui qui en fait ici les fonctions. Il ne vous manquerait donc guère plus que de venir aussi vous-même en Chine. Mais comme nous n'espérons pas vous y voir jamais, voici une compensation que nous vous proposons et que vous accepterez : c'est de prier et de prier souvent pour nous et pour nos missions, surtout aux fêtes des Apôtres.

Quoique le bon Dieu nous ait fait bien des grâces spirituelles pendant le cours de notre longue traversée, nous n'avons pu méconnaître la vérité de cette maxime : *Raro sanctificantur, qui multùm peregrinantur;* « Rare-» ment on se sanctifie en voyageant beaucoup. » Nous avions donc besoin, avant de commencer notre grande campagne dans l'intérieur de la Chine, de nous recueillir un peu dans la solitude et d'y puiser de nouvelles forces encore plus pour l'ame que pour le corps. Nous devions trouver à Macao tout ce qu'il fallait pour cela. Le bon esprit et la ferveur qui règnent dans notre Séminaire chinois, ont fait

goûter de nouveau à nos cœurs tout ce que nous avions senti de bonheur dans celui de Paris. Ici, comme là, la simplicité et la piété, la modestie et la douceur, l'humilité et la charité, ont créé un paradis terrestre qu'il faut avoir habité pour en avoir quelque idée. Nos jeunes Chinois nous donnent de grandes espérances pour nos Missions. Dans deux ou trois ans, cinq ou six pourront être ordonnés prêtres ; quatre sont sur le point de faire leurs vœux, et plusieurs bons aspirans peuvent être admis au Séminaire, quand on voudra. Grâces aux soins du bon M. Danicourt, qui est leur professeur, ils ont fait des progrès étonnans dans la langue latine, qu'ils parlent bien mieux que ne feraient la plupart des élèves des Séminaires d'Europe. C'est un vrai plaisir de les entendre faire en latin leurs conférences et leurs répétitions d'oraisons. Vous seriez ravi de les entendre psalmodier les vêpres et le *Miserere meî*. Vous avez entendu la psalmodie des chapitres, des Séminaires, des religieuses ; c'est quelque chose de tout cela, mais c'est mieux que tout cela. C'est un concert simple et grave de voix un peu chantantes, les unes sonores, les autres enfantines,

d'un effet merveilleux. Ces jeunes gens travaillent beaucoup ; on leur enseigne à tous le latin et le chinois en diverses classes, le catéchisme du concile de Trente, l'Ecriture sainte, et aux plus avancés la philosophie et la théologie. Je ne parle point des exercices communs de piété, ni des exercices particuliers du Séminaire interne, qui, comme vous le savez, ne sont pas l'occupation la moins sérieuse. Ils n'ont qu'un mois de vacances, et encore le passent-ils en grande partie à relier des livres, ce qu'ils font à la manière de l'Europe et avec une adresse admirable. Plus tard on les fera aussi imprimer des livres chinois.

A la fin des vacances, nous avons tous fait la retraite. M. Torrette, qui avait fait la sienne avant, prêchait deux fois le jour. Je vous assure que j'ai bien joui de suivre les saints exercices en si bonne compagnie. Je me trouvais tout embaumé de la ferveur dont je me trouvais environné.

Notre bonne santé nous a permis de nous livrer avec ardeur à l'étude de la langue chinoise, et voilà qu'après deux mois, à peine nous commençons à nous familiariser avec elle, tant elle est difficile à apprendre. Jus-

qu'ici M. Ly avait été mon professeur; mais mon changement de demeure m'a fait changer d'école.

Oui, j'ai changé de demeure. Nos Confrères portugais ont fait beaucoup d'instances pour avoir quelqu'un de nous chez eux : et c'est moi que la Providence leur a envoyé pour trouver dans cette nouvelle Communauté une nouvelle édification. En effet, la régularité de ces messieurs est portée aussi loin qu'elle peut l'être. Par leur simplicité, leur bonté et leur bon esprit, ils me rappellent beaucoup ces hommes si respectables dont Dieu a voulu se servir pour transmettre aux jeunes Confrères français les traditions de l'ancien Saint-Lazare. Ils occupent le Collége ou Séminaire de Saint-Joseph, vaste maison qui appartenait autrefois aux Jésuites, et qui a une belle église. Ils préparent et forment des Missionnaires chinois pour les trois diocèses de Canton, de Nankin et de Pékin, et élèvent en même temps les jeunes gens de Macao, auxquels ils enseignent spécialement le français et l'anglais. Ces élèves ne sont pas très-nombreux, parce que dans ce pays on tient peu à l'éducation. Les cinq Confrères portugais qui di-

rigent cet établissement sont très-instruits. J'aurai pour professeur de chinois M. Gonzalvès, qui a composé un *Dictionnaire* chinois-portugais, et un autre portugais-chinois, et il travaille en ce moment à un troisième, latin-chinois. Il est auteur aussi d'une *Grammaire* latine-chinoise et d'une portugaise-chinoise. C'est avec celle-ci que les Missionnaires qui viennent d'Europe étudient le chinois. Il est aussi très-savant dans l'astronomie et les mathématiques. Mais parlons un peu d'autre chose.

La religion jouit pour le moment d'une assez grande paix dans l'intérieur de la Chine. Nos Missions vont prospérant de jour en jour. Mais nos bons Confrères se tuent de fatigues. Ils se nourrissent d'ailleurs très-mal, ne vivant que d'un peu de riz et de quelques herbes. Les chrétientés qu'ils administrent sont les plus pauvres de toutes. Vous voyez quel dévouement vous devez inspirer aux sujets que vous formerez pour nous. Ils doivent être pleins de sainteté et de prudence. Qui dit un saint, dit un homme qui possède toutes les vertus dans un haut degré de perfection. La prudence suppose une grande rectitude et

une certaine portée dans le jugement, embrasse l'esprit de discernement et de bonne conduite, et demande pour l'accomplissement du bien, la force d'ame et une constance invincible. Cette prudence ne doit pas être simplement une qualité naturelle, mais encore un don surnaturel; ce doit être une sagesse vraiment céleste. Après tout, si la mission donne l'autorité aux Apôtres, il n'y a que la communication de l'esprit de Dieu qui leur donne la puissance de convertir le monde.

Et vous, très-cher Confrère, soyez pour nous un nouvel Élie, en ouvrant le ciel par vos prières, pour faire descendre sur cette terre desséchée de la Chine, une abondante rosée de grâces, afin que les païens se convertissent et que les Chrétiens vivent d'une manière digne de leur vocation. Quand vous recevrez cette lettre, peut-être serai-je déjà en route pour l'intérieur de la Chine. Il tarde à mon cœur d'aller partager les travaux de nos chers Confrères, et de joindre mes faibles efforts aux leurs. Il me semble qu'il ne manquera rien à mon bonheur, quand il me sera donné de me consacrer au salut de ces pauvres Chinois.

Ayez la bonté de présenter mes respects à M. le Supérieur-général et à tous les Confrères qui veulent bien se souvenir de moi. Je les aime tous beaucoup en Notre-Seigneur, et je tiens beaucoup à avoir part à leurs saintes prières. Mettez aussi à contribution en ma faveur la ferveur de nos bonnes Sœurs de la Charité. Elles peuvent acquérir bien du mérite aux yeux de Dieu et bien coopérer au salut des ames en se souvenant de nous dans leurs prières. Je n'écris pas de cette fois-ci à mon frère; je l'embrasse de tout mon cœur, ainsi que MM. les Étudians et Séminaristes.

Je suis pour la vie, avec tous les sentimens que vous me connaissez, votre tout dévoué et affectionné.

Seconde Lettre.

« Ho-Nan, le 25 septembre 1837.

Monsieur et très-cher Confrère,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

C'est en juillet dernier que j'ai reçu votre chère lettre du 29 février 1836. Elle a été la

très-bien venue, d'autant plus que je n'ai pas eu l'avantage de recevoir cette année d'autres lettres de mes Confrères de France. Je vous remercie des nouvelles que vous avez eu la bonté de me donner. En me parlant des bénédictions que le Seigneur se plaît à répandre de plus en plus sur le Séminaire interne de Paris et sur toute notre Congrégation, c'était viser tout droit au point le plus sensible de mon cœur. Vous désirez, cher Confrère, lire à votre tour de mes lettres. Si je ne puis remplir parfaitement votre attente, je vous donnerai du moins une preuve de ma bonne volonté. Je n'ai pas de choses extraordinaires à vous raconter. Vous dire bonnement qu'elle a été ma position depuis que je suis en Chine, c'est tout ce que je puis faire. Je ne vous promets donc que de petits détails sur de petites choses, ce qui ne vaudra pas à coup sûr vos aimables causettes de récréation.

Il y a quatorze mois que je suis dans le *Ho-Nan*. Ce temps, je l'ai passé partie en résidence, partie en Mission. Je ne vous parlerai pas d'une maladie de trois mois que je fis peu après mon arrivée ici. Vous n'avez qu'à vous représenter une longue scène d'infirmerie,

où les médecines ne jouent aucun rôle. Aussitôt que j'eus un peu recouvré mes forces, j'entrepris avec un jeune Confrère Chinois l'administration de nos Chrétiens du *Ho-Nan*. Pour en visiter environ quinze cents distribués en une vingtaine de chrétientés, il nous a fallu faire plus de trois cents lieues, et traverser la province dans toute sa longueur et largeur. Cette tournée a été d'une demi-année. Pour que vous puissiez mieux vous en faire une idée, je vais la refaire avec vous. Supposons le lieu de notre résidence et le point de notre départ dans le diocèse de Cahors; faisons là d'abord quelques Missions, ensuite allons en faire d'autres dans les diocèses d'Alby, du Puy, d'Autun, d'Orléans, de Versailles et d'Amiens; c'est à peu près le tableau de la position et des distances respectives des districts que nous avons parcourus. Comme vous pensez bien, cela ne s'est pas fait sans quelques fatigues. Nous avons voyagé quelquefois à pied, le plus souvent sur des chars non suspendus, par des chemins tels que peuvent être des chemins qui ne sont soignés ni par le gouvernement ni par les particuliers, ordinairement partant de nuit de chez les Chré-

tiens et arrivant chez eux de nuit, ayant la barbe toute blanchie par le givre des matinées d'hiver, tantôt le visage hâlé, les oreilles, le cou et le front pelé par les chaleurs d'été. Je ne veux pas vous présenter le tableau de la manière d'être dans la plupart des auberges de Chine, lequel ne pourrait être complet sans être dégoûtant. Je dirai seulement que si l'on est avide de privations et de mortifications, il y a de quoi faire une sainte fortune. Du reste, quoique le meilleur lit qu'on y trouve soit une natte étendue par terre ou sur un petit tréteau, on aime bien à y prendre son somme, et à s'y reposer des fatigues du jour. Arrivés dans les auberges, nous avons été quelquefois importunés, tantôt par un homme de la police qui venait nous faire subir un interrogatoire et inscrire nos noms, tantôt par des gens de tribunal qui nous forçaient de leur céder notre logement et d'aller chercher hospitalité ailleurs. Avoir à soutenir le personnage de concitoyen dans tous les voyages n'est pas la plus petite des incommodités pour le Missionnaire européen. Pour ne pas se trahir, il se tient lui-même sur la réserve, laissant parler et agir les Chrétiens

qui l'accompagnent, et qui, malgré les précautions que leur prudence ou leur timidité leur fait prendre, éprouvent parfois d'assez grandes inquiétudes, tandis que le Missionnaire sent au-dedans de lui-même une latitude et une liberté de cœur qui l'élèvent au-dessus de tout et le remplissent de joie au milieu des dangers. Jugez par la particularité suivante combien la conduite d'un Européen est une opération méritoire, difficile et périlleuse aux yeux de certaines personnes. Un des Chrétiens les plus habiles du pays, dont je n'avais pas encore réclamé les services, ayant un de ses fils atteint d'une grave infirmité, pour obtenir sa guérison, fit vœu d'accompagner une fois le Missionnaire européen. Je lui donnai lieu d'accomplir son vœu, le priant de m'accompagner dans un voyage de huit jours, que nous fîmes très-heureusement. Mais lui ne fut pas si heureux en retournant chez lui; car, par ordre d'un Mandarin, il fut requis, avec son char, pour une corvée qui l'obligea à un détour de plus de cent lieues. Dans le plus long de mes voyages, qui a été de onze jours, nous n'avons eu d'autre accident que d'être versés dans l'eau, c'est-à-

dire dans le chemin changé en ruisseau par une pluie d'orage. Nous fûmes bien trempés avec nos effets, et un des conducteurs eut un œil poché, ce qui fut sans grave suite. Le *Ho-Nan*, n'ayant guère de montagnes que dans la partie du nord, presque toutes nos courses se sont faites dans la plaine. Dans le nombre considérable de villes que j'ai traversées, je n'ai pas remarqué de grandes curiosités; en général elles n'ont que deux rues un peu passables. J'ai cependant vu un marché renommé, dont les rues croisées et bien alignées m'ont rappelé celles de Carcassonne (ville basse). Cette province est peut-être moins commerçante que plusieurs autres; les routes sont cependant pleines d'hommes charriant des marchandises d'une ville ou d'un marché à l'autre, sur des brouettes qu'ils mettent à la voile quand le vent est favorable : on y rencontre souvent de longues files de chameaux, d'ânes et de mulets, qui exportent et importent les marchandises de diverses provinces. Quelques rivières y sont couvertes aussi de barques. Le fleuve Jaune, que j'ai passé deux fois, n'est pas navigable à cause de l'impétuosité de ses eaux. Pour traverser ce fleuve sur une grande

barque, les voyageurs sont à la merci de la rapacité d'une bande de fripons qui la conduisent. Il en est de même en quelques autres endroits pour traverser de petites rivières, que des hommes à la nage font passer aux chars et aux chevaux aussi à la nage. Les grands fleuves de la Chine n'ont point de pont; seulement dans le *Kiang-Si*, j'en ai vu quelques-uns à une douzaine d'arches.

Les voyages entrent bien certainement dans le train de vie de ceux qui courent la carrière apostolique; ce n'en est néanmoins que la partie accessoire, et je vous en ai peut-être trop parlé. Je demande encore, cher Confrère, un instant à votre inaltérable patience pour vous entretenir un peu du principal. Il est inutile de vous détailler toutes les occupations inséparables de l'exercice du saint ministère. Un mot seulement sur ce qui est plus particulier à notre manière de l'exercer. Je vous ai parlé plus haut d'un confrère Chinois; c'est avec lui que j'ai fait, jusqu'ici, toutes mes campagnes. Étant né, et ayant déjà fait Mission dans le pays, il devait m'être d'un grand secours sur un terrain si nouveau pour moi. Comme dans l'action je lui ai adjugé la plus

grande part des travaux, je dois, pour être juste, lui en rapporter le mérite en proportion. Il a rempli sa tâche avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, même dans les choses pénibles, comme de prêcher deux fois le jour, de donner souvent des instructions et exhortations particulières à ceux qui en avaient besoin; de faire une guerre ouverte à l'ignorance et aux abus; de se lever avant quatre heures du matin, et de se coucher après dix heures du soir; d'entendre les confessions pendant des nuits entières, lorsque les localités l'exigaient; de faire de longues courses par de bien mauvais temps, pour porter à des malades les secours de la religion; d'aller chercher chez eux de vieux apostats, ou des Chrétiens qui n'étaient pas meilleurs, et les ramener à leur devoir, en les amenant d'abord à la messe, aux instructions et à confesse. Ainsi, par la grâce de Dieu, bien des brebis sont rentrées dans le bercail; la prière en commun, culte public des Chrétiens Chinois, a été remise en vigueur dans beaucoup de familles, où la femme osait à peine la réciter tout bas; quelques chrétientés, à moitié perdues, ont été passablement bien rétablies. Ar-

rivés dans chaque Mission, notre premier soin était de dresser une liste exacte de tous les Chrétiens, grands et petits, bons et mauvais, afin d'être plus à même de remplir notre devoir envers tous. Ensuite, formant à nous deux un bureau d'examen, nous faisions réciter publiquement le catéchisme à tout le monde, et d'abord aux enfans des deux sexes, pour juger d'avance du degré du zèle des parens à leur égard, et les faire préparer par des personnes capables à recevoir, autant que possible, les Sacremens; les grandes personnes récitant à leur tour, les vieillards ne rougissant pas de donner en cela l'exemple aux plus jeunes, ni les pères et mères d'être aidés et repris par leurs propres enfans. Après cela et le baptême des petits enfans, on se met à entendre les confessions, qui se terminent ordinairement dans une seule séance, pour les personnes suffisamment instruites et disposées; ainsi, chaque jour, on en voit un certain nombre faire la sainte Communion, que les ames les plus pieuses ont le bonheur de renouveler avant le départ du Missionnaire. Baptême des adultes, confirmation, mariage, admission dans quelque Confrérie, c'est l'af-

faire des derniers jours. Le Missionnaire ne peut pas se permettre un long séjour dans chaque chrétienté, parce qu'il se doit à toutes celles dont il est chargé. La Mission dure huit, dix, quinze jours, selon le nombre et le besoin des Chrétiens. L'une finie, on court vite à une autre, pour faire dans celle-ci ce que l'on vient de faire dans celle-là, c'est-à-dire l'office de père, de médecin, de docteur et de juge. Le Chrétien Chinois aime à reconnaître tous ces titres dans le Prêtre, qui peut ici remplir ses divines fonctions avec toute l'autorité et toute la liberté propres à son caractère.

Dans le cours de nos visites nous n'avons ordinairement pour logement et pour oratoire que des maisons de Chrétiens, qui les habitent pendant le reste de l'année. Nous avons cependant un district dans le nord de la province où chaque chrétienté a une jolie chapelle. Il y en a une assez grande qui ferait une assez belle église de campagne en Europe. Elle a une cloche d'une grandeur moyenne avec laquelle on appelle les Chrétiens à la prière, et de plus une large plaque de même métal, mais qui a un son plus fin,

et qui sert pour annoncer les exercices de la Mission. Aux fêtes de saint Jean-Baptiste et des saints Pierre et Paul, j'ai chanté la messe dans cette église, mais sans l'accompagnement de ce bel orchestre qu'on trouve assez communément chez les chrétientés nombreuses de la province de *Pékin*, et en particulier dans la petite cathédrale que M. Mouly a fait bâtir en Tartarie. Du temps de l'empereur *Kan-Hi*, les Chrétiens avaient des églises dans beaucoup de villes : aujourd'hui elles sont entre les mains des païens, et les Chrétiens, surtout dans le *Ho-Nan*, où nous ne comptons en ville qu'une vingtaine de *Pékinois* exerçant le commerce et l'horlogerie dans la capitale de la province, se trouvent presque tous à la campagne, dispersés dans de petits endroits obscurs. De sorte qu'ici comme en France, selon l'esprit et l'expression de saint Vincent, nous avons le bonheur d'être les Missionnaires des pauvres gens des champs.

Nous sommes aussi, cher Confrère, pauvres nous-mêmes. Pour deux provinces, nous avons trois résidences, c'est-à-dire trois maisons où nous pouvons passer le temps des maladies et des vacances. Nous sommes là chez

nous. Celle d'où je vous écris a servi cette année de rendez-vous pour M. Rameaux, qui y est venu du midi du *Hou-Pé*, et pour moi qui y suis revenu du nord du *Ho-Nan*, partageant ainsi à peu près également une distance de plus de deux cents lieues. Comme vous l'imaginez, l'entrevue a été fort agréable et très-utile pour moi, mais malheureusement trop courte; car les Chrétiens des montagnes du *Hou-Kouang* nous ont bientôt enlevé ce cher Confrère, qui s'est empressé de leur porter les secours spirituels au milieu d'une épidémie, sans craindre le danger qui pouvait le menacer dans un endroit où les Chrétiens ont avec les païens une affaire pendante devant les Mandarins. Trois Missionnaires européens et quatre Chinois ont été dénoncés : je n'ai pas l'honneur d'être du nombre. Il paraît cependant que cette affaire n'aura pas de dénouement fâcheux, et qu'elle ne tardera pas à se terminer. Quoi qu'il en soit, les Missionnaires n'en iront pas moins leur train, tant qu'ils n'auront pas la corde au cou et les fers aux pieds.

Grâces à Dieu, il se fait toujours de nouvelles conquêtes à la Religion dans les diverses

provinces de l'empire chinois. Dans le *Ho-Nan,* qui est sans doute celle qui en compte le moins, nous avons baptisé cette année vingt adultes. Il est bien consolant de voir avec quelle ferveur ces néophytes reçoivent le Sacrement de la régénération; mais, d'un autre côté, il est bien triste de voir le démon emporter sa proie, lorsqu'on croyait la lui avoir arrachée. Tout près d'ici, une paysane d'un âge avancé avait été singulièrement édifiée et vivement touchée de la charité et de la piété avec lesquelles les vierges et les femmes chrétiennes rendaient les derniers devoirs à une pauvre femme sa voisine, et priaient autour de son cercueil; elle nous avait fait espérer qu'elle embrasserait la religion qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer. Elle a fini par dire : *J'aimerais à être Chrétienne, mais je crains la persécution.* Plus loin, une ancienne apostate avait promis de se convertir avec ses fils qui étaient païens; le démon triompha encore d'elle au moment où il fallut faire le sacrifice de la tablette superstitieuse. Dans une chrétienté où j'ai passé, j'ai vu chez des Chrétiens un berger païen dont la mère, veuve et remariée, avait embrassé le christianisme. On

l'exhorte à suivre son exemple; il répond qu'*il le fera plus tard, et qu'auparavant il ne veut que trouver les moyens d'acheter une épouse pour feu son père.* Vous allez peut-être croire que c'est une plaisanterie ou une malice contre sa mère; pas du tout. Vous saurez que c'est un usage chez les païens, dans certaines contrées de la Chine, que, lorsqu'une veuve convole à de secondes noces, les enfans, pour ne pas laisser leur père sans femme, même après sa mort, lui achètent une fille morte non mariée. Celle-ci est portée chez son futur et défunt mari, non en convoi funèbre, mais bien comme si elle était vivante, avec toutes les joies, pompes et cérémonies usitées dans les noces des vrais mariages, après quoi ce singulier couple partage un même deuil dans la famille, et une même tombe au cimetière. Cela semble sentir un peu le sadducéisme. Une autre coutume générale dans toute la Chine, et que les Chrétiens partagent avec les païens, c'est que le mari et la femme, ou les femmes, s'il y en a plusieurs, sont toujours après la mort ensevelis sous une même motte de terre, quoique dans des cercueils différens; tandis qu'un enfant qui, en naissant,

meurt avec sa mère, n'est pas enterré avec elle : il a sa tombe à part. On peut trouver la raison et l'origine de cet usage dans les paroles de l'Écriture : *Et erunt duo in carne unâ.*

Je ne dois pas omettre de vous dire que pendant que j'étais dans une chrétienté, un maître d'école païen ne cessait de demander à voir la montre du Missionnaire, n'en ayant jamais vu. On lui répondait qu'il était nécessaire qu'il vît le Missionnaire lui-même pour lui expliquer cette belle machine, sans quoi il n'y comprendrait rien. *Je crains*, disait-il, *qu'il ne m'exhorte à me faire Chrétien, ou ne se moque de ma jambe boiteuse.* Il se faisait illusion sur le second point, mais non sur le premier; car c'était bien là qu'on voulait l'amener. On nous a dit depuis qu'à la prochaine occasion il saurait vaincre ses craintes. Dieu veuille qu'il se laisse prendre! Dans une autre Chrétienté on introduisit dans la salle où j'étais un jeune homme païen; il se posa en face de moi, et me considéra avec une aussi grande attention que s'il avait voulu me peindre; puis il se retira tout satisfait, disait-il, d'avoir vu un nez européen; car il avait fort à cœur de voir

dans sa vie cette merveille, depuis qu'il avait entendu dire à son père, qui avait vu notre vénérable Confrère, M. Clet, que les Européens ont le nez plus long que les Chinois. C'est assez de ces petites particularités : mais puisque j'ai nommé M. Clet (1), il faut que je vous dise sur son compte quelque chose de plus intéressant que ce que je viens de vous raconter.

Comme dans mes voyages j'ai plusieurs fois suivi ou croisé les routes que ce vénérable Confrère avait parcourues, lorsque, chargé de chaînes pour Notre-Seigneur, il était conduit devant les divers tribunaux de cette province et du *Hou-Kouang*, je vous assure que ce n'est pas sans émotion que j'en entendais rappeler le souvenir par ceux qui m'accompagnaient. C'est dans l'endroit même où je me trouve en ce moment qu'il a été pris, et nos plus proches voisins l'ont suivi dans toutes ses prisons, par cela même qu'il avait été leur hôte. Je vous rapporterai donc les particularités suivantes, comme les tenant de sources certaines :

(1) Missionnaire Lazariste martyrisé en 1820.

1° Le jour même où il fut pris, avant que dans tous les environs on eût la moindre nouvelle qu'on le poursuivait, il annonça à une personne, qui vit encore, que ce jour-là les satellites viendraient le prendre, ce qui donna à penser à cette personne que le Seigneur avait sans doute envoyé son ange pour l'en avertir. 2° Au premier tribunal où il fut traduit, il dit entre autres choses au Mandarin : *Mon frère, maintenant tu me juges, dans peu de temps mon Seigneur te jugera toi-même.* Alors le Mandarin furieux lui dit, *Je vais te frapper, et je verrai comment ton Seigneur me punira.* Il le fit frapper en effet. M. Clet n'avait pas encore consommé son martyre, que ce Mandarin était mort misérablement. 3° A un autre tribunal il dit au Mandarin : *Maintenant je suis jugé, mais avant trois ans votre empereur rendra ses comptes à mon Seigneur.* Environ six mois après la mort de M. Clet, l'empereur *Kin-Kia* mourut en Tartarie, frappé de la foudre (ce que les Chinois n'osent pas dire tout haut).

Ces petites particularités ne peuvent qu'ajouter à la vénération que vous avez déjà pour ce respectable Confrère, qui a scellé de son

sang la foi qu'il a prêchée aux Chinois. Pour mon compte, je me félicite de travailler dans cette portion de la vigne du Seigneur qu'il a cultivée lui-même avec tant de zèle et de succès. Son souvenir, que l'on conserve si précieusement, ne sert pas peu à m'animer à marcher sur ses traces et à continuer le bien qu'il a commencé.

Voilà pour cette année nos vacances finies, si l'on peut appeler vacances un temps passé à étudier, à confesser, à prêcher, à faire la classe à de futurs Séminaristes, et au milieu d'une foule d'autres enfans qui viennent ici tous les jours apprendre le catéchisme, les prières, etc. Nous allons commencer notre retraite annuelle, et puis nous remettre en campagne. Dieu veuille bénir nos petits travaux, sanctifier et féconder nos peines! Les peines ne manquent pas aux Missionnaires, mais ces peines sont si précieuses aux yeux de la foi, qu'elles méritent bien qu'on aille les chercher au bout du monde. Que ceux donc de vos Séminaristes qui auraient la vocation de venir nous joindre ne les craignent pas, mais plutôt qu'ils les ambitionnent! Que ne pouvez-vous nous envoyer un bon nombre

de François-Xavier pour cette Chine qui en a tant besoin! Quoique le plus inutile de tous les ouvriers qui travaillent ici, je ne puis m'empêcher d'exprimer souvent devant Dieu le grand désir que j'ai qu'il fasse enfin arriver le jour où ce vaste empire doit devenir son héritage, en participant aux grâces qui lui sont réservées dans les trésors de ses miséricordes. Non, je ne puis m'empêcher de m'unir à vous et à tant de saintes ames qui lui disent sans cesse : *Miserere nostri, Deus omnium, et respice nos, et ostende lucem miserationum tuarum, et immitte timorem tuum super gentes quæ non exquisierunt te, ut cognoscant te, sicut et nos cognovimus; quoniam non est Deus præter te, Domine: festina tempus et memento finis, ut enarrent mirabilia tua.*

Permettez-moi, Monsieur et cher Confrère, de réclamer de nouveau une part toute spéciale à vos saints suffrages, et de me recommander par vous à la charité de nos Supérieurs, Confrères, Frères et Sœurs, vous priant de m'acquitter auprès de tous, et particulièrement de M. le Supérieur-général.

Je suis, etc.

SA MORTIFICATION.

Le grand Apôtre nous avertit que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, et qui font profession de suivre ses maximes, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (1). C'est par-là qu'ils manifestent qu'ils se dépouillent du vieil homme, qui est l'homme de péché, pour se revêtir de l'homme nouveau, de l'homme de justice. Pour être à Dieu, ils quittent les habitudes et *l'image de l'homme terrestre*, pour tracer dans leur cœur les maximes et *l'image de l'homme céleste : Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis* (2). Aussi, plus une ame s'avance dans la voie de la vie intérieure, plus aussi elle travaille à briser tous les liens des sens et de la nature. Le corps devient pour elle comme un nuage qui l'empêche de recevoir la douce influence du soleil de justice, et elle s'efforce de s'en débarrasser pour qu'il lui soit plus facile de

(1) Gal. v. 24.
(2) I Cor. xv. 49.

s'unir à Dieu. Voilà ce qui explique l'ardeur de tous les Saints pour la pratique de la mortification. Dès-lors cette vertu est comme la pierre de touche qui fait reconnaître la vraie sainteté. Or, tous ceux qui ont pratiqué M. Perboyre, ont été à même de la voir éclater dans toute sa conduite; empreinte, comme toutes ses autres vertus, du beau caractère de la simplicité, et cachée sous les voiles de l'humilité; sa mortification ne se manifesta jamais par des actes extraordinaires qui pussent attirer les regards des hommes; mais à qui observait attentivement ses démarches, elle se montrait, dans toutes les circonstances de sa vie, empressée à saisir toutes les occasions qui se présentaient de l'exercer. Si on ne le vit pas se livrer à de rudes austérités que sa complexion délicate n'eût pu supporter, on eut lieu de se convaincre qu'il remplit à la lettre la prescription de l'Apôtre, et qu'*il porta sans cesse dans son corps la mortification de Jésus-Christ* (1). A aucune époque de sa vie on ne le vit donner à ses sens une satisfaction qui ne fût réclamée par une nécessité

(1) II Cor. IV. 10.

réelle, ni se livrer à des jeux qu'une innocente récréation autorise. Toujours renfermé dans les limites du besoin, il n'en sortit jamais pour se permettre rien de superflu. Malgré la délicatesse de sa santé, et des douleurs vives et fréquentes d'estomac et de tête, il se leva toujours régulièrement à quatre heures du matin, et on peut assurer que, fidèle imitateur de saint Vincent de Paul, le second coup de la cloche ne le trouva jamais dans la même posture où l'avait trouvé le premier. Modèle parfait de régularité, on le vit assidument arriver le premier à tous les exercices de la Communauté. S'il fut docile à recevoir les soins que réclamaient ses indispositions, il ne permit jamais qu'ils fussent incompatibles avec les devoirs qu'il avait à remplir; et, lorsqu'il s'aperçut que l'affaiblissement de ses forces ne lui permettaient plus de suffire aux obligations attachées à la place de Supérieur du petit Séminaire de Saint-Flour, il n'hésita pas un instant à en donner avis à ses Supérieurs, et à leur annoncer qu'il ne pouvait plus occuper ce poste sans que l'établissement en souffrît. Au reste ce fut la seule circonstance où il eût parlé de ses indispositions, et il fal-

lait que les intérêts de la maison qu'il dirigeait le demandassent, pour qu'il se déterminât à le faire. Généralement il gardait le silence sur ses souffrances; il lui suffisait qu'elles fussent connues de Dieu, et qu'elles pussent être méritoires à ses yeux. Si on le questionnait sur sa santé, il avouait avec simplicité ce qu'il éprouvait; mais en homme de Dieu, ses réponses exprimaient toujours avec quelle amoureuse patience il supportait cette participation aux douleurs du divin Maître. Étendant à tout l'exercice de la mortification, il était également indifférent à la veille et au repos, au froid et au chaud, à la fatigue et au délassement; et il sembla toujours ignorer qu'il y eût de la différence dans les alimens qui faisaient sa nourriture. Tout indiquait en lui au contraire qu'il prenait une autre nourriture, une nourriture céleste, qui lui faisait oublier ce qu'était celle de son corps.

Nous avons déjà parlé de la simplicité de son extérieur. Nous ajouterons qu'on ne vit jamais à son usage un objet inutile, et qu'il avait au contraire un talent rare pour s'imposer des privations. Il savait si bien épuiser promptement en faveur des pauvres les res-

sources mises à sa disposition, qu'il était toujours hors d'état de faire la moindre dépense. Au moment de son départ pour la Chine, il fallut qu'un de ses parens lui ouvrît sa bourse afin qu'il pût se procurer des images pour tous ceux qui désiraient avoir de lui un souvenir. Il poussa, en un mot, aussi loin qu'il était possible, le dénûment de toutes choses, n'accordant à la nature aucune superfluité. Un jour quelqu'un l'engageant à acheter un parapluie pour son frère, qui était au Séminaire de Saint-Lazare, il répondit ingénument qu'il n'en avait pas le moyen, et que du reste il aimerait mieux voir son frère se mouiller un peu, que de priver les pauvres du soulagement que leur procurerait le prix qu'il devrait y mettre. Ce trait révèle bien les sentimens qui dominaient dans son cœur, et montre que sa mortification agissait aussi dans l'intérêt de sa charité.

SON ZÈLE.

Il semble superflu de chercher à prouver que M. Perboyre était dévoré de zèle pour le salut des ames. Les faits parlent trop bien et

trop haut par eux-mêmes, pour qu'il soit besoin de nous étendre sur cette vertu. Un homme qui a rompu tous les liens de la nature, qui a quitté sa patrie, qui, sans égard pour une santé faible et délicate, s'est déterminé à traverser les mers, à entreprendre un voyage long et pénible pour aller en Chine s'exposer à toutes les privations et à des dangers de tout genre; un homme qui, pendant plus de deux ans, a supporté les travaux et les fatigues d'une vie apostolique telle que les Missionnaires la mènent dans cette contrée périlleuse; un homme qui a su pendant une année entière essuyer tous les outrages, dévorer toutes les horreurs de la captivité, voir ses membres déchirés par les fers dont il était chargé et ses chairs tomber par lambeaux; couronner enfin une suite non interrompue de supplices les plus cruels par la mort des martyrs; cet homme devait être un homme de Dieu, et être animé du zèle le plus pur et le plus ardent pour la conversion et le salut des infidèles. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que son zèle était, comme ses autres vertus, marqué du sceau de la simplicité et de l'humilité. Pendant six mois entiers, ce-

lui en qui il avait mis sa confiance refusa d'approuver l'intention qu'il exprimait de se consacrer aux Missions de la Chine; pendant six mois, il se soumit avec la docilité d'un enfant à une décision qui contrariait le plus ardent désir de son cœur. Persuadé que cette pensée venait de Dieu, il attendit en silence qu'il manifestât sa volonté à cet égard, et ne témoigna pas le moindre empressement pour qu'on se rendît à ses vœux. Enfin son Directeur, qui l'avait toujours regardé comme impropre à cette mission, à cause de la faiblesse de sa complexion, se sentit tout à coup changé et comme forcé de donner les mains à l'exécution d'un projet qu'il avait jusque-là considéré comme l'effet de l'illusion la mieux caractérisée. Alors seulement M. Perboyre alla demander *à genoux* et comme une grâce inestimable à son Supérieur-général, la faveur d'*être adjoint* à deux de ses Confrères qui étaient sur le point de partir pour les Missions de la Chine. Sa modestie lui inspirait la conviction qu'il ne pourrait jamais occuper la place d'un Missionnaire; il croyait être grandement favorisé si on voulait bien lui donner une petite part aux travaux et aux sacrifices

des hommes apostoliques. Un sèle si pur et si visiblement inspiré par l'esprit de Dieu ne pouvait que faire parcourir à M. Perboyre une carrière glorieuse pour la Religion, et le conduire à l'heureux terme où il lui fut donné de cueillir la palme du martyre. Tous ceux qui connaissaient sa belle ame et qui purent apprécier le trésor de vertu qu'elle renfermait, en le voyant partir pour la Chine ne doutèrent pas un instant que Dieu n'eût des desseins particuliers sur lui, et que lui-même n'avait eu d'autre pensée en se rendant dans cette terre infidèle, que d'y trouver l'occasion de donner sa vie pour Jésus-Christ et pour le salut des Chinois.

Tout ce que nous avons rapporté de la conduite de M. Perboyre dans les diverses positions qu'il a occupées en France avant son départ, et les détails contenus dans les lettres qu'il a écrites de la Chine et que nous avons insérées plus haut, suffisent pour donner une idée du zèle ardent qui dévorait son ame pour procurer la gloire de Dieu et le salut des ames.

On en trouvera une nouvelle preuve dans la

lettre suivante, qu'on lira avec d'autant plus d'intérêt qu'elle a été écrite seulement un mois avant que M. Perboyre fût arrêté et jeté dans les fers.

Lettre de M. Perboyre *à M.* Aladel, *Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare.*

Hou-Pé, 10 août 1839.

Monsieur et très-cher Confrère,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous !

Vous avez bien voulu m'adresser deux mots dans une lettre de mon frère. Quelque courts qu'ils soient, ils sont bien précieux à mes yeux et dignes certes de toute ma gratitude, puisqu'ils sont un témoignage de votre bon souvenir qui m'est singulièrement cher. Je puis vous assurer que de mon côté, je me souviens très-souvent de vous au pied de cette même croix dont vous eûtes la bonté de me faire cadeau à mon départ de France. Votre humilité vous porte à demander à avoir part aux bonnes œuvres d'un pauvre homme qui n'en fit jamais, et qui probablement n'en fera

pas davantage par la suite; ayez plutôt pitié de son indigence, et rendez-le, s'il vous plaît, participant de vos richesses spirituelles.

M. Rameaux m'a dit vous avoir annoncé que j'avais à vous raconter un effet de la Médaille miraculeuse. Il m'est bien doux de remplir l'engagement qu'il m'a fait. Comme j'étais à faire Mission dans une chrétienté du Ho-Nan, en novembre 1837, les Chrétiens de l'endroit me présentèrent une jeune femme d'une autre chrétienté, atteinte d'aliénation mentale depuis environ huit mois, me disant qu'elle désirait ardemment se confesser, et que, quelque incapable qu'elle fût d'une pareille action, ils me suppliaient de ne pas lui refuser une consolation qu'elle avait tant à cœur. Le triste état où elle était réduite ôtait toute apparence d'utilité dans l'exercice de mon ministère auprès d'elle; cependant, je l'entendis par pure compassion. En la renvoyant, je la mis sous la protection spéciale de la sainte Vierge, c'est-à-dire que je lui donnai une médaille de l'Immaculée Conception. Elle ne comprenait pas alors le prix du saint remède qu'elle recevait; mais elle commença dès ce moment à en ressentir la

vertu, en éprouvant un mieux qui alla se développant au point que quatre ou cinq jours après elle était entièrement changée. A un désordre complet d'idées, à des appréhensions qui la tenaient continuellement dans des angoisses mortelles, où je crois que le démon était pour beaucoup, succédèrent le bon sens, le calme et le bonheur. Elle se confessa de nouveau, et fit la sainte Communion avec les sentimens les plus vifs de joie et de ferveur. Ce trait particulier de bonté de la Mère de miséricorde vous surprendra sans doute peu, Monsieur et très-cher Confrère, vous qui savez si bien que toute la terre est remplie de la miséricorde de Marie; mais votre bon cœur sera ravi d'avoir cette nouvelle occasion de lui en rendre des actions de grâces particulières, et c'est là le principal motif qui m'a engagé à porter ce fait à votre connaissance.

Puisque toutes les nouvelles qui viennent de nos Missions de Chine passent sous vos yeux, je vous en donnerai fort peu, crainte de ne faire que répéter celles que vous recevrez par d'autres voies. Je pense que M. Rameaux vous écrira lui-même. Il est dans ce moment dans la partie basse du Hou-Pé, d'où il va partir

pour aller faire une tournée dans le Ho-Nan, après laquelle nous espérons, M. Baldus et moi, le revoir dans ces montagnes. C'est là qu'il m'a fixé depuis près de deux ans, et que je vais continuer à exercer le saint ministère, dont les occupations ne me laissent pour ainsi dire le temps de regarder ni devant ni derrière. Depuis la Nativité de la sainte Vierge l'année dernière jusqu'à la Pentecôte cette année, j'ai fait dix-sept Missions ou visites de chrétientés; et je ne puis dire que depuis lors j'aie joui d'un moment de vacances. Il n'est guère possible d'en prendre absolument, parce que nous nous trouvons au milieu d'un grand nombre de Chrétiens qui, la plupart, aiment à se confesser souvent. Si, par exemple, à cette fête de l'Assomption on pouvait en confesser mille et plus, ils seraient là tout disposés. La fête passée, je vais faire ma retraite, et me remettre en campagne pour missionner une bonne partie de l'année. Notre manière de faire vous est déjà connue, je ne vous en parlerai pas. Vous d'ailleurs qui, en France, avez travaillé aux Missions avec tant de zèle et de bénédiction, vous n'avez qu'à vous rappeler vos propres souvenirs pour bien connaître l'ensemble et

les détails de notre vie entière, pour voir toutes nos actions et entendre toutes nos paroles, pour sentir toutes nos peines et toutes nos consolations, pour calculer tous nos efforts auprès de chaque ame pour lui faire détester un crime ou déraciner une habitude, l'ôter à Satan et la rendre à Jésus-Christ. Pour ce qui est des particularités qui manifestent les richesses de la miséricorde du Seigneur sur les hommes, vous pouvez supposer que notre vocation nous met à même d'en être souvent les témoins. Par exemple cette année, dans ce district, nous avons été consolés et édifiés non-seulement de voir huit adultes recevoir le baptême avec ferveur et un bon nombre de Catéchumènes se préparer à recevoir bientôt la même grâce, mais encore de voir revenir au bercail bien des brebis depuis long-temps égarées; entre autres, c'est ici une femme qui, donnée aux païens dès la plus tendre enfance, reparaît à l'âge de soixante ans pour édifier les autres Chrétiens par une ferveur peu commune; c'est là un vieillard sur le bord de la tombe, qui, après trente ans d'apostasie, brûle l'idole à laquelle il avait avec sa famille si souvent brûlé de l'encens.

En terminant cette lettre, je vous prierai, Monsieur et très-cher Confrère, de vouloir bien faire agréer à M. le très-honoré Père l'hommage de mon profond respect et du plus entier dévouement, et mes respects et amitiés à tous nos Confrères, et en particulier à MM. Le Go, Étienne, Martin, Constant Nozo, qui ont eu la bonté de m'honorer de leurs lettres, et auxquelles je regrette beaucoup de ne pouvoir écrire pour le moment. Permettez encore que j'embrasse ici mon frère, et le charge de donner de mes nouvelles à l'oncle, au cousin, à la sœur et à tous les parens, et qu'enfin je vous embrasse vous-même avec les sentimens du plus respectueux attachement.

Le terme de la carrière apostolique de M. Perboyre était arrivé, et il était arrêté dans les décrets de la Sagesse divine, et dans ses desseins de bonté et d'amour sur lui et sur tous les enfans de Saint-Vincent-de-Paul, qu'il la terminerait par la mort la plus glorieuse et la plus digne d'un Apôtre. Une vie si pure, si

belle, si favorisée des bénédictions du ciel, devait être couronnée par le martyre. Après avoir été un modèle parfait pour ses Confrères dans la pratique de toutes les vertus et dans l'exercice des saintes fonctions de leur état, après avoir brillé au milieu d'eux *comme un flambeau lumineux et ardent* tout à la fois (1), il devait encore en mourant leur laisser des exemples non moins dignes de leur imitation et de leurs désirs. Destiné par la Providence à leur montrer dans sa personne la perfection d'un vrai Missionnaire, rempli de l'esprit de Dieu, répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ, il lui appartenait d'achever le tableau, de leur montrer comment un homme apostolique doit savoir souffrir et mourir, et de leur tracer la route qui conduit à la gloire du martyre.

C'est cette partie de la vie de notre saint Prêtre qui nous reste à raconter ; et ce ne sera pas la moins intéressante aux yeux des ames fidèles. Nous en avons reçu une relation détaillée faite par un Missionnaire appelé à le suivre dans la belle carrière qu'il a parcourue

(1) Joan. v.

en Chine, qui aujourd'hui court les mêmes dangers et est exposé à faire une mort semblable à la sienne, et qui est dévoré du désir de partager sa gloire. Nous croyons devoir la donner en entier telle que nous l'avons reçue; parce que cette circonstance ne pourra qu'ajouter un nouvel intérêt à celui qu'inspire la nature même des faits qu'elle raconte. Elle est l'ouvrage de M. Huc, Missionnaire Lazariste en Chine, et est datée de Macao du 27 janvier 1841.

Mon cher Confrère,

Déjà, sans doute, vous avez dû recueillir avec une pieuse avidité tous les détails du martyre de M. Perboyre, qui sont partis partiellement pour Paris. Assurément vous savez déjà tout ce que je pourrai vous dire ; aussi ce n'est pas pour vous faire connaître des choses nouvelles que j'écris ceci ; mais il m'est venu en pensée qu'il vous serait peut-être agréable de recevoir une relation où seraient consignés et réunis tous les détails qui se trouvent ailleurs par fragmens et en décousu. J'ai donc recueilli des diverses lettres qui nous sont arrivées de l'intérieur de la

Chine, toutes les circonstances qui ont accompagné la longue détention et la mort de notre glorieux martyr. Je vais les grouper comme je saurai, et je vous les envoie ; non pas que j'imagine que le fond puisse tirer quelque intérêt de la forme, mais il m'a semblé que ce récit pourrait être pour vous de quelque prix, par là même que je l'écris en Chine et à côté des lieux qui ont été sanctifiés par le sang de notre bienheureux Confrère.

On ne doit assurément pas désirer des persécutions au christianisme; ce serait mal : mais il faut convenir que notre chère Mission de Chine avait bien quelque motif d'être un peu jalouse, en voyant l'Église anamite si resplendissante du sang des martyrs et si abondamment fécondée depuis quelques années d'une riche semence de Chrétiens. Pendant que les Apôtres meurent pour Dieu en Cochinchine, notre pauvre Chine était dans un état bien flasque et bien piteux. Le vent ne soufflait d'aucun côté ; c'était un calme plat bien plus persécuteur que la tempête. *Min-Meth* (le roi de la Cochinchine) au moins reconnaît une influence quelconque au christianisme, puisqu'il s'est follement résolu de l'exterminer.

Mais notre *Tao-Kouan* (l'empereur de la Chine) ne daignait pas encore l'honorer d'une persécution en règle : tout se réduisait à quelques vexations de certains petits Mandarins qui, vis-à-vis des Chrétiens, les rapetissaient jusqu'à la mesquine proportion d'escrocs et de filous. Maintenant à la bonne heure ! les choses sont sur le point de prendre en Chine une couleur..... Elle sera rouge peut-être, mais qu'importe ? le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. Remercions-le toujours beaucoup d'avoir, dans ce commencement de persécution, jeté un regard de bonté sur la petite Compagnie et d'avoir choisi dans ses rangs son premier martyr.

La persécution a commencé à *Kou-in-Tan*, dans la province du *Hou-Pé*, le 15 septembre 1839. Nos Confrères s'étaient réunis dans cette chrétienté pour célébrer la fête du saint Nom de Marie. Il y avait là Mgr Rameaux, MM. Baldus, Perboyre, et le Père Clauzetto, Missionnaire italien de la Propagande. C'est au zèle et à la bonté de cet excellent Père que nous devons les principaux détails que j'ai à vous raconter.

Les Missionnaires se trouvaient encore dans

une maison particulière, où ils venaient d'offrir le saint Sacrifice, lorsque tout à coup un cri d'alarme vient troubler le bonheur et la paix de cette chrétienté. On vient annoncer avec effroi que les Missionnaires avaient été trahis, et que le Préfet civil, un Mandarin militaire et le Commissaire du vice-roi arrivaient en toute hâte de *Kou-Tchen-Kien*, escortés de cent vingt-cinq satellites. Le but de leurs perquisitions n'était pas douteux; on leur avait dénoncé des Européens, et ils marchaient droit vers la maison où ils se trouvaient réunis. Vous sentez bien qu'il ne fut pas besoin en cette occurrence d'une grande discussion ni de longs considérans pour savoir le parti qu'il y avait à prendre. Ce fut pour les pauvres Européens un grand sauve-qui-peut; et je vous assure qu'il s'en allait temps, car un instant après, la patrouille arriva. Les gendarmes, comme on dirait en France, cernèrent la maison suspecte, et les Mandarins procédèrent à une visite domiciliaire. Comme la justice s'exécute en Chine d'une manière fort leste et fort expéditive, ces messieurs commencèrent par mettre le feu à notre maison de *Kou-in-Tan;* les livres, les ornemens d'é-

glises, les meubles, tout fut livré aux flammes; les incendiaires eurent pourtant le tact de faire par avance un triage, et de s'approprier les objets les plus précieux et le plus à leur fantaisie. Mais ce qu'il y eut de bien triste et de bien déplorable, ce furent les vexations auxquelles furent en butte les Chrétiens de ce district. Les petits tyrans, furieux d'avoir laissé échapper la belle proie qu'ils poursuivaient, s'en vengèrent sur les fidèles : ce fut un saccagement complet, une horrible destruction. Le feu fut mis de côté et d'autre aux maisons des pauvres Chrétiens; les animaux domestiques furent tués, rôtis au feu de l'incendie et dévorés par les misérables satellites de la police chinoise. Plusieurs Chrétiens furent enchaînés et jetés dans les prisons. La méchanceté des valets de la persécution alla jusqu'à se déchaîner sur de tout petits enfants, qui se trouvaient alors réunis, en assez grand nombre, dans l'école chrétienne du district. Ces jeunes et intéressans Chinois savaient déjà, sans doute, que les épreuves et les tribulations sont sur cette terre le partage des véritables enfans de Dieu. Sans doute on leur avait raconté plus d'une fois de quelle manière l'Enfant-Jésus

avait été poursuivi et persécuté par Hérode; et voilà qu'ils commencent, eux aussi, bien jeunes encore, à souffrir pour la loi de Dieu. Ils sont garrottés et conduits à la ville de *Kou-Tchen*, où on va les contraindre d'apostasier et de trahir les Missionnaires. Nous verrons de quelle manière les Mandarins se seront conduits à l'égard de ces pauvres petits enfants. Les résultats du combat qu'ils ont eu à soutenir ne sont pas parvenus jusqu'à nous; nous savons seulement que l'un d'eux a eu un bras coupé!

Pendant que *Kouan-in-Tan* était sous l'empire de la terreur, grande était la sollicitude des Missionnaires, non-seulement à cause des maux qui menaçaient leurs Chrétiens, mais aussi à cause de leur propre position, qui pouvait avoir une si grande influence sur les Missions en général. Ils furent contraints de supporter long-temps, le jour et la nuit, toutes les souffrances de nombreuses marches et contre-marches, pour se soustraire aux investigations des satellites. Il leur était bien difficile de trouver quelque part un lieu de paix et de sécurité. Ils n'osaient demander l'hospitalité aux Chrétiens, de peur de les compromettre; il y avait en outre du danger

à séjourner trop de temps dans le même endroit. Il leur fallait donc tour à tour chercher la solitude au sommet des hautes montagnes, se mêler à la foule dans les villes populeuses, parcourir les hameaux, et quelquefois se blottir dans quelque jonque de pêcheur. Dans toutes ces allées et venues, MM. Rameaux, Perboyre, Baldus, et le Père Clauzetto se rencontraient tout à coup, mais ils étaient obligés par prudence de se séparer aussitôt, et d'exécuter isolément cette triste et pénible retraite.

M. Perboyre dut souffrir étrangement dans toutes ces courses, car il était d'une santé bien frêle et bien délicate. Le troisième jour après sa fuite de notre maison de *Kouan-in-Tan*, il était épuisé, et ses forces commençaient à l'abandonner. Il avait perdu, en fuyant, des bandages dont il ne pouvait se passer, et sa hernie lui causait de vives douleurs. Cependant les satellites suivaient ses traces avec activité, et pour se soustraire un peu à leurs recherches, il lui fallait encore gravir un terrain montueux et coupé de rudes anfractuosités. Un catéchumène l'accompagnait, et, pendant qu'ils étaient à prendre

ensemble quelques mesures de prudence, des soldats les rencontrèrent. Ceux-ci ne se doutèrent pas d'abord qu'ils avaient sous les yeux celui qu'ils cherchaient depuis trois jours; ils s'arrêtèrent sans le moindre soupçon, et se contentèrent de demander aux pauvres fugitifs quelques informations. « Nous cherchons, » dirent-ils, un Européen : pourriez-vous » nous en donner des nouvelles ? — Vous » cherchez un Européen ? reprit le conducteur » catéchumène. — Oui, c'est un chef de la » religion du *Maître du Ciel.* — Et combien » a-t-on promis à celui qui le livrerait ? — » Celui qui livrera l'Européen gagnera trente » taëls. — Hé bien, cet homme est l'Européen » que vous cherchez, » dit le Judas chinois en indiquant M. Perboyre.

Les détails de cette noire trahison nous ont été donnés par les courriers que Mgr Rameaux a envoyés dernièrement à Macao. Vous voyez que, dans tout ceci, il ne manque que le baiser du traître. Notre cher Confrère a eu le bonheur de voir le commencement de sa passion bien semblable à celle de notre divin Sauveur. Il s'est encore rencontré un Iscariote qui a trahi son maître, et qui a vendu son sang

pour trente deniers : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?.... Et obtulerunt ei triginta argenteos* (1).

A peine ce malheureux catéchumène eut-il dénoncé M. Perboyre, que les satellites se jetèrent sur lui, lièrent étroitement ses mains, entourèrent son cou de chaînes, et le traînèrent brutalement jusqu'à la ville de *Kou-Tchen*. Cette arrestation fut dans la province du *Hou-Pé* comme le signal d'une violente persécution. Ce pauvre pays fut livré à la rapacité et à la méchanceté des Mandarins, des satellites, et de tous ceux qui ne reculent pas devant une infamie pour se procurer de l'argent; et il faut avouer qu'en Chine il ne manque pas de ces gens qui plongent volontiers dans le sang et dans la boue, pourvu qu'au fond il y ait de l'or. Les Chrétiens se virent bientôt poursuivis par une foule de païens qui cherchaient à exploiter leur peur. Grand nombre, pour se soustraire à des épreuves, peut-être au-dessus de leurs forces, abandonnaient toute leur fortune et s'en allaient bien loin, dans des régions reculées, chercher

(1) Matth. XXVI. 15.

un abri contre la persécution. Ainsi on voyait plusieurs nombreuses familles se réduire à l'indigence, et entreprendre, pleines de désolation, de longs voyages, pour fuir une terre où il ne leur était pas permis d'adorer le Seigneur en esprit et en vérité. L'arrestation d'un Missionnaire européen était d'ailleurs, pour les Chrétiens, un si terrible événement, qu'il n'y avait pas de raison pour que chacun n'eût à redouter de se trouver enveloppé dans le grand procès qui allait commencer.

Déjà, en effet, M. Perboyre avait été conduit à *Kou-Tchen;* il fut ensuite envoyé à *Sian-Yan-Fou,* et enfin à *Ou-Tchan-Fou,* métropole de la province du *Hou-Pé.* Dans la première de ces trois villes, il eut à subir deux interrogatoires dont nous ne connaissons pas les détails. A *Sian-Yan-Fou,* pendant le peu de temps qu'il y resta, il en subit quatre ; et nous savons que, dans ces circonstances, il fut torturé d'un genre de supplice dont la seule idée fait frissonner. Il se trouvait alors dans la salle des interrogatoires. Le Mandarin, revêtu des insignes de sa dignité, était assis à son tribunal ; les scribes étaient à ses côtés, et des satellites et des

bourreaux étaient répandus dans la salle. D'après le Code d'instruction criminelle de la Chine, lorsque le Mandarin procède à l'interrogatoire d'un prévenu, celui-ci doit toujours se tenir à genoux devant son juge. Mais on ne se contenta pas, pour M. Perboyre, de cette posture pénible et humiliante. Des chaînes furent étendues au milieu de la salle, et ce fut sur ce rude *prie-Dieu* qu'on le fit s'agenouiller à nu. Pour qu'il pût conserver cette horrible position et ne pas succomber à la douleur, au moyen de fortes cordes il était tenu en l'air par les pouces et par la queue, de manière pourtant que tout le poids du corps pût peser sur les chaînes. Ainsi il n'aurait pu donner quelque soulagement à ses jambes nues, déchirées par le fer, qu'en s'arrachant les pouces des mains et la queue de la tête. Pour comble de raffinement, les bourreaux placèrent sur ses mollets une large traverse de bois, et aux deux extrémités, deux satellites se balançaient, pendant que le Mandarin cherchait à profiter de l'horrible douleur que devait occasionner cette pression, pour arracher à notre héroïque Confrère une parole d'apostasie, ou quelques renseignemens sur

les autres Missionnaires. Ce supplice dura toute la moitié d'un jour; mais l'enfer fut vaincu, et notre admirable athlète de la foi sortit triomphateur de cette épreuve. Le corps fut brisé, la chair fut meurtrie..... mais l'ame, elle resta toujours forte; elle n'eut pas un instant de faiblesse.

Quoique les douleurs de M. Perboyre aient déjà été fort grandes à *Sian-Yan-Fou,* on peut dire que sa longue et douloureuse passion n'a en quelque sorte commencé qu'à *Ou-Tchan-Fou,* métropole de la province. Dans cette ville, il fut traîné de tribunaux en tribunaux; il eut à subir plus de vingt interrogatoires (comme il l'a attesté lui-même dans un petit billet qu'il a pu nous faire parvenir), et ces interrogatoires furent presque tous accompagnés de tortures plus ou moins barbares. Quand on l'interpellait sur le compte de ses Confrères, quand on lui demandait s'il était Européen, et s'il n'y avait pas avec lui d'autres chefs de la doctrine qu'il répandait parmi le peuple, il se taisait, il était comme muet; et alors on le flagellait, on le souffletait. Après chaque question, le Mandarin jetait, du haut de son tribunal sur le pavé

de la salle, un certain nombre de jetons, et aussitôt un nombre égal de coups lui étaient appliqués par les satellites. Sa constance a toujours été héroïque. Quand on lui adressait des questions auxquelles il ne devait pas répondre, il imitait notre divin Sauveur devant les juges iniques de Jérusalem : *Jesus autem tacebat* (1). « *Es-tu chrétien?* lui demandait alors le Mandarin. — *Oui, je suis chrétien*, répondait-il toujours ; *je suis chrétien; j'adore le Maître du Ciel.* » Dans une circonstance, un crucifix fut apporté à l'audience. « *Vois-tu cela?* lui dit le Mandarin. *Hé bien! si tu veux fouler cela aux pieds, tu seras mis en liberté; réponds, veux-tu mettre cela sous tes pieds? — Hé! comment pourrais-je traiter ainsi l'image de Dieu! C'est lui qui m'a créé, qui est descendu du ciel sur la terre pour me sauver!* » Et à ces mots il prit le crucifix, le colla avec transport sur ses lèvres et l'arrosa de ses larmes. Ces démonstrations de foi et d'amour ne furent pas du goût du Mandarin, et les tortures recommencèrent, mais toujours vai-

(1) Marc. XIV. 61.

nement. Le Confesseur de la Foi fut alors traîné à un autre tribunal où on avait fait peindre par avance des croix sur le pavé de la salle. Le nouveau Mandarin lui ordonna, avec un air de douceur et de bénignité, de marcher sur ces croix ; mais M. Perboyre resta immobile et déclara qu'il ne pouvait pas obéir, parce que l'acte qu'on lui commandait était un crime. « *Es-tu donc Européen,* dit » le juge, *es-tu chef de la religion du Maître* » *du Ciel ?* » Pas de réponse. Plusieurs Chrétiens qui avaient été conduits au tribunal, effrayés des suites que pouvait avoir pour eux ce silence obstiné, répondirent pour M. Perboyre, et dirent en effet qu'il était Européen et chef de la religion. Le Mandarin fit alors apporter une idole et lui commanda de l'adorer. « *Adorer cette idole !* reprit-il avec » énergie... *Lui couper la tête, volontiers....* » *mais l'adorer, jamais !* » Le Mandarin irrité s'adresse alors aux Chrétiens qui se trouvaient dans la salle, leur ordonne de se saisir de M. Perboyre, et de lui arracher les cheveux et la barbe en signe de mépris et d'ignominie. Les Chrétiens hésitent, ils sont aussitôt menacés de la flagellation ; mais le bon Père se

hâta de soustraire ses enfans aux tourmens qui les attendaient; il les exhorta à obéir au Mandarin : « *Arrachez-moi les cheveux*, leur » dit-il, *je supporterai cela avec plaisir.* » Et en parlant ainsi, sa figure était riante et toute radieuse; tant il redoutait que les autres eussent quelque chose à souffrir à cause de lui ! Ces malheureux Chrétiens se mirent aussitôt en besogne, et lui arrachèrent en effet la barbe et les cheveux.

Les Mandarins inférieurs, touchés de cette patience et de cette résignation surhumaine, prirent enfin des sentimens de commisération; ils admirèrent l'héroïsme de M. Perboyre, et bientôt ils le plaignirent. Mais il n'en fut pas ainsi du vice-roi, qui est un personnage radicalement féroce et barbare. Tout ce qu'il vit ne fit qu'augmenter son irritation; sa fureur ne paraissait pas vouloir encore se lasser. Il continua donc de renvoyer longtemps encore M. Perboyre de tribunal en tribunal, et de lui faire subir de nouveaux jugemens ou, pour mieux dire, de nouvelles tortures. Si on n'avait voulu, en effet, que rechercher des preuves pour procéder à un jugement régulier, si on n'avait voulu qu'ins-

truire une procédure, on avait déjà tout ce qu'il fallait; l'affaire était fort claire. M. Perboyre était Européen; il était Missionnaire; il était un des chefs de la religion chrétienne, et depuis plusieurs années il la propageait avec zèle et ardeur dans la province du *Hou-Pé*. Le vice-roi savait tout cela; sur tous ces points assez de Chrétiens avaient déjà dit la vérité, toute la vérité. Mais ce n'était pas la vérité que cherchaient les juges; ils voulaient arracher à la douleur un acte d'apostasie. Ils déchiraient donc leur victime; et quand ils étaient lassés et fatigués de leur propre cruauté, car à la longue on se lasse de tout, ils prenaient M. Perboyre et se le donnaient en spectacle; ils faisaient comme ces animaux qui mêlent parfois la gentillesse à la férocité, et qui se jouent de leur proie, après l'avoir déchirée et mise en lambeaux. Un jour, après que le Préfet des crimes eut en vain essayé de faire fouler aux pieds la croix à notre Confrère, et après qu'il lui eut fait administrer, en punition de ce refus, cent dix coups de bambou, il lui ordonna de se revêtir de ses ornemens sacrés. Il s'en trouvait là de tout prêts, ceux sans doute qui provenaient

du pillage de notre maison de *Kouan-in-Tan*. A cet ordre si étrange du Préfet des crimes, M. Perboyre garda le silence, et parut un instant réfléchir profondément. Peu après il regarde le Mandarin avec calme, et lui dit qu'il va obéir à ses ordres. C'est qu'il venait de penser, sans doute, au spectacle dérisoire qui eut lieu autrefois au Prétoire de Jérusalem ; il s'était ressouvenu de la couronne d'épines, du roseau et de la robe de pourpre de notre divin Sauveur. A peine fut-il revêtu des ornemens sacerdotaux que, dans le tribunal, il se fit spontanément une grande clameur : les juges, les satellites, tout le monde s'écria à la fois : *Voilà le dieu Fô; voilà le Fô vivant !!!*

Après avoir torturé M. Perboyre pendant quatre mois entiers et par toutes sortes de supplices, le vice-roi, ennuyé de voir qu'il dépensait inutilement tout ce que son imagination lui suggérait d'atrocité et de barbarie, lui fit imprimer sur la figure avec un fer rouge les quatre caractères suivans : *Sie kiao ho tchoun*, c'est-à-dire propagateur d'une religion mauvaise. Après cela il le fit charger de chaînes, et le fit jeter dans une sale et fé-

tide prison remplie de scélérats. C'est là qu'il a dû attendre que la Cour de Pékin examinât et jugeât son affaire. Quelques Chrétiens, touchés de compassion et désireux de lui procurer quelque soulagement, ont acheté des geôliers la permission de le visiter. A peine si notre cher prisonnier pouvait articuler quelques paroles. Les Chrétiens qui ont pu le voir ont déclaré qu'il souffrait des douleurs indicibles. Les divers supplices qu'il avait endurés avaient réduit tout son corps dans un état horrible à voir. Ses membres étaient déchirés et sanglans. On voyait même en divers endroits des lambeaux de chair encore pendans, et les os étaient mis à nu. Oh ! comme ce corps si hideux et si triste alors sera un jour beau et rayonnant dans le ciel !

Comme je vous l'ai dit plus haut, les Chrétiens ont eu beaucoup à souffrir dans cette persécution, mais je ne puis sur tout cela vous donner des détails ; il ne nous en est pas parvenu. Tous les Chrétiens en général se trouvèrent aussi en ce temps-la dans de tristes et mauvaises positions, et d'autant plus tristes et mauvaises, que leurs consciences furent assiégées, non pas à force ouverte, mais par

ruse et par feinte. Pendant que le Mandarin les pressait d'apostasier, des satellites s'approchaient d'eux cauteleusement et leur disaient sous les dehors de la sympathie : « *Déclare que* » *tu renonces à ta religion, dis-le seulement de* » *bouche, et cela suffira; ton cœur restera fidèle,* » *et puis tu pourras encore suivre avec paix et* » *sécurité la doctrine du Maître du Ciel.* » Ce système de corruption fut poussé fort loin, il faut l'avouer; on alla jusqu'à distribuer à domicile des billets d'apostasie. Il suffisait de recevoir sans rien dire ces billets sataniques, pour se mettre à l'abri de toute persécution. Il y en eut qui rejetèrent énergiquement tous ces moyens de séductions et furent envoyés en exil; mais beaucoup, soit faiblesse, soit illusion, tombèrent dans le piége; beaucoup furent apostats, du moins à l'extérieur. Et pourtant ils avaient sous les yeux, ces pusillanimes Chrétiens, un magnifique modèle de fidélité. M. Perboyre leur avait déjà merveilleusement enseigné comment un Chrétien doit se conduire dans le temps de la persécution, et bientôt il allait encore leur donner une éclatante leçon d'héroïsme chrétien.

M. Perboyre, je l'ai déjà dit, avait été chargé de chaînes et jeté dans une dégoûtante et horrible prison. Il vivait là, ou plutôt c'est là qu'il mourait tous les jours, accablé de misère, et confondu avec des scélérats de toute espèce. Ces hommes, pourtant, malgré leur dégradation, finirent par être pénétrés d'une grande vénération envers le serviteur du *Maître du Ciel;* ils le regardèrent comme un personnage extraordinaire et digne de respect. Il se trouvait aussi dans cette prison un brave Chrétien qui avait généreusement confessé la foi au milieu des tortures. Il était mourant, et M. Perboyre put encore exercer à son égard les fonctions de son ministère. Il trouva moyen d'entendre sa confession, et peu après cet heureux-Chrétien, dont je ne puis vous dire le nom, rendit le dernier soupir, et s'en alla demander à Dieu la récompense de sa fidélité. M. Perboyre put aussi jouir lui-même au milieu des fers des secours de la Religion. Un Prêtre chinois, de nos Confrères, s'arrangea si bien avec les geôliers, qu'il put se rendre plusieurs fois auprès de M. Perboyre; et c'est par ce moyen que nous avons eu le bonheur de recevoir les lignes

précieuses qui sans doute se trouvent actuellement à Paris. Plusieurs Chrétiens achetèrent aussi de la police chinoise, qui est essentiellement vénale, la faveur de visiter le saint prisonnier. Ils purent lui offrir de temps en temps une nourriture moins grossière que la ration fixée par la loi; mais les satellites voulaient tout voir, tout examiner, faire l'épreuve de tout. Ils craignaient qu'on ne voulût empoisonner leur victime. Oh! s'ils avaient su un mot seulement du christianisme, ils n'auraient pas eu de pareilles appréhensions! Quoique M. Perboyre fût exténué, brisé, tous les jours mourant, les Mandarins avaient néanmoins de lui une peur étonnante. Ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à un grand magicien; c'était chez eux une idée fixe, et ils s'attendaient d'un moment à l'autre à ce que leur prisonnier leur jouât un grand tour de magie. Aussi, pour neutraliser sa science et prévenir tout événement, ils eurent recours aux docteurs en médecine, qui firent avaler à notre pauvre Confrère de grandes rasades de sang de chien, tout chaud et tout fumant. D'après la Faculté de Médecine de *Ou-Tchan-Fou*, le sang de chien est un

spécifique pour suspendre et arrêter les opérations magiques.

Enfin arriva le moment où la position de M. Perboyre allait devenir meilleure. Il allait échanger les douleurs d'ici-bas pour les délices du Paradis, et son faible reste de vie pour l'immortalité. Dieu avait été content de ses combats, et il voulut lui accorder les honneurs du triomphe : ce fut le 11 septembre qu'il lui offrit la palme du martyre. La Synagogue de Pékin avait déclaré que le saint Prêtre était digne de mort : *Reus est mortis* (1), et le décret impérial qui condamnait notre cher Confrère à être étranglé, arriva le 11 septembre 1840 à *Ou-Tchan-Fou*. La sentence ne fut pas rendue publique ; on l'exécuta à la hâte et comme à la dérobée. Voilà pourquoi les Chrétiens ne se rendirent pas sur la place des exécutions. D'ailleurs il était cru généralement que M. Perboyre ne serait pas condamné à mort, parce que d'ordinaire on se contente d'envoyer en exil les prévenus dont le visage a été marqué au fer rouge. Il y eut pourtant un Chrétien qui se trouvait

(1) Matth. XXVI. 66.

par hasard sur le passage de M. Perboyre quand on le conduisait au supplice, et il put être témoin de son martyre. C'est de lui que nous tenons les détails suivans :

Quand M. Perboyre marchait à la mort, il était nu-pieds, et avait pour tout vêtement un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés. Ses mains étaient attachées derrière le dos, et dans les mains était fixée une longue perche qui s'élevait au-dessus de sa tête. A l'extrémité de cette espèce de pieu flottait une espèce de drapeau où se trouvait imprimée en gros caractères la sentence de notre glorieux Martyr : *Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam* (1); et afin qu'il eût encore un autre trait de ressemblance avec Jésus montant au Calvaire, afin qu'il fût vrai, jusqu'au bout, que le serviteur n'est pas au-dessus du maître, cinq malfaiteurs condamnés à mort à cause de leurs forfaits lui furent adjoints : *et cum iniquis reputatus est* (2).

Il est d'usage en Chine de mener les crimi-

(1) Matth. XXVII. 37.

(2) Marc. XV. 28.

nels de la prison au lieu du supplice avec précipitation et au pas de course. Chacun des condamnés est escorté par deux satellites qui emportent plutôt qu'ils ne conduisent leur victime. Cette manière accélérée, jointe à la musique sauvage du *tam-tam*, donne, dit-on, à une scène d'exécution un caractère qui épouvante et fait frissonner les Chinois. Ce fut après une assez longue marche, exécutée de la façon que je viens de dire, que M. Perboyre arriva sur la place où attendait déjà une grande foule. De nombreux satellites armés de lances et de piques en forme de trident se rangèrent en cercle autour d'un poteau fixé en terre. C'est là que furent d'abord attachés et décapités successivement les cinq malfaiteurs; notre Confrère fut réservé pour la fin. Quand son heure fut arrivée, il se mit à genoux et pria quelques instans. Le Chrétien qui se trouvait là était consterné de douleur, et il avait été obligé de mettre ses mains devant son visage pour cacher ses larmes; aussi n'a-t-il pu dire tout ce qui s'était passé en ce moment solennel. Il entendit seulement la populace qui disait tout haut : Voilà l'Européen qui se met à genoux, il est en prières.

M. Perboyre fut enfin saisi par le bourreau, qui lui lia les pieds derrière le dos, et puis l'attacha au poteau un peu au-dessus du sol et dans la posture d'un homme à genoux. Il est à remarquer qu'il eut beaucoup plus à souffrir que ceux qui l'avaient précédé au gibet. Ceux-ci avaient été décapités promptement et d'un seul coup ; mais pour lui le genre de mort devait être différent, parce qu'on voulait rendre sa mort plus douloureuse et plus infâme aux yeux du peuple. Il devait être étranglé, et on eût dit que le bourreau voulait tout à loisir savourer sa victime. Après une première et vigoureuse torsion, il lâcha la corde, comme pour donner au Martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort. Peu après il tordit encore, et puis s'arrêta de nouveau. Ce ne fut enfin qu'au troisième coup qu'il voulut en finir ; il donna une pression décisive : mais, comme le corps paraissait encore conserver quelque souffle de vie, un satellite s'approcha et acheva le martyre de notre glorieux Confrère en lui lançant un rude coup de pied dans le bas-ventre. Ce fut vers midi que la belle ame de M. Perboyre passa de la terre au ciel.

Quand le Chrétien qui se trouvait là eut vu que tout était consommé, il courut annoncer aux Fidèles de *Ou-Tchan-Fou* le grand événement dont tout à l'heure il avait été témoin. Incontinent les Chrétiens se rendirent en masse sur la place des exécutions. A leur arrivée ils furent tous frappés d'étonnement en voyant combien le corps de M. Perboyre différait des cadavres des criminels qui meurent par la strangulation. Ceux-ci sont horribles à voir : leurs joues sont d'une lividité repoussante; leurs yeux noyés et vitreux s'avancent grands, ouverts, hors de leur orbite, et de leurs bouches tordues par les convulsions jaillissent leurs langues hideuses de sang et d'écume. La figure de M. Perboyre était, au contraire, calme et sereine; ses yeux et sa bouche étaient tranquillement fermés..., on eût dit un saint homme endormi.

Après quelques instans, les corps des cinq criminels furent enterrés par les satellites; mais celui de M. Perboyre demeura, en signe d'ignominie, exposé jusqu'au lendemain aux yeux de la multitude. Les Chrétiens prirent des précautions pour ne pas abandonner à la profanation des païens ces précieuses reliques.

Ils s'adressèrent aux gens chargés de mettre en terre les suppliciés ; l'argent fut un excellent entremetteur dans cette affaire. On combina pour que personne ne fût compromis, et les enterreurs consentirent à livrer, pour une certaine somme, un cadavre qui, à leurs yeux, n'était d'aucun prix, mais qui, pour des Chrétiens, n'était rien moins qu'un trésor. Le lendemain, en se rendant au lieu de la sépulture, ils passèrent par un endroit assez isolé et s'arrêtèrent sous quelque prétexte devant une maison qui leur avait été indiquée. Là, des Chrétiens attendaient leurs reliques; ils avaient préparé un cercueil plein de terre qu'ils livrèrent au porteur en échange de celui qui contenait les restes de M. Perboyre. Non loin de l'endroit où se fit le troc était une Chapelle où fut placé le corps de notre Confrère. Les Chrétiens lavèrent avec respect et amour ces membres qui avaient tant souffert pour Jésus-Christ, et les revêtirent ensuite de riches et magnifiques habits, auxquels on avait travaillé durant la nuit précédente. Ce ne fut pas chose difficile que de trouver une bonne position pour la sépulture. Le corps de M. Perboyre ne pouvait être mieux qu'auprès des

restes précieux d'un enfant de Saint-Vincent qui, lui aussi, a été martyrisé pour la Foi, dans la province du *Hou-Pé*, il y a tout au plus vingt ans. Aux environs de *Ou-Tchan-Fou*, et sur le versant de la *Montagne rouge* (*Houn-Chan*), deux modestes tombes sont placées actuellement côte à côte; quelques Chrétiens dévoués et discrets savent seuls que c'est là que reposent les corps de deux Martyrs, de MM. Clet et Perboyre.

Pendant que les Fidèles du *Hou-Pé* ensevelissaient en secret et comme furtivement les reliques de notre glorieux Confrère, le même jour, 12 septembre 1840, nous étions, nous autres aussi, occupés à Macao d'une cérémonie funèbre. Au dôme de l'Église des Lazaristes portugais, les cloches chantaient des airs de deuil; dans les rues, un nombreux Clergé conduisait vers le cimetière de la ville un cercueil qui n'avait pas de couvercle; et, aux ornemens sacerdotaux dont était revêtu le défunt, on reconnaissait qu'un Prêtre avait cessé de vivre. M. Torrette venait de s'endormir tout doucement après une longue maladie. Il était encore jeune, il est vrai, mais sa vie était usée depuis long-temps; il l'avait dé-

pensée tout entière et sans ménagement au service des Chinois pour lesquels il avait tout quitté. Ses dernières années, si souffrantes et si semblables à un long martyre, lui ont sans doute valu de s'en aller au Ciel en la compagnie de M. Perboyre.

Nous avons appris que l'Empereur venait de condamner à l'exil le vice-roi du *Hou-Pé*, bourreau de M. Perboyre, à cause des vexations et des cruautés qu'il a exercées dans la province qui avait été confiée à son administration. Le peuple a trouvé la peine trop légère; il veut que ce tyran soit mis à mort : il s'est donc insurgé, et maintenant il tient le vice-roi bloqué dans son palais. — L'Empereur a aussi publié un decret où il donne le signalement de Mgr Rameaux, et ordre aux Mandarins de le rechercher. A la garde de Dieu!

DOCUMENS

VENUS DE LA CHINE SUR LA PERSÉCUTION DANS LAQUELLE M. PERBOYRE A ÉTÉ MARTYRISÉ.

Lettre de M. François Tchiou, *Missionnaire chinois, l'un de ceux qui vinrent en France en* 1829. *Il l'a écrite en français telle que nous la reproduisons.*

Macao, le 22 septembre 1840.

Je vous annonce une nouvelle bien triste, savoir la mort de M. Torrette (1), qui, depuis

(1) M. Torrette était originaire du diocèse de Saint-Flour. Il naquit le 28 novembre 1801, et entra dans la Congrégation de Saint-Lazare le 9 décembre 1824. Il passa environ deux ans au Séminaire de Cahors en qualité de Directeur, et en 1828 il partit pour la Chine. Il fut le premier Lazariste français qui partit pour cette Mission lointaine depuis le rétablissement de la Congrégation de Saint-Lazare. Il arriva à Macao juste à temps

son arrivée à Macao et pendant onze ans, a travaillé à notre Séminaire, et a eu grand soin de tous nos jeunes gens chinois et de toutes nos Missions de Chine qu'il a restaurées. A son arrivée, nous n'avions plus un seul Missionnaire français en Chine, et le seul qui se trouvait à Macao, M. Lamiot, mourut une année après. Nous espérions qu'il vivrait longtemps encore pour jouir un peu du succès de ses travaux, et pour mettre la dernière main

pour fermer les yeux à M. Lamiot, le seul Missionnaire Lazariste qui eût survécu aux désastres et à la destruction de la Mission française de Pékin. Il ne se trouvait plus alors un seul Lazariste français dans tout l'empire de la Chine. M. Torrette prit aussitôt connaissance des affaires de cette Mission importante, et entreprit de lui rendre sa première splendeur. Dès 1831, il lui arriva deux Missionnaires venus de France; d'autres les suivirent successivement; et, dans peu de temps, il se trouva en mesure de réorganiser les diverses Missions de la Congrégation de Saint-Lazare en Chine, et bientôt elles offrirent une moisson plus riche et plus abondante qu'on ne l'avait jamais vue. Il put même en accepter de nouvelles, notamment celle de la Tartarie Mongole. Pour multiplier les ouvriers évangéliques, il fonda à Macao un Noviciat de Lazaristes chinois, d'où sont sortis de nombreux et zélés Missionnaires qui ne le cèdent pas en ferveur ni en dévouement à ceux qui sont venus d'Europe, et où il a su établir une régularité qui fait qu'il ne diffère en rien des Noviciats les plus édifians de la Congrégation. Il donna aux diverses Missions de l'intérieur de la Chine une organisation qui y maintient un

au rétablissement de nos Missions. Mais le bon Dieu, content des effets de son zèle, n'a pas voulu qu'il souffrît plus long-temps ici-bas; il l'a appelé dans son royaume. Sa maladie a duré près d'un an, et lui a fait endurer bien des souffrances. Il voyait approcher la mort; mais il ne la craignait pas. Il m'a répété bien des fois cette parole de l'Apôtre : *Mori mihi lucrum;* « La mort est pour moi un gain. » En effet, pour lui la

ordre parfait, et qui assure leurs succès. Ce fut aussi par ses soins que les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare en Chine furent divisées en plusieurs Vicariats apostoliques, desservis uniquement par les Missionnaires de la même Compagnie, et administrés par des Évêques choisis parmi eux. Au moment de sa mort, après dix ans seulement d'administration, il laissait seize Missionnaires français et dix-huit Missionnaires chinois répandus dans les diverses Missions de la Congrégation de Saint-Lazare en Chine, tous travaillant avec zèle et recueillant des fruits abondans de salut. Il a emporté les vifs regrets, non-seulement de tous les Missionnaires qu'il dirigeait avec une admirable sagesse et dont il était tendrement aimé, mais aussi de tous ceux qui ont eu des relations avec lui. Par l'aménité de son caractère, par son empressement à rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, il avait acquis l'estime et l'affection de tous les Procureurs des Missions résidant à Macao et de tous les Représentans des puissances européennes. En terminant une vie si pleine avant d'avoir atteint sa trente-neuvième année, on doit dire qu'en peu d'années il a parcouru une carrière immense.

mort a été précieuse ; mais pour nous elle a été douloureuse. Que la volonté de Dieu soit faite ! La nôtre doit toujours être soumise à la sienne.

Dans la province du *Hou-Pé*, il a éclaté une grande persécution. M. Perboyre a été arrêté, et avec lui beaucoup de Chrétiens. M. Perboyre a enduré des supplices bien cruels. La lettre de M. Clauzetto, Missionnaire de la Propagande, en a donné beaucoup de détails. Le vice-roi de cette province est très-cruel ; il ne lui suffit pas de juger les Chrétiens selon les lois et de les envoyer en exil : il ne condamne pas non plus à mort les Missionnaires européens ou chinois, il veut les forcer tous à renoncer la foi. Les courriers qui nous sont arrivés de cette province nous ont rapporté que le vice-roi fait mettre M. Perboyre à la torture tous les deux ou trois jours pour l'obliger à faire connaître les lieux où se trouvent les autres Missionnaires, surtout Mgr Rameaux. C'est un martyre bien douloureux et bien long, mais aussi bien glorieux. C'est le bon Dieu qui le soutient et le fortifie, afin qu'il soit un exemple pour nous et qu'il mérite la conversion des païens. C'est pour-

quoi nous devons en rendre des actions de grâces à Dieu, et bénir son saint nom de tout notre cœur.

Dans cette province, jusqu'à présent, personne n'a été condamné à la peine de mort. Mais beaucoup de Chrétiens sont dans les fers, et plusieurs sont morts en prison par suite des tourmens qu'ils ont endurés. J'ai reçu copie d'une lettre écrite par une vierge nommée *Paula Yn*, dont le frère est mort en prison. Elle y raconte les circonstances principales du martyre de son frère et de quelques autres Confesseurs. Cette lettre a été adressée à Mgr Rameaux, Vicaire apostolique du *Kiang-Si*. Elle est ainsi conçue :

« La persécution a pris naissance dans la » ville nommée *Nan-Tchang ;* elle s'est éten- » due bientôt jusqu'à *Kou-Tchen*, et enfin » elle est parvenue jusqu'à *Minzan*, celle où » nous demeurons. Le 20 de la huitième lune, » mon frère Stanislas fut arrêté. Les païens eux- » mêmes pleuraient en voyant un si homme » de bien dans une telle tribulation. Quand » il fut arrivé à la prison, les satellites le tour- » mentèrent de toutes les manières, lui mirent » les fers au cou, aux mains et aux pieds, et le

» placèrent près d'un baquet rempli de fumier
» et d'ordures.

» Le Mandarin a fait comparaître bien des
» fois mon frère à son tribunal. Il l'a fait
» placer à genoux sur des chaînes de fer. Il
» voulait qu'il foulât aux pieds la croix en
» signe d'apostasie. Mais mon frère est resté
» ferme et inébranlable. Il a passé ainsi tour-
» menté un mois et demi. Le 3 de la dixième
» lune, il fut conduit à la plus grande ville
» *Sian-Yan-Fou.* Le Mandarin le traita de
» la même manière; et s'étant permis de lui
» demander s'il était vrai que les femmes chré-
» tiennes se livraient à la corruption, mon
» frère, sans avoir l'air intimidé de la gravité
» du Mandarin, lui répondit avec fermeté :
» *Non-seulement la religion chrétienne ne*
» *prescrit pas des vices impurs, mais encore*
» *elle ne permet pas même d'en prononcer les*
» *noms; celui qui se permet un semblable lan-*
» *gage doit être mis au rang des animaux.*
» Cette réponse confondit le Mandarin et le
» fit rougir. Il ne sut alors que venger sa
» confusion par trente soufflets qu'il fit admi-
» nistrer à mon frère. Il le fit conduire ensuite
» à une autre ville *Kian-Thien-Fou;* de là

» il fut conduit à une autre; il passa ainsi par
» six grandes villes et par une multitude d'au-
» tres moins considérables, couchant chaque
» nuit en prison. Enfin il fut amené à la ville
» que nous habitons. Le 28 de la dixième
» lune, il fut emmené de nouveau à la ville
» métropole. Dans tous ces voyages, il fit
» deux cents lieues et plus, souffrant la faim,
» la soif, la pluie, le froid, et constamment
» accablé d'injures et de mauvais traitemens
» de la part des satellites et des gardes des
» prisons; de sorte qu'en arrivant il était demi-
» mort. Ce dernier voyage occasionna bien des
» souffrances à mon frère. On conduisait avec
» lui un autre Chrétien, aussi Confesseur de
» de la foi, mais qui était aveugle. Tous deux
» étaient liés à la même chaîne; mon frère
» marchait devant, et l'aveugle le suivait. Mais
» celui-ci, ne pouvant apercevoir le chemin où
» il marchait, tombait souvent; et, la chaîne
» tenant au cou de mon frère, chaque fois
» qu'il faisait une chute, il faisait éprouver à
» mon frère une secousse d'autant plus dou-
» loureuse qu'il en avait les chairs déchirées.
» Souvent ils tombaient tous deux ensemble.
» Les satellites avaient la cruauté de repro-

» cher à ce pauvre aveugle son défaut de pré-
» caution. Mais mon frère ne fit pas entendre
» une seule parole de plainte; il souffrait tout
» avec patience et douceur; il consolait lui-
» même cet aveugle et l'exhortait à la rési-
» gnation. *Nous sommes pécheurs*, lui disait-
» il, *acceptons cette pénitence salutaire.*

» Quand mon frère fut arrivé à la ville mé-
» tropole, il comparut bien des fois au tribu-
» nal du Mandarin, et il y fut maltraité
» comme il l'avait été dans les autres tribu-
» naux, toujours dans le but de lui faire re-
» nier la Foi. Mais il conserva toujours la
» même fermeté et la même constance. Il était
» cependant dans un bien triste état après
» tant de souffrances de tous genres; il était
» d'une faiblesse telle, qu'il ne pouvait se
» rendre au tribunal qu'en se traînant de ses
» mains et de ses pieds. Enfin, épuisé de dou-
» leurs et de faim, il succomba et mourut en
» prison; mais, jusqu'à son dernier soupir, il
» ne cessait d'exhorter les autres Confesseurs
» à demeurer fermes dans la Foi. Le 27 de la
» onzième lune, son corps fut transporté dans
» notre ville pour y être enterré. Dans cette
» circonstance, on eut des preuves bien tou-

» chantes de l'estime dont il jouissait. On vit
» des païens, à la vue de son cercueil, des-
» cendre de cheval, se mettre à genoux, ver-
» ser des larmes, et dire hautement qu'il est
» rare dans ce monde de voir de tels hommes
» de bien.

» Voilà les circonstances principales de la
» persécution et des souffrances que mon
» frère a éprouvées. Nous avons été dans de
» vives alarmes tout le temps qu'ont duré ses
» combats pour la Foi ; nous tremblions qu'il
» ne pût résister à de tels supplices, et qu'il fît
» injure à notre sainte religion. Nous passions
» les jours et les nuits à répandre nos prières
» et nos larmes devant le Seigneur pour lui
» obtenir la persévérance jusqu'à la fin dans
» la confession de Jésus-Christ. Nous le bé-
» nissons maintenant de la patience et de la
» tranquillité dont il l'a favorisé au milieu
» des tourmens, et d'avoir glorieusement con-
» sommé son sacrifice. Nous sommes, mon
» très-respectable Père, remplis de consola-
» tion, mais non moins pénétrés de recon-
» naissance envers vous, car c'est à vous
» que nous sommes redevables de ce bel
» exemple d'édification : ce sont vos prières et

» vos instructions saintes qui ont procuré à
» mon frère le bonheur d'être un glorieux
» Confesseur de Jésus-Christ. Maintenant la
» persécution est ralentie; cependant nous
» vous conjurons de ne pas nous abandonner,
» mais au contraire, de venir nous consoler et
» nous fortifier. »

Je crois devoir joindre à cette édifiante relation quelques détails sur la constance d'une vierge, nommée *Anne Kao*, dans la même persécution. Elle fut arrêtée au moment où elle faisait sa prière, et emmenée par les satellites. Ils lui proposèrent de choisir entre fouler la croix aux pieds ou mourir : elle n'hésita pas un instant, et leur répondit avec fermeté qu'elle préférait la mort. Alors ils la conduisirent au tribunal pour la faire comparaître devant les grands Mandarins. Là on voulut vaincre sa constance en l'humiliant. Le Mandarin président ordonna de détacher le cordon qui tenait ses cheveux et de le porter dans l'intérieur de la maison. Un moment après on rapporta ce cordon; le Mandarin ordonna qu'on mesurât le cou et les oreilles de cette vierge. Tout cela avait pour but de faire une épreuve superstitieuse pour découvrir si elle

était vraiment vierge. Dieu permit que cette épreuve ne tournât qu'à la confusion des persécuteurs, car tous les Mandarins furent forcés d'avouer qu'elle avait conservé sa virginité, et cet aveu de ses ennemis fit la gloire de cette ame innocente et fidèle. Cependant ils ne s'en tinrent pas là; plus cette vierge paraissait respectable, plus ils tenaient à vaincre sa constance. Ils lui ordonnèrent de se mettre à genoux sur une chaîne de fer; deux satellites tirèrent leurs épées et les placèrent sur son cou pour l'effrayer, et, dans cet état, on lui commanda de fouler la croix aux pieds. Elle résista à cette nouvelle épreuve avec la même constance. Alors les Mandarins, qui savaient qu'elle était exténuée de faim, lui firent présenter de la nourriture, et lui dirent de manger en signe d'apostasie; elle prit aussitôt la parole et leur répondit : *Si vous regardez comme un signe d'apostasie de manger, je vous déclare que je mourrai de faim plutôt que de prendre la moindre nourriture; mais si vous n'y voyez qu'une action ordinaire et indifférente, je mangerai.* Le Mandarin confus, lui dit avec colère : *Vous êtes une entêtée; la peste soit sur vous! Mangez comme vous*

voudrez. La femme et les filles de ce Mandarin, touchées de compassion et d'intérêt pour cette vierge, vinrent unir leurs instances à celles des juges, et l'exhortèrent vivement à renoncer la Foi; mais elle résista à ces marques d'intérêt et de compassion, comme elle avait résisté aux menaces. Enfin, elle fut conduite aussi dans la ville métropole, où elle soutint les mêmes combats à diverses reprises, et toujours avec une constance inébranlable. Elle est encore en prison.

Vous voyez quelle grande consolation de tels Confesseurs donnent aux Missionnaires, et combien elle les dédommage de leurs travaux et de leurs fatigues. Vous en éprouverez une bien douce vous-même en lisant ces détails, vous qui portez une affection toute paternelle à nos Chrétiens chinois, et qui faites tant de sacrifices pour leur salut.

Lettre de Mgr Rameaux, *Évêque de Myre, Vicaire apostolique du* Kiang-Si *et du* Tché-Kiang, *à M.* Torrette.

Kiang-Si, 6 décembre 1839.

Monsieur et cher Confrère,

Je dois vous prévenir, par la première occasion, de la persécution qui fait ses ravages dans presque toute la province du *Hou-Kouang*, et d'une persécution si terrible qu'elle nous donnera un Martyr.

Vous connaissez le plus saint d'entre nous : il était juste qu'il fût le premier à recevoir sa récompense. Cette persécution, dont on ne connaît pas encore clairement la cause, a pris sa source dans la ville de *Tsao-Yan*. Peu de jours après, c'est-à-dire le 8 de la huitième lune chinoise, ou le 15 septembre, notre résidence de *Kou-Tchin* s'est tout à coup trouvée

environnée de plusieurs Mandarins, suivis d'une centaine de soldats ou satellites, au moment où l'on jouissait de la plus grande tranquillité et où l'on se croyait le plus en sûreté. Trois Missionnaires qui venaient de finir la sainte Messe n'ont eu que le temps de s'évader, sans pouvoir sauver d'autres objets que les habits dont ils étaient vêtus. Le lendemain, le pauvre M. Perboyre, qui ne s'était pas assez éloigné, ou qui n'a pas su fuir, a été pris, lié, enchaîné et conduit aussitôt dans les prisons de *Kou-Tchen*. Au moment de son arrestation, ce cher Confrère a été frappé, dit-on, assez violemment, pour ne pas vouloir découvrir la retraite des autres Missionnaires. Mais on dit qu'il a été assez bien traité dans la prison. On a fait des arrestations de Chrétiens dans presque tous les districts du *Hou-Pé;* je n'en sais pas encore le nombre. On n'a pas eu le temps de rien sauver de la maison. En faisant brûler les vieux livres et autres objets dont ils ne voulaient pas, le feu a pris à la maison qui a été incendiée. Un Mandarin même a failli être la proie des flammes. L'affaire n'est pas encore jugée, il paraît qu'elle reste à la charge du *Ti-Teou*, ou grand Mandarin mi-

litaire, qui en a été le moteur; le vice-roi, dit-on, ne voulant pas s'en mêler.

J'étais alors à faire mission dans le *Ho-Nan*, lorsque la fatale nouvelle m'est arrivée. J'ai cru qu'il était de mon devoir de retourner au *Hou-Pé;* mais à peine étais-je arrivé à *Han-Keou* que j'apprends que l'on était à la recherche des Chrétiens dans tous les districts, qu'à *Ou-Tchang-Fou*, le même jour, on en avait arrêté plusieurs. Tous les hommes avaient pris la fuite, en sorte qu'il m'a été impossible de trouver un asile, ce qui m'a obligé de céder aux instances que m'ont faites les Chrétiens de sortir de la province et de venir demander un refuge à M. Larribe, auprès duquel je me trouve en ce moment avec M. Baldus qui s'est sauvé des montagnes et est venu me rejoindre pour les mêmes raisons. MM. les autres Confrères se cachent comme ils peuvent sur les barques. Je recueillerai tous les détails que je pourrai avoir sur cette persécution.

Quoiqu'on ne sache pas clairement la cause de cette persécution, on soupçonne un Judas, puisqu'elle a éclaté en même temps dans toute la province. De plus, comment les

Mandarins seraient-ils si bien instruits de nos noms, de notre pays, des noms des catéchistes qui nous reçoivent? Ils savent mon petit nom mieux que moi, car je l'avais oublié. Plus tard, je vous en dirai davantage; en attendant, prions pour notre cher prisonnier.

Votre tout dévoué Confrère,

RAMEAUX.

Extrait d'une lettre du même au même.

Fo-Kien, 2 mars 1840.

Monsieur et cher Confrère,

Puisque l'occasion se présente, je dois vous écrire deux mots du *Fo-Kien*, où je suis arrivé depuis huit jours, vous devinez pourquoi. Le vénérable évêque qui m'a sacré, conserve toute sa vigueur, toute sa gaîté, et semble avoir oublié et ne plus se ressentir des misères et des privations qu'il a endurées pendant la persécution qui a désolé son troupeau.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la persécution du *Hou-Pé*, datent du commencement de la dixième lune. Depuis le moment de l'arrestation de notre cher Confrère, c'est-à-dire depuis le 9 de la première lune, nous n'avons pu lui procurer aucun secours. Dans les prisons du *Kou-Tchen* il a été

assez bien traité, ou du moins il n'a enduré aucune torture; mais transféré dans les prisons de *Siang-Yang-Fou*, et traduit devant le Mandarin, il a été mis à la question et a enduré tous les supplices réservés aux plus grands scélérats, mis à genoux sur des chaînes de fer, des débris de pots cassés, frappé de toutes les manières, de sorte que ses chairs tombaient en lambeaux; c'est en cet état qu'il fut conduit à la capitale et traduit devant les premiers Mandarins. Là redoublèrent les tortures et les supplices, sans doute pour arracher des aveux auxquels le Martyr de la Charité s'est constamment refusé. Il est probable que déjà il a reçu la couronne du martyre que le bon Dieu lui préparait, car il semble difficile qu'il ait pu survivre long-temps à tant de supplices; il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide d'une main étrangère, et on peut dire de lui : *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (1).

Je vous enverrai la copie du mandat d'arrêt lancé contre moi, et adressé à tous les Mandarins de la province : ce mandat a été

(1) Is. I. 6.

affiché à Canton. Je vous enverrai aussi tous les détails que je pourrai avoir. Déjà plusieurs Confesseurs sont morts de misère dans les prisons. Notre Confrère, M. Yan, est digne de tout éloge pour sa charité et son zèle à visiter, pendant la nuit, les Chrétiens, les encourager, les consoler, et administrer les malades; il a même pu, à force d'argent, s'introduire auprès de M. Perboyre, entendre sa confession et lui procurer des habits, couvertures et quelques provisions.

Votre tout dévoué Confrère,

RAMEAUX.

Lettre du même au même.

Monsieur et cher Confrère,

Je commence ma lettre par vous annoncer la bonne nouvelle. Notre cher Jean-Gabriel Perboyre, après tant de tourmens et de tortures inouis jusqu'alors en Chine, et endurés directement pour la foi, a enfin reçu la palme du martyre. C'est le 11 septembre, à midi, qu'il a subi le supplice de la corde, comme vous le verrez dans la relation que je vous envoie en latin et en chinois. On a omis une circonstance qui mérite pourtant d'être signalée : c'est que notre cher Martyr a été étranglé à trois reprises, puis un coup de pied dans le bas-ventre a mis fin à son supplice : c'est le vendredi vers midi qu'il a rendu le dernier soupir.

Quoique j'aie fait ce que j'ai pu pour avoir des renseignemens détaillés sur les diverses circonstances de son jugement, sur les interrogations et réponses, je n'ai pas pu avoir

grand'chose; on se rejette les uns sur les autres, on prétend vous avoir tout écrit, et par conséquent vous avez tous les détails pour faire la relation. Dans les différens interrogatoires, il a répondu ce qu'il pouvait répondre; mais lorsqu'il était question de compromettre les Chrétiens et les Missionnaires, les plus cruelles tortures n'ont pu lui arracher une seule réponse. Ce qui est aussi certain, c'est qu'il a enduré les tortures et les tourmens directement pour la foi, comme il le dit lui-même dans la petite lettre qu'il nous a laissée, et que vous devez avoir reçue par le courrier *Ou*.

Je vous envoie quelques instrumens de son supplice, avec quelques-uns de ses habits ensanglantés par suite des tourmens qu'il a endurés dans les différens interrogatoires qu'il a eus à subir. Je ne dirai rien de sa vie en Chine; les vertus du généreux et intrépide Confesseur sont assez connues en France; il me suffira de dire que, bien loin de se démentir en Chine, elles ont pris un nouveau lustre et un nouvel éclat, malgré ses infirmités et la délicatesse de sa santé. Il a travaillé au salut des ames avec tout le zèle et

tout le détachement que l'on peut attendre d'un vrai Missionnaire.

Pour les détails qu'on vous aura donnés sur les diverses tortures qu'il a eues à endurer, on aura peut-être oublié un genre de tourment qui mérite d'être remarqué : c'est celui de lui faire boire du sang de chien, comme un spécifique contre la magie dont il était accusé de faire profession.

Enfin il est parti le premier, ce cher Confrère, et peut-être le suivrons-nous de près; on est encore à ma poursuite, non-seulement dans le *Hou-Pé*, mais encore dans le *Kiang-Si* et les autres provinces; le *Ouen-Chou* (l'édit) est arrivé ici : je vous en envoie la copie. Ne se trouvera-t-il pas encore quelque Chrétien assez officieux pour découvrir mon gîte ? Dieu le sait. Seulement je lui demande la grâce de marcher sur les traces de notre intrépide athlète, et d'imiter sa générosité à confesser la foi.

Nous sommes vraiment menacés d'une persécution qui deviendra peut-être générale. Ce qui me rassure cependant, c'est que dans ce Vicariat nos Chrétiens sont trop dispersés et trop pauvres pour exciter la cupidité des

Mandarins; vous comprenez cependant que les circonstances de la guerre des Anglais doivent donner des craintes. Les païens s'entretiennent beaucoup de la forme des Européens, de leur taille, de leur nez, de leurs yeux, de leurs cheveux, etc. : bientôt notre signalement sera connu de tout le monde; déjà nous ne pouvons visiter les Chrétiens que très-difficilement. Notre Confrère chinois, M. Pé, que j'avais envoyé dans une Chrétienté qui n'avait pas été visitée depuis quatre ans, n'a pu y rester que trois jours. Quelques jours auparavant, lui faisant faire la retraite avec notre confrère M. Gay, nous avons été obligés au troisième jour de déloger et de tirer chacun de notre côté. Si l'affaire devient un peu sérieuse, que deviendrons-nous? Où trouverons-nous un lieu de refuge? Je n'en sais vraiment rien.

Savez-vous que mon nom a été porté devant le *fils du Ciel, Tao Kouang,* avec mon signalement, savoir : Homme d'une taille assez haute, à longue barbe blanche, très-maigre, figure blanche et pâle, nez élevé et pointu, etc. etc. Si nous avions les gendarmes de France, il n'y aurait pas moyen d'échapper.

Vous savez que le fameux *Tcheo,* cruel tyran du *Hou-Pé*, vient de recevoir sa juste récompense; outre qu'il est cerné par les rebelles, il est condamné à l'exil par l'empereur.

Votre tout dévoué et affectionné,

RAMEAUX,
Evêque de Myre; Vic. apost. du Kiang-Si et Tché-Kiang.

Lettre de M. Philippe Grosso, *Missionnaire apostolique en Chine, à M.* Torrette, *Supérieur de la Mission de Macao, sur la captivité de M.* Perboyre.

Mon Révérend Père,

Quoique j'aie la certitude que déjà il vous est arrivé des détails très-exacts et très-circonstanciés sur la persécution violente qui vient d'éclater dans cette province, où, grâces à Dieu, je suis parvenu, et sur les désastres qu'elle y a causés, néanmoins la vénération dont je suis pénétré pour vous et pour tous les respectables enfans de Saint-Vincent me porte à vous transmettre tout ce qui est à ma connaissance des interrogatoires qu'a subis votre vénérable Martyr vivant le Père Perboyre, et des tourmens qu'il endure.

Je ne vous parlerai pas de l'origine de la persécution qui a la malice du démon pour auteur et la rage que lui inspirait tout le bien que faisait dans cette Mission ce zélé et fervent

Missionnaire. Je ne vous parlerai pas davantage du cruel instrument dont il s'est servi, de l'impie Mandarin qui s'est déchaîné contre notre sainte Religion, non pas comme il arrive d'ordinaire pour arracher de l'or et de l'argent de ses victimes, mais uniquement transporté de fureur pour éteindre et anéantir le nom chrétien dans tout le pays confié à son administration. Je ne dirai rien non plus des moyens inhumains et inconnus jusqu'à présent qu'il a employés pour attaquer la foi du saint Confesseur; je me bornerai à vous raconter dans toute leur simplicité les questions qui lui ont été adressées, et la manière admirable dont il y a répondu. Vous verrez comme moi dans sa conduite un double triomphe: celui de sa fidélité envers Dieu, qui a toujours été inébranlable, et celui de sa fidélité envers ses frères et ses amis, pour lesquels il n'a pas hésité à faire le sacrifice de sa vie.

Et en effet, plusieurs fois le Mandarin le somma de déclarer les noms et la demeure de ses Confrères et de ses Catéchistes, et à chaque fois il garda un profond silence. On le souffleta cruellement et on l'outragea indignement pour le forcer à répondre, sans pouvoir

lui arracher une parole. On le mit à la torture, on le flagella jusqu'à le faire expirer sous les coups : rien ne put lui faire ouvrir la bouche. Mais à peine le Mandarin lui eut-il demandé s'il était Chrétien, qu'il répondit généreusement qu'*il s'en faisait une gloire et un bonheur*. Alors le Mandarin fait apporter un crucifix et lui dit : *Si tu veux blasphémer et fouler aux pieds le Dieu que tu adores, je te rendrai la liberté*. Le saint Confesseur aussitôt fondant en larmes s'écria : *Eh! comment pourrais-je faire une telle injure à mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur!* et pressant la croix contre son cœur il la baisa amoureusement. Le persécuteur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de lui, l'envoya à un autre Mandarin. Celui-ci, témoignant avoir compassion de l'état dans lequel il était réduit et vouloir le sauver, l'engagea avec douceur de marcher seulement sur des croix qui étaient peintes sur le parquet. Mais ce bon Père lui répondit aussitôt avec force : *Je ne le puis pas*. Alors les satellites s'emparèrent de lui pour le faire marcher de force sur ces croix. Ne pouvant résister à la force il s'écria à haute voix : *Je suis Chrétien; ce n'est pas moi, mais c'est vous qui profanez*

ce signe auguste de notre Rédemption. Interrogé de nouveau par le Mandarin s'il était Européen et le chef de la Religion chrétienne, il ne fit aucune réponse; mais des Chrétiens qui comparaissaient avec lui devant le tribunal, effrayés par la crainte des tourmens, répondirent qu'il l'était en effet. Alors le juge impie ordonna qu'on apportât une idole, et dit au saint Confesseur que s'il voulait l'adorer il le mettrait aussitôt en liberté. Notre généreux athlète lui répondit avec fermeté : *Vous pouvez, si vous le voulez, me couper la tête, mais jamais vous n'obtiendrez de moi que j'adore cette idole.* Le tyran, transporté de fureur, ordonne à ces Chrétiens timides, en signe de mépris et d'ignominie, de lui arracher les cheveux et la barbe, les menaçant, s'ils s'y refusent, de leur faire subir les plus cruels supplices. Le vénérable Confesseur, le visage serein, les exhorte avec douceur à exécuter cet ordre cruel, et pendant cette exécution douloureuse il conserve une patience inaltérable.

Pendant l'espace de quatre mois, ces rudes épreuves se renouvelèrent sans interruption; mais ni les caresses, ni les menaces, ni les

tourmens ne purent détacher le saint Missionnaire de la charité de son Dieu : de sorte que nous pouvons dire avec saint Paul qu'il a prouvé qu'il est un généreux soldat de Jésus-Christ. Le cruel Mandarin lui-même n'a pu s'empêcher d'admirer sa constance, et voyant qu'il lui était désormais impossible de la vaincre, il renvoya la décision de son sort à l'empereur, et il le jeta, pieds et mains liés, dans une horrible prison avec une foule de malfaiteurs qui n'ont pas tardé à être pénétrés de vénération pour lui, et à le proclamer digne de respect et de considération. Dans ce moment il se porte assez bien, et il attend dans les chaînes, avec une patience admirable, qu'on lui annonce la sentence de l'empereur; ou plutôt, je dirai mieux, il attend la gloire que Dieu lui destine en récompense de sa fidélité et de sa charité.

La persécution s'est un peu apaisée, mais la volonté du persécuteur n'est pas changée; c'est-à-dire que Dieu suspend le glaive, mais il ne l'a pas remis encore dans le fourreau. Qu'il daigne enfin rendre la paix à ses serviteurs, afin qu'ils chantent sa gloire de longues années ! Placés entre le vestibule et l'au-

tel, nous conjurons ce Dieu tout miséricordieux de pardonner nos iniquités, et de nous éviter de nouveaux malheurs.

Tout ce que je vous ai rapporté, je l'ai entendu de témoins oculaires et dignes de foi, et je vous ai cité les faits et les circonstances sans y rien changer ni ajouter.

Je dois vous dire aussi qu'en passant par le *Kiang-Si* j'ai été singulièrement édifié et consolé en voyant vos Confrères travailler avec tant de zèle et de succès à instruire et à baptiser des catéchumènes. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est leur vertu et leur ardeur à travailler au salut des ames : les succès qu'ils obtiennent en sont le témoignage le plus irrécusable. Veuillez prier le Seigneur de me faire la grâce d'arriver heureusement à ma destination, et me croire avec une profonde vénération, etc.

Philippe Grosso, de Sainte-Agathe,
Franciscain.

Petite lettre que M. Perboyre *écrivit de sa prison en latin à ses Confrères.*

Les circonstances du lieu et du temps ne me permettent pas de vous écrire de longs détails sur ma position : vous les connaîtrez abondamment par d'autres voies. Lorsque je fus arrivé à *Kout-Chang,* j'y fus traité avec assez d'humanité pendant tout le temps que j'y restai, malgré que j'y eusse subi deux interrogatoires. A *Siang-Yang-Fou* j'ai subi quatre interrogatoires, à l'un desquels je fus obligé de rester pendant toute une demi-journée les genoux nus sur des chaînes de fer et suspendu à la machine *hant-se* (1). A *Out-Chang-Fou* j'ai subi plus de vingt interrogatoires, et dans presque tous j'ai souffert di-

(1) Ce que l'on appelle en chinois *hant-sé* est une machine placée au-dessus de la tête du patient, et à laquelle sont attachés les deux pouces réunis des deux mains et la queue de la tête. Ainsi suspendu, et ayant les genoux nus sur des chaînes de fer, il lui est impossible de faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs cruelles. Et c'est dans cette posture que M. Perboyre a passé une demi-journée tout entière.

verses tortures, parce que je ne voulais pas dire ce que les Mandarins désiraient savoir (1). Si je l'eusse dit, certainement il se serait allumé aussitôt une persécution générale dans tout l'Empire ; cependant ce que j'ai souffert à *Siang-Yang-Fou* était directement pour la cause de la Religion. A *Out-Chang-Fou* j'ai reçu cent dix coups de *pant-se* (2), parce que je n'ai pas voulu fouler aux pieds la croix. Plus tard vous apprendrez d'autres circonstances. De vingt Chrétiens environ qui furent pris et traduits avec moi, les deux tiers ont apostasié publiquement (3).

(1) Ce que les Mandarins désiraient savoir, c'était les noms et la demeure des Missionnaires et des Catéchistes. Les leur déclarer, c'eût été exposer la Religion à la plus violente persécution dans toutes les provinces.

(2) Le *pant-sé*, instrument de supplice, est un long et gros bâton de bambou. On fait coucher le patient à terre sur le ventre, et on lui applique les coups de ce bâton sur les reins.

(3) Cette lettre fut remise en original à M. Yan, Missionnaire Lazariste chinois, qui suivit secrètement M. Perboyre partout où il fut conduit, qui eut le courage même de pénétrer dans sa prison pour le voir et le confesser, qui prit soin de fournir à tous ses besoins, et qui ne quitta le lieu de ses combats que lorsqu'il eut remporté la palme du martyre.

Lettre du Révérend Père François-Xavier MARESCA, *Missionnaire apostolique dans la province du Hou-Pé, à Mgr* RAMEAUX, *Vicaire apostolique du Kiang-Si.*

Han-Kou, 22 septembre 1840.

MONSEIGNEUR,

Je viens de suite au fait qui est l'objet principal de cette lettre. Votre digne et bien vénérable Confrère M. Perboyre, après avoir supporté tant et de si douloureux tourmens, au moment où personne ne s'y attendait, a remporté la palme du martyre le 11 de ce mois de septembre. Il fut conduit au lieu du supplice en compagnie de cinq malfaiteurs, et là il fut étranglé. Oh! quelle précieuse mort! Comme l'Agneau sans tache, ce fut le vendredi qu'il a donné sa vie pour l'expiation des péchés de cette province. Un seul Chrétien as-

sistait à l'exécution, parce que tous les autres ignoraient qu'il dût être mis à mort ce jour-là. J'en reçus la nouvelle peu d'heures après, et je m'empressai aussitôt d'envoyer sur le lieu de l'exécution plusieurs Chrétiens, afin qu'ils pussent voir de leurs propres yeux le Martyr, racheter son saint corps ainsi que ses vêtemens et les instrumens de son supplice. Mais malheureusement les bourreaux avaient déjà tout emporté, laissant le saint Martyr avec le seul vêtement qui couvrait la partie inférieure de son corps. Ensuite le corps fut racheté, vêtu avec beaucoup de soin, déposé dans une bière assez richement ornée, et enterré dans un lieu saint près de deux autres Prêtres. Je vous envoie tout ce que l'on a pu recueillir, le vêtement qu'il portait au moment de son supplice, mais lacéré par la pieuse indiscrétion des Chrétiens, la corde qui a servi à l'étrangler, et une autre corde avec laquelle les exécuteurs ont suspendu son corps au poteau après sa mort. Je vous envoie le tout scrupuleusement par le courrier qui vous remettra cette lettre. Et pour que vous ayez une connaissance exacte de toutes les circonstances de ce glorieux martyre, je vous en envoie une relation en latin

et une autre en chinois, faites toutes deux sur le récit des Chrétiens qui ont tout vu de leurs propres yeux ; et je me félicite en cela de pouvoir faire une chose qui vous sera certainement agréable.

J'ai l'honneur d'être avec une profonde vénération,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François-Xavier Maresca,
Délégué du Hou-Kouang.

Du même au même.

Han-Kou, le 22 septembre 1840.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur a déjà connaissance des diverses circonstances qui ont précédé la consommation du martyre du vénérable M. Jean-Gabriel Perboyre, depuis qu'il fut pris par les satellites à *Kou-Chen*, et conduit à *Siang-Yang-Fou;* de là à *Ou-Cham*, où il comparut devant tous les tribunaux, grands et petits. Vous savez quels interrogatoires il eut à subir et quelles furent ses réponses et les divers tourmens plus cruels les uns que les autres qu'il eut à endurer dans toutes les rencontres. M. Yan, votre Confrère, a dû vous en transmettre tous les détails.

Ce respectable Missionnaire, en quittant cette métropole, recommanda le Confesseur

de Jésus-Christ aux soins d'un Chrétien fervent, cordonnier de profession, nommé *In-Fom*, et le chargea de pourvoir à tous ses besoins. La même recommandation lui fut faite par notre vénérable Vicaire apostolique Monseigneur de Besi, et ensuite par moi-même. J'eus soin de m'informer de temps en temps s'il remplissait nos intentions, et j'ai toujours eu la certitude qu'il rendit tous les services de la charité la plus zélée et la plus attentive à notre généreux athlète jusqu'au vingt-troisième jour de la septième lune. Depuis cette époque (nous n'avons pas su précisément pourquoi), M. Perboyre préféra préparer sa nourriture de ses propres mains. Il en fut ainsi jusqu'au quinzième jour de la huitième lune, où ce bon Chrétien lui remit en mains propres un pain dans lequel se trouvait renfermée la lettre que Votre Grandeur lui avait écrite. Nous ignorons s'il a rompu ce pain, et s'il a lu cette lettre. Le seizième jour de la même lune j'arrivai à *Hon-Kou*. A peine y étais-je parvenu, que deux ou trois heures après deux Chrétiens de Ou-Cham vinrent m'annoncer que le Père *Ton* (M. Perboyre) venait de subir le martyre. Aussitôt j'envoyai sur les lieux mon cour-

rier avec le Chrétien *In-Fom* et d'autres Chrétiens pour s'assurer du fait. Ils s'empressèrent de s'y rendre, et ils trouvèrent le corps du Martyr encore lié à l'instrument de son supplice dans la même posture où il avait rendu le dernier soupir. Le porteur de cette lettre pourra vous raconter de vive voix, mieux que je ne pourrais le faire par écrit, les circonstances de sa mort; car il était du nombre de ceux que j'ai envoyés sur le lieu même de l'exécution. Voici ce que m'ont rapporté plusieurs témoins oculaires de l'état de son corps : sa figure n'avait pas changé ; ses yeux étaient modestement baissés vers la terre; sa bouche était fermée comme lorsqu'il était vivant; son teint était vermeil : en un mot rien n'indiquait les altérations que devait naturellement produire le supplice qu'il avait souffert. Aussi les païens exprimaient-ils leur étonnement de ne point voir en lui ce qu'ils remarquent toujours dans ceux qui périssent par ce genre de mort. Un homme qui meurt par la strangulation présente un aspect horrible : on voit sortir de sa bouche convulsivement ouverte, la langue entière, et une grande abondance de sang; et ses yeux fixes et glacés sont sortis de leur

orbite. Ils ne comprenaient pas pourquoi on ne voyait pas les mêmes traces du supplice dans le corps de M. Perboyre.

On m'a rapporté que notre généreux Confesseur avait été conduit au lieu du supplice en compagnie de plusieurs criminels, qui périrent avant lui, et qui eurent la tête tranchée. Le Mandarin voulut faire subir à notre Martyr un autre genre de mort, qui est beaucoup plus douloureux, parce qu'il dure plus longtemps. Nous n'avons pu savoir précisément combien de temps il avait duré. Un seul Chrétien se trouvait présent à l'exécution : et comme il fondait en larmes, il n'a eu qu'une connaissance imparfaite de tout ce qui s'était passé : seulement il entendit les païens dire que le Martyr se mettait à genoux et qu'il priait. Après sa mort les satellites s'emparèrent de ses vêtemens, et ne laissèrent sur son corps qu'un simple caleçon. Les corps des criminels furent aussitôt renfermés dans des cercueils; mais celui de M. Perboyre demeura exposé jusqu'au lendemain matin. Les Chrétiens profitèrent de ce temps pour se concerter ensemble sur les moyens à prendre pour obtenir par argent des satellites qu'ils passassent par un cer-

tain endroit proche de l'église, comme pour aller l'enterrer, et que là ils consentissent à changer le cercueil qui le contenait contre un autre rempli de terre qu'ils tiendraient tout prêt. Par la grâce de Dieu, leur pieux projet put être exécuté; et les Chrétiens purent racheter le saint corps et lui donner une sépulture honorable. Ils montrèrent dans cette circonstance un zèle admirable et une profonde vénération pour ce précieux dépôt. Ils le placèrent dans un cercueil richement orné, et passèrent toute une nuit à l'habiller de magnifiques vêtemens. Ils l'enterrèrent ensuite.

J'ai l'honneur d'être avec une profonde vénération,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François-Xavier MARESCA,
Délégué du Hou-Kouang.

Traduction d'une lettre écrite en chinois par des Chrétiens du Hou-Pé, *à Mgr* Rameaux, *Vicaire apostolique.*

Le Père André Yan (Lazariste chinois) a dû déjà porter à la connaissance de Votre Grandeur toutes les circonstances de la captivité du Père *Ton* (M. Perboyre), des interrogatoires qu'il a subis dans les grands et petits tribunaux, et des diverses tortures qu'il a souffertes. Il ne nous reste donc à vous apprendre que les circonstances qui ont précédé immédiatement et accompagné sa mort.

Depuis que les Pères André Yan et Paul Tchang avaient recommandé le Père Perboyre aux soins du Chrétien *Fom*, celui-ci mit beaucoup de zèle et d'attention à prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne manquât d'aucune des choses nécessaires à sa subsistance. Il cessa de lui rien fournir le vingt-troisième jour de la septième lune, époque où le Père Perboyre se chargea lui-même de préparer ses alimens. Le quinzième jour de la

huitième lune, le Chrétien *Fom* porta au Père Perboyre quelques pains, dans l'un desquels il avait enfermé une lettre écrite en langue européenne. Nous ignorons si le Père Perboyre a mangé de ce pain, et s'il a trouvé la lettre qu'il contenait. Le seizième jour, le Père *Ma* (M. Maresca) vint à *Han-Keou*, et écrivit au Chrétien Fom pour lui demander d'être reçu chez lui. Peu d'instans après arrivèrent de *Out-Chang*, où se trouvait le Père Perboyre, deux Chrétiens, nommés *Kin* et *Fan*, apportant la nouvelle qu'il venait de subir le martyre. A l'annonce de cette nouvelle, le Chrétien *Fom* s'empressa de traverser le fleuve avec d'autres Chrétiens, pour se rendre au lieu du supplice et s'assurer du fait; et ils en eurent la certitude.

Nous, vos très-humbles serviteurs, avons vu le Père Perboyre étranglé et suspendu au gibet. Ses deux mains étaient liées derrière le dos et attachées à un bois transversal; ses deux pieds étaient relevés aussi par derrière, de sorte qu'il était suspendu comme à genoux, et élevé de terre de cinq à six pouces. Son visage n'avait subi aucune altération, et ne portait aucune trace de la mort ni de ses souf-

frances; ses yeux étaient naturellement baissés, et sa bouche était fermée comme il la tenait ordinairement lorsqu'il était en vie. Son corps demeura exposé pendant un jour et une nuit sur l'instrument de son supplice. Le jour suivant, les satellites le descendirent du gibet, le déposèrent dans un cercueil, et le transportèrent sur une montagne appelée *Hon-Chen*. Là, ils échangèrent le cercueil contre un autre rempli de terre, que les Chrétiens les aidèrent à enterrer.

Telles sont les circonstances du martyre du Révérend Père Perboyre.

Aussitôt que le vertueux Chrétien *Fom* arriva au lieu du supplice, et qu'il vit le corps du Père Perboyre suspendu encore au gibet, il s'empressa de se rendre à la porte *Pin-Hou-Men*, pour se concerter avec les autres Chrétiens sur les moyens à prendre pour obtenir des satellites qu'ils leur remissent les vêtemens du saint Martyr, et qu'ils consentissent à l'échange du cercueil qui renfermait son corps. Les mesures furent si bien prises, que tout réussit selon leurs désirs; et ils purent obtenir même les instrumens du supplice, savoir : les cordes avec lesquelles le Père

Perboyre avait été lié au gibet et étranglé, le bâton qui avait servi à les serrer et à opérer la strangulation ; ils obtinrent également ses vêtemens teints de son sang, ses cheveux, sa barbe et ses ongles (1).

Nous avons remis toutes ces précieuses reliques au Père Tchang, pour qu'il les fasse parvenir à Votre Grandeur.

Tous ces faits sont de la plus exacte vérité. Nous, vos très-humbles serviteurs, nous les avons vus de nos propres yeux.

(1) Ces précieuses reliques de M. Perboyre, à l'exception de ses ongles, et de plus le matelas et la couverture qui lui ont servi pendant sa longue captivité, ainsi que des effets à son usage, sont arrivés à Paris à la fin de juillet 1841, et sont conservés avec vénération dans la maison de la Congrégation de Saint-Lazare.

La réputation de sainteté que M. Perboyre avait laissée en France avant de partir pour la Chine, avait inspiré à tous ceux qui le connaissaient une grande confiance dans ses prières. La nouvelle de ses souffrances et de sa mort glorieuse leur donna la conviction qu'il était au nombre des Bienheureux; et chacun s'empressa de solliciter une portion de ses reliques et de l'invoquer comme un intercesseur auprès de Dieu. En effet, rien ne le met au-dessous des Martyrs de la primitive Église : la longue captivité qu'il a subie, les tortures cruelles qu'il a endurées, la cause et les circonstances de sa mort, tout nous montre en lui un Apôtre qui a bien et généreusement combattu, et qui a scellé de son sang la foi qu'il était allé prêcher à des peuples lointains et infidèles. C'est ainsi que l'ont considéré les pieux Fidèles qui ont recueilli sa dépouille mortelle, et qui lui ont donné une sépulture

si honorable. Il aurait terminé sa vie par une mort naturelle, que ses vertus l'auraient fait invoquer comme un ami de Dieu, puissant auprès du trône de sa grâce; il n'est donc pas étonnant que mourant par les supplices de la persécution, il soit l'objet de la confiance et de la dévotion d'un Martyr de Jésus-Christ. Loin de nous cependant la pensée de présenter M. Perboyre à la vénération des Fidèles avant que l'autorité de l'Église, seule compétente en cette matière, ait prononcé son jugement : il ne nous est pas permis de le prévenir. Nous voulons seulement, pour l'édification de nos lecteurs, constater un fait, celui de la confiance qu'il inspire. Cette confiance n'a pu qu'augmenter encore quand on apprit que notre saint Père le Pape, ne connaissant encore que les circonstances de ses souffrances et de sa constance dans la persécution, recommanda d'introduire sa cause aussitôt que l'on apprendrait sa mort; ce qui a eu lieu en effet, et, dans ce moment, on s'occupe de faire les enquêtes canoniques requises, avant de procéder à sa béatification.

Mais il nous a semblé, qu'après avoir retracé la belle vie et la mort glorieuse de ce ver-

tueux Prêtre, il nous était permis de dire que beaucoup de personnes croient avoir obtenu par son intercession, des grâces et des faveurs du Ciel. Bien des renseignemens nous sont déjà parvenus à cet égard; nous croyons devoir en communiquer quelques-uns, sur l'authenticité desquels on ne peut élever le moindre doute. Si l'incrédulité de notre siècle nous commande une grande réserve dans une matière de cette nature, elle ne peut nous empêcher de publier que *Dieu est toujours admirable dans ses Saints*, et qu'aujourd'hui, comme à sa naissance, la véritable Église de Jésus-Christ possède seule et exerce encore l'inaliénable privilége de produire des miracles pour l'édification de la terre, et de fournir des martyrs pour la gloire de la Jérusalem céleste.

Au reste, nous citerons les faits dans toute leur simplicité, tels qu'ils nous ont été attestés, laissant au lecteur le soin de les juger et de les qualifier. Dans le nombre de ceux qui sont venus à notre connaissance, nous en choisirons trois qui nous ont paru les plus frappans et les plus propres à procurer l'édification des fidèles.

1° *Guérison de mademoiselle Catherine Chazelon, de Mons-de-Ferrand, diocèse de Saint-Flour.*

Cette jeune personne, âgée de 14 ans, souffrait depuis six mois d'un mal à une jambe qui ne lui permettait pas de quitter le lit, et qui résistait à tous les moyens employés pour le guérir. Le mal allait toujours croissant, lorsque la sœur de la jeune personne, arrivée récemment au Noviciat des Sœurs de la Charité à Paris, et apprenant les détails de la mort glorieuse de M. Perboyre, se sentit pressée de recourir à son intercession pour obtenir sa guérison. Elle lui envoya des reliques du saint Prêtre, en l'engageant à commencer une neuvaine pour réclamer sa protection auprès de Dieu. Elle fit aussitôt commencer une neuvaine de messes à laquelle se joignirent ses prières et celles de sa famille, et appliqua sur la jambe malade la relique du Martyr. Le troisième jour de la neuvaine, elle se trouva subitement guérie, se livra aussitôt à ses occupations accoutumées, et ne ressentit plus rien du mal dont elle était atteinte. Cette guérison eut lieu le 26 décem-

bre 1841. Elle a fait grande sensation dans l'endroit, et toute la famille de la jeune personne est demeurée convaincue qu'elle est l'effet d'un miracle.

2° *Guérison de mademoiselle Caroline Perrier.*

Cette jeune personne est depuis quatre ans sous-maîtresse de l'Ouvroir des Sœurs de la Charité, rue Saint-Sauveur, à Paris. Elle est âgée de 23 ans. Il y a deux ans, il lui survint une tumeur au bras gauche. L'examen qui en fut fait par un médecin la fit déclarer scrofuleuse; tous les soins médicaux ne purent la résoudre. Le mal alla toujours croissant et rendit plusieurs incisions nécessaires : elles furent opérées sans amener aucun résultat satisfaisant. Les incisions opérées ouvrirent des plaies qui coulaient abondamment sans soulager la malade : l'usage de son bras devint complètement nul, et le mal s'aggrava au point que trois médecins déclarèrent que les os étaient cariés; plusieurs parcelles s'en étaient détachées et avaient été remarquées dans le pus qui sortait des plaies. Dès lors les médecins ne virent plus d'autre moyen d'em-

pêcher le mal de faire des progrès qu'en faisant l'amputation du bras.

Les Sœurs, effrayées des suites d'une semblable opération pour une jeune personne de son âge et de sa condition, voulurent tenter d'autres moyens encore avant de permettre qu'on en vînt à cette extrémité. Elles l'envoyèrent chez les Sœurs de la Charité à Jouarre, espérant que l'air de la campagne exercerait une influence salutaire, et procurerait du soulagement à la malade. Vain espoir. Elle y resta six mois, reçut tous les soins et du médecin de la maison et des Sœurs, sans voir son état s'améliorer. Elle revint à Paris, ayant son bras dans un état déplorable.

Le mal étant désespéré des hommes, elle excita sa foi, et elle resolut de commencer une neuvaine pour obtenir sa guérison par la médiation de M. Perboyre. Le 8 novembre 1841, elle cessa tout traitement, délivra son bras de tout emplâtre, et y posa une relique du saint Confesseur. A l'instant même la douleur disparut, les plaies cessèrent de couler et se cicatrisèrent; il ne lui resta plus qu'un engourdissement qui diminua insensiblement de jour en jour : elle se servit aussitôt de son

bras pour se livrer au travail ; et, aujourd'hui, il n'existe plus au membre malade que les cicatrices du mal qui le rongeait, comme pour attester la vérité du fait surnaturel qui a procuré sa guérison.

3° *Guérison de la Sœur Marguerite Bouyssié, Fille de la Charité, à l'hospice des Incurables-Femmes, à Paris.*

Nous ne dirons rien nous-même de ce fait extraordinaire ; nous laisserons parler le médecin qui l'a observé. Nous transcrivons en entier son rapport :

« Je, soussigné, docteur en médecine, » professeur agrégé à la Faculté de Médecine » de Paris, etc. etc., certifie avoir soigné la » personne qui fait le sujet de cette observa- » tion, et l'avoir examinée de la manière la » plus scrupuleuse pendant et après la mala- » die. Je puis donc attester la vérité de l'ob- » servation que je vais décrire.

» Marguerite Bouyssié, âgée de vingt-un » ans, d'une santé faible, d'un tempérament » lymphatique, ayant eu plusieurs maladies, » et surtout une assez grave, en postulant

» comme Sœur de la Charité, fut prise le 2 avril
» 1841, d'une pleuropneumonie très-forte.
» Malgré les saignées, soit générales, soit lo-
» cales, et les boissons adoucissantes, le mal
» s'aggrava tellement, qu'on fut obligé de
» l'administrer. Cependant, petit à petit, les
» accidens diminuèrent d'intensité, et elle re-
» vint à une quasi-convalescence ; alors on
» lui conseilla l'air de la campagne, qui ne
» lui fit aucun bien. Jusqu'à cette époque elle
» avait été soignée par le médecin de l'hôpital
» où elle était comme Sœur de la Charité. Ce
» fut donc dans les premiers jours d'août que
» je la vis pour la première fois. Elle me fut
» conduite dans la maison mère des Sœurs de
» la Charité, dont je suis le médecin. A mon
» examen, voici les symptômes que j'observai
» chez elle :

» *État général :* Bouffissure de la figure ;
» extrémités inférieures œdématiées ; pâleur
» blafarde de la face ; faiblesse extrême.

» *État des organes respiratoires :* Douleurs
» entre les deux épaules et dans toute l'étendue
» de la poitrine ; poitrine peu sonore au som-
» met des deux poumons ; son tout-à-fait nul
» à la partie moyenne du poumon gauche,

» tout-à-fait naturel dans le poumon droit ; à
» l'auscultation, respiration très-faible au
» sommet des deux poumons ; au poumon
» gauche, au-dessous de l'angle inférieur de
» l'omoplate, dans l'espace de deux pouces,
» *égophonie* complète, respiration bronchique
» au-dessus, et ne s'entendant nullement en
» bas.

» *État des organes digestifs :* Support des
» alimens presque impossible ; vomissement
» de tout ce qu'elle prenait ; non tolérance
» non plus des médicamens ; diarrhée très-
» fréquente.

» *État de la circulation :* Pouls constam-
» ment fébrile et très-faible ; vaisseaux capil-
» laires presque exsangues.

» Le diagnostic fut facile à établir. Nous
» vîmes que nous avions à faire à une pleuro-
» pneumonie mal jugée par un engorgement
» du poumon, et par un épanchement de pus
» qui occupait près des trois quarts de la cavité
» de la plèvre gauche, et sur un sujet dont la
» poitrine était mauvaise et même menacée
» de tubercules au sommet des poumons, s'il
» n'en existait pas déjà ; ajoutons l'état général
» de la malade : notre pronostic ne put être

» que fâcheux. Cependant nous conseillâmes
» tous les moyens employés par l'art : exutoires
» sur le côté malade, diurétiques calmans,
» action générale sur la peau par les bains.
» Aucun moyen intérieur et extérieur ne fut
» supporté ; par conséquent aucun effet ne fut
» produit. La malade s'affaiblissait de jour en
» jour ; on se décida à lui faire prendre l'air
» de la campagne à quelques lieues de Paris ;
» j'y consentis. Elle partit le 16 août ; mais
» son état s'aggrava encore ; les vomissemens
» redoublèrent ; on la ramena à Paris quatre
» jours après son départ, ne voulant pas, di-
» sait-elle, mourir autre part que dans sa
» maison. Les symptômes continuèrent ainsi
» jusqu'au 22 août, jour où elle désira faire
» une neuvaine pour invoquer l'entremise
» d'un nouveau Confesseur de la foi martyrisé
» en Chine. Jusqu'au 25, les douleurs furent
» en augmentant ; le 25 même, le matin, elles
» furent portées à un très-haut degré : ayant
» voulu se lever, pour qu'on pût faire son lit,
» elle ne put rester que quelques minutes, la
» suffocation était imminente ; elle s'assoupit,
» instantanément la peau se couvrit d'une
» sueur froide, puis brusquement elle sortit

» de cet état, en disant : *Je suis guérie! don-*
» *nez-moi à manger; j'ai bien faim.* Il était
» midi moins un quart; on crut au délire;
» mais voyant son bien-être réel, ses com-
» pagnes lui donnèrent un potage, une cô-
» telette avec un gros morceau de pain; et
» cela ne suffisant pas encore pour satisfaire
» la faim qui la dévorait, elles y ajoutèrent
» trois pommes de terre cuites sous la cendre.
» Tout cela se digéra parfaitement. Elle se
» leva immédiatement après, ayant recouvré
» toutes ses forces, assista à la récréation avec
» ses compagnes, soupa avec elles, dormit
» d'un très-bon sommeil; le lendemain, elle
» travailla toute la journée à étendre du linge,
» et le 27 veilla les malades de l'hôpital. Quel-
» ques jours après, je voulus voir l'état des
» différens organes que j'avais examinés; et
» je reprends l'examen dans l'ordre que j'ai
» suivi pour constater la maladie.

» *État général :* Figure naturelle; plus
» d'enflure aux pieds; forces meilleures qu'a-
» vant la maladie. Elle me dit n'avoir jamais
» éprouvé un aussi grand bien-être.

» *État des organes respiratoires :* Plus de
» douleurs de poitrine; son tout-à-fait nor-

» mal dans toute l'étendue de la poitrine ;
» respiration s'entendant partout, même aux
» endroits où elle n'existait plus ; point d'*égo-*
» *phonie*. Un phénomène qui m'a frappé : la
» respiration s'entend mieux dans l'endroit
» où existait l'épanchement, qu'elle ne s'en-
» tend ordinairement par la guérison à l'aide
» de moyens naturels ; car on sait que ce n'est
» qu'au bout de six mois, quelquefois un an
» ou deux, que la respiration a repris à peu
» près sa force dans la partie malade.

» *État des organes digestifs :* Les vomisse-
» mens ont cessé ; l'appétit est bon ; en un
» mot, les fonctions digestives se font avec
» une régularité très-grande.

» *État du système circulatoire :* Le pouls a
» repris son rhythme naturel ; plus de chaleur
» à la peau : en un mot, la malade se trouve
» dans les conditions pleines et entières de la
» santé la plus parfaite, et cela brusquement,
» sans convalescence, dans moins d'une demi-
» heure.

» Aujourd'hui, 4 octobre 1841, j'ai voulu
» revoir la personne ; je l'ai examinée de nou-
» veau : son état, tel que nous l'avons décrit,
» s'est parfaitement soutenu. Jamais, m'a-

» t-elle dit, elle ne s'est trouvée aussi bien.

» Maintenant, jetons un coup d'œil sur ce » fait, tel qu'il s'est présenté à notre observa- » tion. Une malade se présente avec plus que » des probabilités de tubercules au sommet » des deux poumons, un engorgement du » poumon gauche et épanchement très-consi- » dérable de pus dans la cavité de la plèvre du » même côté; il y a en même temps épuise- » ment général, état fébrile continu, œdème » des extrémités inférieures; il existe toux, » suffocation violente, vomissemens, diarrhée, » les alimens sont à peine tolérés; les médi- » camens variés d'une foule de manières ne » produisent rien, ou bien ne peuvent être » supportés. Tel est l'ensemble des faits qui » se sont déroulés sous nos yeux; et, au milieu » de ce désordre extrême qui ne va qu'en aug- » mentant, et ne doit se terminer que par une » catastrophe fâcheuse, c'est, dis-je, au milieu » de ce désordre, arrivé à son *summum*, qu'à » midi moins un quart, à la suite d'un léger » assoupissement, d'une sueur de quelques » minutes, la malade s'écrie : *Je suis gué-* » *rie! donnez-moi à manger; j'ai bien faim.* » Elle qui ne pouvait pas supporter un bouil-

» lon, elle mange un potage, une côtelette,
» un gros morceau de pain et trois pommes
» de terre, se lève quelques momens après
» avec toutes ses forces, assiste à la récréation
» de ses compagnes, soupe avec elles, dort
» toute la nuit, le lendemain étend du linge
» toute la journée dans les séchoirs de l'hôpi-
» tal, et enfin le surlendemain veille la nuit
» les malades de l'hospice. Je le demande à tout
» médecin probe et consciencieux, est-ce là la
» terminaison naturelle d'une maladie de cette
» nature? Sans doute quelques-uns en guéris-
» sent; mais nous savons aussi ce qu'il nous
» en coûte de soins, et après quelles convales-
» cences interminables, qui bien souvent aussi
» se terminent par la mort. Combien de mé-
» decins n'en font pas tous les jours la triste
» expérience! Nous connaissons toute la lon-
» gueur des convalescences dans cette mala-
» die : et ici, où est la convalescence? Nous
» ne voyons qu'un passage d'une maladie la
» plus grave à une santé la plus parfaite. Un
» fait étonnant, c'est que je n'ai pas observé
» dans cette guérison le fait qui existe tou-
» jours dans la guérison de cette maladie par
» les moyens ordinaires, je veux parler de

» l'absence du son et de l'absence de la respi-
» ration qui durent fort long-temps dans le
» traitement par les moyens naturels.

» De tous ces faits, nous devons tirer la con-
» conclusion suivante :

» Une maladie organique constatée, lorsque
» la guérison s'opère en passant brusquement
» d'un état de gravité très-grand à une santé
» parfaite, cette guérison doit être considérée
» comme l'effet d'une cause non-naturelle,
» et, pour parler plus clairement, comme
» l'effet d'un miracle.

» Paris, ce 5 octobre 1841.

» J. Ratheau, D. M. P. »

La Sœur Bouyssié continue à jouir d'une santé parfaite, et se sent beaucoup plus robuste qu'elle ne l'a été à aucune époque de sa vie avant sa maladie ; elle se livre à tous les travaux les plus pénibles, sans éprouver la plus légère indisposition ni la moindre fatigue.

Nous allions terminer cet article de notre *Notice*, lorsque nous reçûmes une lettre, qui nous apprend que ce n'est pas seulement en

France que l'on invoque notre Martyr, et que l'on croit ressentir les effets de sa médiation auprès de Dieu, mais que cette pieuse confiance s'étend au-delà des mers. Nous nous contentons de citer les lignes suivantes, que nous adresse la Sœur Lesueur, Supérieure des Filles de la Charité, à Constantinople :

« M. Perboyre vient d'opérer une guérison » miraculeuse sur le frère d'une de nos enfans » externes, atteint de phthisie à la dernière » période. Nos Sœurs et le médecin lui-même » ne lui croyaient plus que quelques jours de » vie. Il répandait une odeur infecte. Il sem- » blait qu'il fût impossible qu'il survécût plus » de huit jours au plus, lorsque sa sœur, âgée » de dix ans, vint me demander si je ne vou- » drais pas bien prêter la relique que nous » possédons du saint Martyr à son frère. La » demande de cet enfant me toucha : je la lui » prêtai bien volontiers. La petite fit une neu- » vaine ; et son frère est parfaitement guéri. » Depuis que cette guérison a été opérée, on » ne cesse de venir de différens côtés m'em- » prunter la précieuse relique, et j'en éprouve » une vraie jouissance. Je n'ai pas le temps de

» m'étendre davantage sur cet article; le
» courrier va partir. Une autre fois, je vous
» donnerai de plus amples détails. »

Un autre fait bien extraordinaire, et qui semble avoir tous les caractères d'un vrai miracle, a suivi de près celui que nous venons de raconter, dans la même ville de Constantinople. C'est la guérison instantanée d'une Sœur de la Charité, atteinte d'une maladie à la rate, qui existait depuis long-temps, et qui s'était terminée par un abcès intérieur. La malade était dans une position désespérée, et prête à rendre le dernier soupir, lorsque sa guérison a eu lieu subitement, pendant une neuvaine faite pour invoquer la médiation de M. Perboyre. La Sœur malade se nomme Antoinette Vincent, âgée de trente-six ans. La guérison a été opérée dans la nuit du 21 au 22 janvier dernier. Nous n'en raconterons pas les circonstances nous-même. Nous citerons les lettres qui en ont transmis la nouvelle.

Voici celle qu'a écrite M. Leleu, Préfet apostolique de la Mission des Lazaristes à Constantinople, à la Sœur Carrère, Supérieure générale des Filles de la Charité à Paris, et qui

est datée du 27 janvier, cinq jours après l'événement :

« Ma chère Soeur,

« En quittant Constantinople pour aller » faire une courte apparition à Smyrne, je » laissais toutes les Sœurs bien portantes; et » la première nouvelle que j'appris à mon re- » tour, dans le bateau même, c'est que l'une » d'elles était désespérée des médecins. La » Sœur Vincent avait eu un abcès à la rate, » qui s'était percé intérieurement; on crai- » gnait déjà la gangrène, et il y en avait des » indices. L'odeur de son haleine annonçait » une décomposition qui marchait rapide- » ment. Quoiqu'on l'eût déjà administrée, elle » désirait cependant bien vivement mon re- » tour, afin de se confesser encore une fois à » moi avant de mourir. J'entendais à peine sa » voix; il fallait presque coller l'oreille sur » ses lèvres, tant la malade était restée sans » force. Le lendemain, elle parut se ranimer » un peu, et des pilules de *quinine* semblaient » ralentir un peu la rapidité des progrès du » mal. Elle atteignit dans cet état le jeudi 20,

» où la Supérieure jugea convenable d'avoir
» une consultation de médecins. Tous furent
» d'avis qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle
» n'avait que fort peu de temps à vivre; et
» c'est la réponse que tous ont donnée sans
» hésiter aux diverses personnes qui, par l'in-
» térêt qu'elles portent aux Sœurs, deman-
» daient de ses nouvelles. Le vendredi matin,
» 21, le médecin traitant avertit qu'elle pou-
» vait expirer d'un instant à l'autre; je lui
» donnai donc l'indulgence à l'article de la
» mort. Il paraît que le Maître de la vie vou-
» lait mener les choses jusque-là, pour qu'il
» fût bien clair que c'était lui seul qui l'avait
» guérie. En effet, dans la nuit du vendredi au
» samedi, elle s'endormit, et dans son som-
» meil elle eut un songe qu'il est inutile de
» raconter ici, mais qui était relatif à ce que
» la main de Dieu opérait alors. A minuit,
» s'étant éveillée, elle se sentit soulagée, forti-
» fiée, au point qu'elle s'assit sur son lit : se
» palpant le côté, elle n'y ressentit plus au-
» cune douleur. Comme il y avait du bouillon,
» du raisin, des quartiers d'orange dans sa
» chambre, elle se mit à essayer de manger;
» la nourriture lui paraissait d'un goût excel-

» lent. Elle sentait bien qu'il s'était opéré chez
» elle quelque chose d'extraordinaire, mais
» elle n'osait s'en expliquer, dans la crainte
» que l'imagination n'y eût quelque part. Elle
» s'était d'ailleurs si bien habituée avec l'idée
» de mourir, elle y était si bien résignée, ou
» plutôt elle l'avait si vivement désiré, qu'il
» lui en coûtait de s'engager de nouveau dans
» cette triste vie. Le matin, elle demanda la
» permission de se lever, et, l'ayant obtenue,
» elle voulait faire elle-même son lit. Elle
» s'habille elle-même, monte les escaliers
» jusqu'à la chapelle, sans le secours de per-
» sonne, et, après avoir remercié Dieu, auteur
» de sa guérison, elle va visiter une de ses
» compagnes malade, qui n'en revenait pas
» de saisissement et d'admiration. Depuis ce
» temps, elle se lève, elle mange, elle prie,
» elle fait ses communions avec la Commu-
» nauté, et n'a pour sa santé que les ménage-
» mens qu'indique, non le besoin, mais la
» prudence. Du reste, les médecins ont été
» les premiers à déclarer que ceci surpassait
» les forces de leur art, et qu'ils n'étaient
» pour rien dans cette guérison; au point que
» l'un d'eux refusa hier les honoraires de sa

» visite dans la consultation, en déclarant
» qu'il se reprocherait comme une injustice
» de les recevoir, Dieu ayant tout fait par lui-
» même.

» Maintenant, ma chère Sœur, que je vous
» ai raconté le fait, que vous dirai-je du
» moyen? Tout ce que je sais, c'est que les en-
» fans des écoles, qui aimaient beaucoup la
» Sœur Vincent, avaient eu la pensée de
» faire une neuvaine pour obtenir sa gué-
» rison; et comme elles avaient entendu par-
» ler de notre glorieux Martyr, M. Perboyre,
» c'était à lui qu'elles s'étaient adressées. Et
» il paraît que Dieu a voulu glorifier ainsi ce-
» lui qui l'avait si glorieusement confessé en
» Chine les années dernières.

» Quand le Ciel se déclare si visiblement
» pour ce cher Établissement, je ne doute pas,
» ma chère Sœur, que l'intérêt que vous lui
» portez, et dont vous avez donné tant de
» preuves, ne s'accroisse encore par cette nou-
» velle bénédiction. »

Voici comme raconte ce fait la Sœur Le-
sueur, Supérieure des Filles de la Charité de
Constantinople, dans sa lettre datée du même

jour à M. Étienne, Procureur-général de la Congrégation de Saint-Lazare :

« Qu'il est grand le Dieu des Chrétiens !
» Ce langage d'admiration fut autrefois celui des païens, témoins des premières merveilles qu'opérait le Christianisme à sa naissance; de nos jours il devient celui de l'infidèle, forcé de reconnaître qu'il n'appartient qu'à la nation chrétienne et catholique d'obtenir des prodiges de son Dieu ! Venons au fait.

» Notre chère Sœur, que je vous ai annoncée mourante par le dernier courrier, ayant été condamnée par plusieurs médecins, nous en appelâmes d'autres qui décidèrent en ma présence et à l'unanimité que l'abcès qui s'était formé au côté gauche avait ulcéré la rate, et occasionné un tel désordre dans la région du cœur, que son existence ne pouvait se prolonger que de quelques jours. Ils ne voulurent même pas apposer leur signature à la consulte, disant que ce serait signer un *extrait mortuaire*. En effet, le mal fit des progrès si rapides, que M. Leleu lui appliqua l'indulgence de la bonne mort : elle avait

» été administrée. Le médecin déclara qu'il
» la considérait prête à mourir d'un instant à
» l'autre. C'était le cinquième jour de la neu-
» vaine que nous faisions à M. Perboyre, et
» le troisième de celle des enfans, lesquelles se
» privaient d'acheter des douceurs pour leur
» repas, afin de pouvoir se procurer des cier-
» ges. Le 21 au soir notre chère malade eut
» une espèce de râle suivi d'un profond assou-
» pissement, lequel dura trois heures. Pen-
» dant ce sommeil elle eut un songe... : en
» s'éveillant, une pensée de tristesse fut la pre-
» mière qui s'offrit à son esprit, se sentant
» revenue à la vie et parfaitement guérie; tant
» elle s'était sentie heureuse de mourir. Elle
» prit aussitôt tout ce qui se rencontra de
« nourriture sous sa main. Pourtant la crainte
» d'un éclat l'empêchait de nous dire tout ce
» ce qui s'était passé; et nous, la voyant mieux,
» nous croyions à ces apparences trompeuses
» d'une nature expirante. Lorsqu'elle déclara
» qu'elle était guérie, je me hâtai d'appeler
» mes compagnes; nous fûmes comme dans
» le délire. M'ayant demandé la permission de
« se lever, j'y consentis; à l'instant elle le fit,
« monta les trois étages sans nul appui, se

» jeta à genoux devant l'autel de notre cha-
» pelle, et nous avec elle... Impossible de dé-
» crire les émotions alors, et celles qui se
» succédèrent à l'entrevue qu'elle eut avec ma
» Sœur Marie, malade dans un autre appar-
» tement! En un instant toutes nos enfans,
» internes et externes, coururent à sa ren-
» contre; mais un silence d'admiration fut le
» seul témoignage de joie qui parut en cette
» circonstance.

» Je n'ai plus qu'à vous ajouter que tous les
» médecins reconnaissent un vrai miracle :
» ils viennent en foule voir la *miraculée*, la-
» quelle ne s'est jamais si bien portée.

» A Dieu seul la gloire ! »

La Sœur de Merlys, Fille de la Charité à Constantinople, parle ainsi du même fait à une de ses amies dans une lettre de la même date :

« J'espère, chère amie, te dédommager de
» mon long silence par un récit digne de t'in-
» téresser, qui nous montre d'une manière
» sensible la bonté de notre Dieu. Oui, je l'ai
» dit bien des fois depuis : qu'il est grand,
» qu'il est doux, qu'il est puissant le Dieu des

» Chrétiens ! Un miracle vient de s'opérer dans
» notre maison, sous mes yeux, en faveur
» d'une de mes compagnes. Plongées dans la
» douleur de voir deux de nos Sœurs agoni-
» santes et deux autres malades, le divin Sau-
» veur d'Israël a changé nos larmes en joie la
» plus vive, en rendant subitement la santé à
» celle-là même qui, condamnée par une con-
» sultation de médecins, n'avait tout au plus,
« de leur avis, que quelques jours à vivre. En
« effet, le mal devenant affreux pour notre
» bonne Sœur, lui avait ôté l'usage de la pa-
» role. Elle avait été administrée depuis cinq
» jours ; on lui avait appliqué les dernières
» indulgences, qu'on avait différées jusqu'à
» son dernier moment. Le râle, l'odeur in-
» fecte de cadavre, sa figure terreuse, tout
» annonçait qu'elle n'avait plus que quelques
» heures de vie, lorsque cette bonne Sœur
» s'endormit pendant trois heures. A son ré-
» veil, il était minuit, elle se trouve parfaite-
» ment guérie, se lève le lendemain matin, va
» et vient toute la journée dans la maison,
» sans appui, sans fatigue. Le reste au pro-
» chain paquebot. Toujours est-il que deux
» neuvaines à notre nouveau Martyr M. Per-

» boyre, Missionnaire Lazariste, avaient été
» commencées pour elle, et que nous restons
» convaincues que le Seigneur veut, par des
» prodiges, manifester la sainteté de son ser-
» viteur. Aussi, chère amie, j'ai toujours
» confiance pour toi, si ta santé peut glorifier
» Dieu. Oui, unis-toi à moi, invoque sans
» cesse celui qui a tout sacrifié pour le sa-
» lut des ames. Dis-lui comme nous, avec
» confiance : *Notre bienheureux Frère, priez pour nous.*

» Notre bonne Sœur Vincent, revenue à la
» santé, est heureuse, et disposée plus que
» jamais à faire la volonté de Dieu, son cé-
» leste médecin. Oui, chère amie, c'est bien
» lui seul qui l'a guérie, de l'aveu des méde-
» cins mêmes, qui en sont dans l'étonnement.
» Jamais je n'avais vu de mes yeux semblable
» prodige : te dire l'effet qu'il produit serait
» difficile. Les transports, la joie, la surprise,
» la reconnaissance se succèdent tour à tour.
» Voir debout celle qui, peu d'heures aupa-
» ravant était mourante, paraît être un rêve
» comme impossible dans la réalité. Je l'ai vu,
» le prodige ; je le crois, avec la ferme espé-
» rance que beaucoup d'autres viendront à

» l'appui pour manifester davantage la gloire,
» la puissance et la bonté de celui qui soutient
» les martyrs et la sainteté de son serviteur.
» Invoque-le donc avec confiance; il est de ses
» intérêts de t'exaucer... »

Nous croyons devoir ajouter à ces témoignages si positifs, ce qu'en disent en peu de mots deux autres Filles de la Charité de la même ville, dans des lettres de la même date, adressées à M. Aladel, Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare.

La première, Sœur Des Roys, s'exprime ainsi :

« .... Je vous aurais voulu voir au milieu
» de nos enfans, lorsque je leur annonçai la
» guérison miraculeuse de notre chère Sœur
» Vincent. Elles ne savaient que faire pour
» exprimer leur reconnaissance. Celles qui
» avaient demandé de si bon cœur de faire
» une neuvaine à M. Perboyre, s'écrièrent :
» *Je vous avais bien dit, ma Sœur, qu'elle*
» *serait guérie.* Une autre : *Il ne faut plus*
» *dire, monsieur Perboyre, mais bien, saint*
» *Perboyre.* D'autres : *Ma Sœur, chantons un*
» *cantique d'actions de grâces, le* Te Deum !

» Je ne savais que leur répondre, tant j'étais
» émue de voir la vivacité de leur foi et de
» leur reconnaissance. Au reste, pour tout
» dire en un mot, tout Constantinople en est
» dans l'admiration. »

La seconde, Sœur Labat, s'exprime ainsi :

« ..... Je pense que d'autres plumes vont
» s'empresser de vous faire part de la guérison
» miraculeuse qui vient de s'opérer sur notre
» chère Sœur Vincent. On peut dire que tout
» d'un coup elle a été rendue de la mort
» à la vie. Abandonnée des médecins, tout
» secours humain lui était devenu inutile. La
» prière nous l'a rendue. Le saint M. Perboyre
» nous l'a parfaitement guérie, par son inter-
» cession. Je n'entreprends pas de vous en
» donner les détails si intéressans, parce que
» je ne saurais pas les rendre à leur juste va-
» leur. Je crois, et avec raison, que d'autres
» s'en acquitteront infiniment mieux que moi,
» et je leur en laisse la tâche.

» Vous rendre ce que nous éprouvâmes est
» impossible ; mais il me serait plus difficile
» encore de vous exprimer l'espèce de stupeur

» et, pour ainsi dire, d'effroi de notre chère
» malade, à la vue de notre chère Miraculée.
» Il faut être témoin d'une pareille scène pour
» s'en faire une juste idée.

» Son arrivée au milieu des enfans fut des
» plus touchantes; toutes nos petites internes
» et externes obstruaient le passage; des re-
» gards d'un étonnement extraordinaire mêlé
» d'admiration entouraient notre bien-aimée
» Sœur; le silence que cette foule de jeunes
» enfans gardait en cette circonstance, me
» paraît la preuve la plus convaincante de
» l'émotion dont elles étaient pénétrées.

» Celle du médecin n'a pas été moindre;
» pourtant il voulut tout examiner. Après
» avoir palpé le côté, il déclara que, quoiqu'il
» ne restât qu'une partie de la rate, la cica-
» trice était entièrement fermée, et cela en un
» instant. Il déclara que la guérison était par-
» faite, et n'avait pu s'opérer que par un mi-
» racle. Les autres médecins qui avaient as-
» sisté à la consulte ont été du même avis, et
» font entendre un langage de foi vraiment
» étonnant. Quoiqu'il y en ait un parmi eux
» qui est Juif, il en a attesté la vérité.

» Mgr l'Archevêque, qui a bien voulu pren-

» dre part à notre joie et unir ses actions de
» grâces aux nôtres, a témoigné le désir de
» faire dresser un procès-verbal pour en at-
» tester l'authenticité. »

TABLE.

	Pag.
Avant-Propos.	v
Notice sur la vie et la mort de M. Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Congrégation de la Mission de Saint-Lazare.	1
Lettre de M. Perboyre à M. Salhorgne, Supérieur-général de la Congrégation de Saint-Lazare.	28
Lettre du même à M. Le Go, Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare.	37
Lettre de M. Perboyre à M. Torrette, Procureur des Missions de la Congrégation de Saint-Lazare, à Macao.	47
Deuxième lettre du même au même.	63
Lettre de M. Perboyre à M. Perboyre, son oncle.	67

Pag.

Lettre de M. Perboyre à M. Aladel, Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare. 171

Documens venus de la Chine sur la persécution dans laquelle M. Perboyre a été martyrisé. — Lettre de M. François Tchiou, Missionnaire chinois, l'un de ceux qui vinrent en France en 1829. Il l'a écrite en français telle que nous la reproduisons. 207

Lettre de Mgr Rameaux, Évêque de Myre, Vicaire apostolique du Kiang-Si et du Tché-Kiang, à M. Torrette. 219

Extrait d'une lettre du même au même. 223

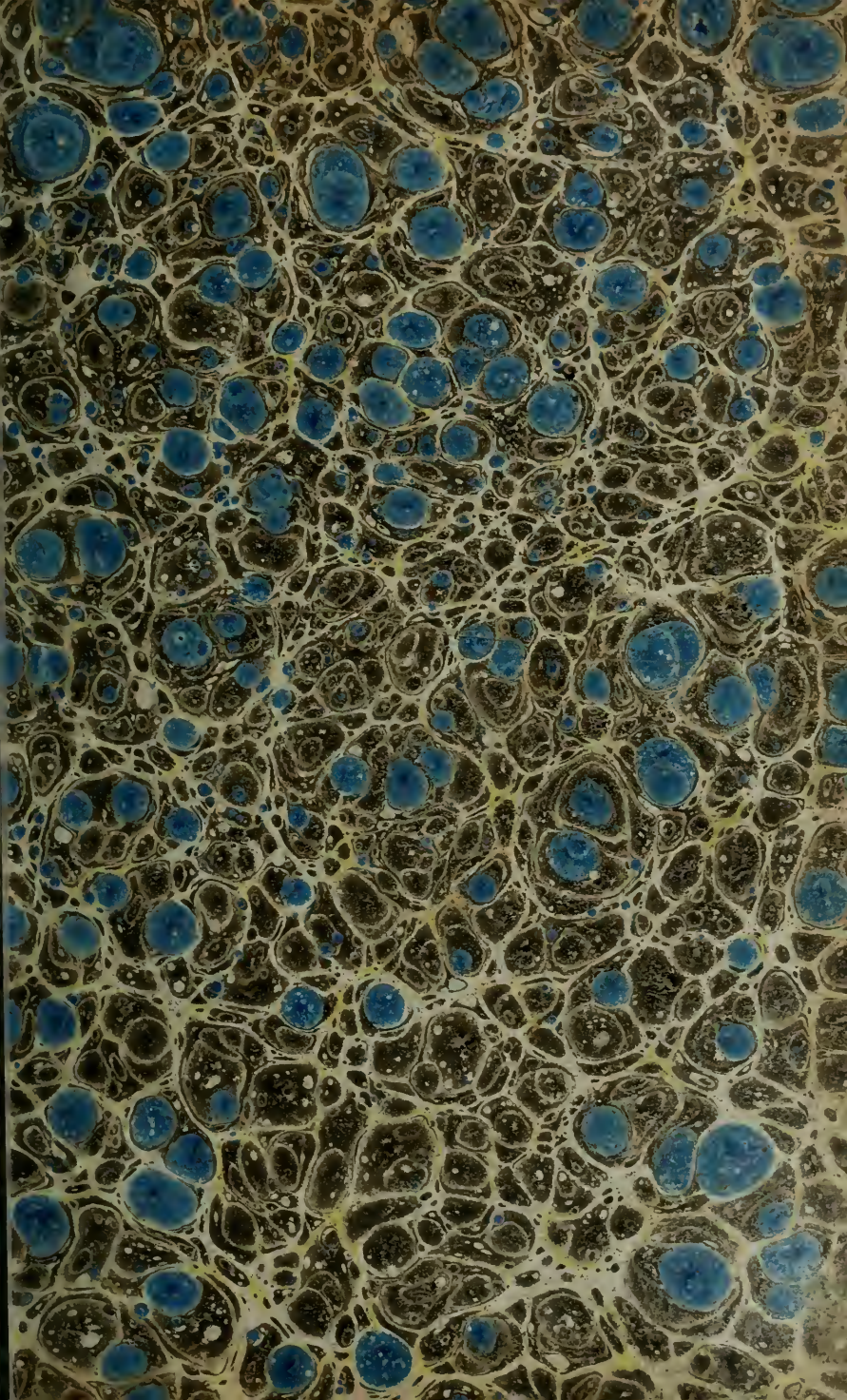
Lettre du même au même. 227

Lettre de M. Philippe Grosso, Missionnaire apostolique en Chine, à M. Torrette, Supérieur de la Mission de Macao, sur la captivité de M. Perboyre. 233

Petite lettre en latin que M. Perboyre écrivit de sa prison à ses Confrères. 239

Lettre du Révérend Père François-Xavier Maresca, Missionnaire apostolique dans la province du Hou-Pé, à Mgr Rameaux, Vicaire apostolique du Kiang-Si. 241

Du même au même. 245

Traduction d'une lettre écrite en chinois par des Chrétiens du Hou-Pé, à Mgr Rameaux, Vicaire apostolique. 251

FIN DE LA TABLE.